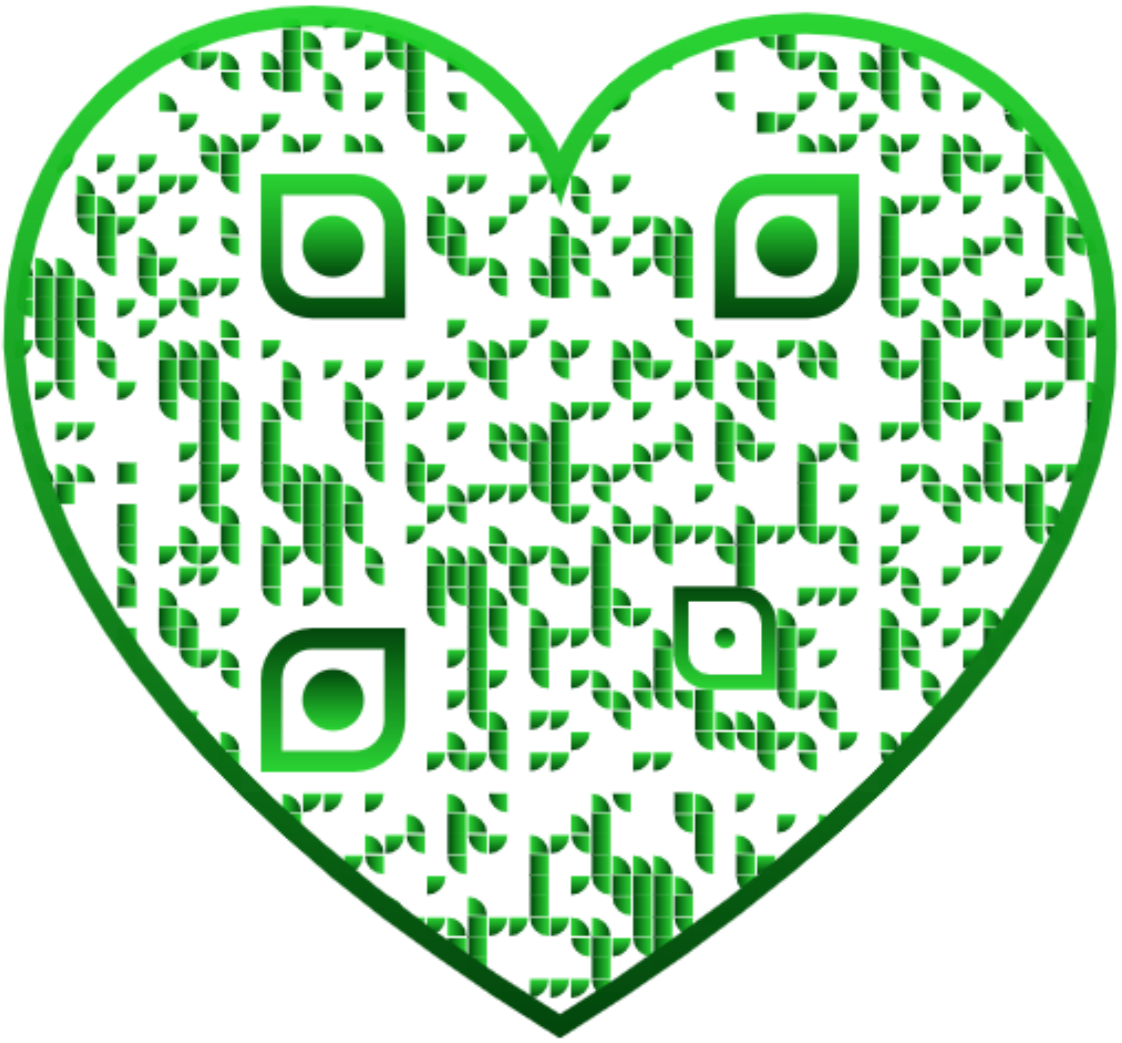
Famille royale

Stéphane Rousseau

Préface de France Beaudoin

KO ÉDITIONS



Famille royale

Famille royale
Un récit autobiographique de Stéphane Rousseau

Éditrice déléguée : Rose-Aimée Automne T. Morin
Directrice artistique : Marie-Michèle Leduc
Retouche (photo de couverture) : Claud Le Page
Réviseure linguistique : Christine Dumazet
Correctrice d'épreuves : Sabine Cerboni

Publié par KO Éditions
651, rue Notre-Dame Ouest, bureau 100
Montréal (Québec) H3C 1H9
ko-editions.ca
Président : Louis Morissette
Directrice générale et éditrice : Sophie Banford
Éditrice : Mélanie Roy
Chargée de projets : Chantal Durand

La photo publiée en couverture et à la toute fin de ce livre est tirée des archives personnelles de Stéphane Rousseau.

Cette histoire est inspirée de faits réels. Toutefois, les noms et prénoms de certains personnages, de même que certains lieux, ont été modifiés pour préserver l'anonymat.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada, 2022.

KO Éditions reconnaît l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada et du gouvernement du Québec par l'entremise du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres, géré par la SODEC.

© KO Éditions, une filiale de KO Média, et Stéphane Rousseau.

Toute adaptation ou utilisation de cette œuvre, en tout ou en partie, par quelque moyen que ce soit, par toute personne ou tout groupe, amateur ou professionnel, est formellement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur de tels droits ou de son agent autorisé. Pour toute autorisation, veuillez communiquer avec l'agent autorisé de l'auteur :
Agence Goodwin, 839, rue Sherbrooke Est, bureau 200, Montréal (Québec) H2L 1K6, agencegoodwin.com.

ISBN : 978-2-924965-79-5
Imprimé au Québec

Famille royale

Stéphane Rousseau

Préface de France Beaudoin

KO ÉDITIONS

Préface

Cher Stéphane,

Par quel boutte pogner cette préface ?

Depuis toujours, je te trouve charmant, drôle, brillant, talentueux, mais, je te l'avoue, tout aussi insaisissable. C'est comme si, pour la première fois, je venais de te comprendre. Comme si je venais de saisir tes mécanismes. Comme si c'était la première fois que tu te présentais tout nu pour vrai.

T'étais évidemment pas obligé de tout nous raconter. Et c'est le genre de vie qui s'écrit, j'imagine, avec un peu, voire beaucoup, de recul. Peut-être faut-il même attendre que certaines personnes nous aient quittés pour arriver à le faire sans se mentir ? Combien de fois ai-je avancé et reculé dans le récit, dans un même paragraphe, pas trop certaine de savoir si je pouvais en rire ou pas…

Je te repose la question : est-ce que c'est toutte vrai ? J'aimerais ça que tu me dises que non. Mais je te soupçonne, au contraire, d'en avoir même encore gardé un petit peu juste pour toi.

Roméo Pérusse nous partirait ça en disant : « C't'une fois un p'tit gars qui… » Je compléterai en disant : « … un petit gars qui jette un regard sur une époque avec lucidité et amour. » Et courage. Parce qu'il faut avoir le courage de ses mots pour raconter une histoire différente de celle qu'on avait tous plus ou moins embellie.

Certains diront que cette galerie de personnages te prédestinait à faire ton métier.

Derrière tous les costumes, un enfant caméléon aura réussi à garder en vie humour et magie, et ce, par je ne sais quels moyens.

Je ressors de ma lecture avec des questions. Qu'est-ce qui fait que, dans un même environnement, devant les mêmes événements, l'héritage est si différent d'un individu à l'autre ? À quel point notre façon de prendre les choses et de faire avec notre vie est-elle un choix conscient ou une force de notre nature ?

Ta grande force aura été non pas de croire au père Noël, mais bien de le faire arriver.

Je me retiendrai d'appeler ça de la résilience. Un gars pour qui j'ai un immense respect a dit un jour : « Il n'y a rien de plus vrai que l'humour qui s'appuie sur du drame. »

France Beaudoin

P.-S. Je te rassure, Stéphane… Même dans les familles les plus standards, je ne connais personne qui a tripé sur le tire-morve.

Au risque de te surprendre, tu as eu une vie normale par moments. Pas souvent. Mais des fois.

Famille royale

Fragments de miroirs

Je suis né le 17 septembre 1966 dans une famille d'ouvriers. Fils de Berthe Lalande, soudeuse, et de Gilles Rousseau, ajusteur de matrice. Tous deux travaillaient à la Continental Cannes, quatre mille employés à l'angle de Décarie et du Métropolitain. Ils avaient déjà une fille, alors élève à la maternelle, née le même jour que moi.

Très tôt, j'ai eu envie de me donner en spectacle. Il faut dire que j'avais de qui tenir : papa Gilles était très drôle avec ses blagues de mauvais goût, maman Berthe était bon public et grande sœur Louise excellait dans l'humour noir, quand elle ne faisait pas la gueule.

Ma sœur n'était pas douée pour le bonheur. On avait beau partager une chambre et une date d'anniversaire, on était différents. Je m'amusais avec un rien ; pour Louise, c'était plus compliqué.

On vivait dans une modeste maison de Saint-Henri, en bas de chez matante Huguette et mononcle Georges, les meilleurs amis de mes parents. On s'amusait bien dans la cour et la ruelle. Tout était vieux, tout était laid, mais on trouvait que notre faubourg à m'lasse avait un certain cachet. Combien de soirées BBQ à s'amuser sur les balcons arrière de nos maisons ? Ça fumait, ça buvait, ça rigolait.

C'est quand j'ai soufflé mes trois bougies qu'on est montés dans les échelons de la société en déménageant à LaSalle. Pas un gros échelon, mais quand même. Un beau semi-détaché de style rococo italien avec vue sur le parc Ouellette.

Dans la maison, des meubles coloniaux espagnols, des fragments de miroirs aux murs, du stucco au plafond, un sous-sol en préfini avec un bar de pierres, un escalier en retailles de marbre et beaucoup d'animaux empaillés.

Sur la rue, des Italiens, des Haïtiens, des Polonais et quelques Québécois dits « de souche ». Mon père s'est rapidement mis à manger de l'anguille et des rognons, à faire son prosciutto, sa sauce tomate et son vin de pissenlit.

Mononcle Georges et matante Huguette venaient souvent nous visiter. Un soir de juin, ils ont proposé à mes parents de les accompagner à leur nouveau camping : un camp de nudistes aux États-Unis. Le Apple Glen. Ma mère n'était pas vraiment chaude à l'idée, contrairement à mon père, qui était chaud comme la braise.

On était donc « italiens » la semaine et tout nus la fin de semaine.

Je me suis habitué plus vite au camp de nudistes que ma sœur, elle qui était déjà complexée à 11 ans avec son 36D. Et qui de mieux qu'un petit frère de 6 ans pour en rajouter ?

— Tu t'en vas où avec tes cinq gallons ?

Mon père aimait aussi lui lancer des commentaires à l'humour bas de gamme, mais Louise ne nous trouvait pas très drôles (avec raison). Et ce n'était pas près de changer.

Nos parents faisaient pourtant des pieds et des mains pour la rendre heureuse. Ils lui offraient les plus beaux cadeaux

d'anniversaire, mais ce n'était jamais la bonne affaire. Tandis que, pour moi, c'était tout le contraire. Ils disaient que, de toute façon, je m'amusais avec un rien. Donc, le 17 septembre, je pouvais recevoir trois bibittes en caoutchouc et Louise un vélo dix vitesses dernier cri.

Et qui était le plus content ?

Je pense que je prenais un malin plaisir à être trop content. Peut-être que ma sœur, elle, en trouvait un à être trop cynique.

Mais c'est vrai qu'elle pouvait être malchanceuse.

Le sort s'acharnait un peu sur elle. Un jour, au Apple Glen, elle descendait à toute allure à vélo sur un sentier de gravier avec des amis. C'était un vélo au siège banane, un chopper. Elle est tombée et s'est rentrée des dizaines de petits cailloux partout dans le visage. La face criblée de garnotte. J'étais arrivé sur ces entrefaites.

— *Oh my god*, Louise ! T'es défigurée, t'es vraiment laide !

Une dame m'a donné une tape en arrière de la tête :

— Franchement, on dit pas ça.

Une autre a répliqué :

— C'est son frère !

La première s'est excusée. Elle ne le savait pas, elle était désolée… Comme si ça pardonnait mon commentaire.

On a dû sabler la peau de Louise plusieurs fois pour essayer de lui redonner un aspect plus lisse. Malgré tout, elle a toujours porté quelques marques.

Donc, c'est à 5 ans que je suis monté dans les échelons de la société. C'est aussi à cet âge que je suis monté pour la première fois sur les planches. Celles de la table de la cuisine. Dans une combine à panneaux appartenant à mon père, bourrée de trois oreillers, j'ai connu mon premier succès. Ma mère était pliée en deux, mon père aussi, ma sœur trouvait ça nul et, moi, j'étais déjà accro.

Les bons coups vont s'enchaîner avec mes costumes de clown, de magicien, de père Noël. Louise trouvera souvent ça nul, mais mon succès ne se démentira pas. J'élargirai mon public en faisant rire les oncles, les tantes, les petites voisines… Pendant que ma sœur enfilera son costume de mouton noir, je deviendrai la coqueluche, le chouchou de la famille et du quartier.

Tutti Frutti

Avant de s'installer dans un camp de nudistes américain, on a visité plusieurs campings, au Québec. Je me souviens d'un petit coin sauvage dans le parc de La Vérendrye où on pouvait croiser des ours et des bêtes de toutes sortes. Ma mère trouvait ça un peu *too much*.

Le soir, les campeurs se retrouvaient autour d'un feu de camp pour se conter des histoires. Une dame maîtrisait particulièrement l'art de la boutade. Réfugié dans les bras de ma mère, emmitouflé dans une couverture devant le feu qui crachouillait ses étincelles vers le ciel, je vivais mon premier show rock ! J'étais fasciné de voir tous ces gens éclater de rire à la fin de chacune des histoires de la dame. Coiffée d'une casquette de camionneur, elle avait pour seul éclairage de scène la lueur des flammes. En l'observant, je réalisais le pouvoir des mots.

Je crois que c'est elle qui m'a donné envie de faire de l'humour. J'avais environ 8 ans lorsque j'ai fait ma première imitation. C'était celle d'Elvis. Imitation, le mot est très fort… Disons que j'en offrais une interprétation. J'y prenais tellement plaisir qu'une de mes tantes m'a brodé quelques foulards du King.

Un week-end, dans le club-house du Apple Glen, j'ai donné ma toute première prestation en *lip-sync* sur *Tutti Frutti*. Ma mère m'avait conseillé de lancer mes foulards brodés pendant la chanson. Ce que je ne savais pas, c'est qu'elle avait aussi dit à toutes les matantes et les filles du camping de crier comme si Elvis en personne était là, au moment où je le ferais. À mon premier lancer, dans un délire soudain, toutes se sont mises à hurler et à me sauter dessus.

J'ai éclaté en sanglots dans les bras de ma mère.

Surfer sur la vague

Après le camping trop sauvage pour ma mère, on a déménagé notre tente-roulotte vers le Lac des Pins. Là, c'était vraiment autre chose. Une guérite, des gardiens en kart de golf, deux lacs artificiels, deux piscines, un restaurant, une épicerie, une salle communautaire, une buanderie, un *miniputt*, même une chapelle. Ma mère était contente.

Il y avait un spectacle chaque samedi. Et pas au bord du feu, mais bien sur un *stage*. Avec des artistes payés.

Un soir, j'ai connu un succès monstre auprès d'André Lejeune, mégastar du rigodon, et de Roger Giguère, vedette de la télévision. Ma mère m'avait inscrit à la portion « concours amateur »

de leur spectacle. C'est ma sœur qui avait apporté le papier avec mon nom parce que j'étais trop gêné. Une fois sur scène, par contre, j'étais irréprochable selon les dires de ma mère.

J'ai chanté *Ma petite vache a mal aux pattes* en duo avec Midas, la marionnette adorée des enfants — hybride entre Road Runner et Donald Duck. Je venais de faire mon entrée dans le showbiz.

J'ai même eu droit à un autographe de Willie Lamothe, le plus grand chanteur western de tous les temps, selon maman. Elle ne ratait jamais l'émission *Le ranch à Willie* à l'antenne de Télé-Métropole. Comme si ce n'était pas assez, j'ai aussi reçu l'album de Monsieur Tranquille, personnage créé justement par Roger Giguère, un incontournable de ma génération… D'ailleurs, Monsieur Tranquille allait prendre plus de place dans mon cœur que je l'aurais imaginé. J'allais demander la marionnette à Noël. Et mon souhait serait exaucé.

Je m'amuserai tellement à manipuler la marionnette de Monsieur Tranquille que, des années plus tard, j'en viendrai à créer mon propre personnage, une certaine madame Jigger.

Ma mère disait que son fils serait le prochain Yvon Deschamps. Je n'avais aucune idée de qui il s'agissait, mais je comptais bien ne pas la décevoir. Je comptais la faire rire, surtout. Je sentais qu'elle en avait besoin. Heureusement, elle avait marié mon père. Non seulement il était drôle, mais il était fan d'humour…

Il possédait une petite collection de vinyles que j'ai rapidement commencé à explorer. J'écoutais ses albums d'Yvon, des Cyniques, de Sol, de Claude Blanchard, de Ti-Gus et Ti-Mousse pour les imiter devant ma classe. J'ai joué ma première pièce de théâtre en cinquième année, une adaptation théâtrale de l'émission *Symphorien*. Ensuite, j'ai simplement surfé sur la vague. J'avais trouvé ma voie. À 10 ans, j'étais au top.

Ma sœur, elle, trouvait toujours ça nul.

Un don

Un jour où je me donnais en spectacle dans notre petite tente-roulotte du camping Lac des Pins, devant la famille et deux ou trois amis, je suis tombé assis sur la chaufferette. Je me suis brûlé une fesse au deuxième degré. C'est une des rares fois où j'ai entendu ma sœur rire. À sa défense, c'est vrai que ma fesse avait une allure de steak grillé.

En moins de deux, on s'est retrouvés à l'hôpital. Le lendemain, pour me consoler, mon père a eu la bonne idée de m'offrir deux canetons. Pour se rendre compte qu'un caneton, ça ne reste pas petit très longtemps… Gilles a donc décidé, un mois plus tard, de les donner à son ami qui avait une fermette. Il m'a promis qu'on irait régulièrement les visiter. Chose promise, chose due. Deux semaines plus tard, on s'est rendus à la ferme. En se stationnant, on a aperçu les deux canetons morts dans l'entrée du garage. Visiblement, ils avaient été martyrisés par les ados du fermier. Mon premier deuil a duré presque trois jours.

Mon père, pour me réconforter, m'a dit :

— Je m'en vais à la chasse, je vais te ramener un beau lapin.

Je n'ai pas compris sur le coup qu'il me le rapporterait mort. Ça a été mon deuxième deuil. Ma sœur a bien rigolé.

Ma mère aurait aimé me consoler, mais elle ne se sentait pas très bien depuis quelques jours. Des examens de routine ont vite révélé ce qu'elle avait. Il lui restait… 3 mois à vivre.
Ça a comme changé l'ambiance, à la maison.

Mais maman n'allait pas se laisser abattre. Après 3 mois de chimio, on lui a dit qu'elle serait bonne pour 6 autres mois. Après 6 mois de radio, on lui a dit qu'elle pourrait tenir le coup 3 mois de plus. Après de multiples opérations, on lui a annoncé qu'elle avait encore 6 mois devant elle. Après s'être accrochée pendant

6 mois, elle s'est fait rappeler qu'elle était condamnée et qu'il ne lui restait que 3 mois à vivre. Elle a encore tenu bon. Puis, on lui a annoncé qu'avec un peu de chance, il lui en restait 6. Après 6 mois d'hospitalisation, on a décidé qu'elle pouvait rentrer à la maison puisqu'il lui en restait encore 3, finalement.

Pendant ce temps-là, papa s'est mis à boire. Beaucoup. Ma sœur s'est rebellée. Et moi, j'ai fait des spectacles dans le sous-sol avec des animaux empaillés en guise de public.

Il y en avait beaucoup, à la maison : un renard, deux ratons laveurs, deux perdrix, une sarcelle, deux becs-scies, un colvert et un harfang des neiges. Mon père l'avait reçu en cadeau ; comme c'est illégal, il n'était pas à l'aise… Il a fini par le donner à son frère. Papa était chasseur et son frère, propriétaire d'un magasin de chasse et pêche. Ça sentait la mort à la maison, au sens propre comme au figuré. Parce que la mort, ça pue. Même quand elle n'est pas tout à fait arrivée.

Malgré tout l'amour que j'avais pour ma mère, j'étais parfois gêné de ramener des amis à la maison. À 11 ans, on est un peu con. Elle avait subi une colostomie, c'est-à-dire qu'on lui avait posé un anus artificiel sur le côté du ventre. Mais cet orifice était dépourvu de muscle, de sorte qu'il évacuait quand il le voulait. Et quand ma mère pétait, c'était assez bruyant parce que ça lui venait du ventre, pas des fesses.

— Hey, ta mère vient de péter !

Comme les sacs n'étaient pas parfaitement étanches à l'époque, il y avait parfois une odeur de fiente qui s'en dégageait. Ça la gênait beaucoup. Elle mettait sa main sur son ventre et s'excusait.

Un jour, je suis entré dans la salle de bain sans avertir, et j'ai entrevu ma mère à moitié nue. Elle portait un gant de

caoutchouc et avait inséré un doigt dans son anus artificiel pour le dilater. Elle devait le faire tous les jours pour le garder souple et fonctionnel. Ma grand-tante Mary l'assistait et lui faisait des pansements. En me voyant, elle a tout de suite refermé la porte.

Ensuite, ma grand-tante est venue me rejoindre dans ma chambre pour m'expliquer ce que je venais de voir. J'ai fait un commentaire insinuant que j'en avais marre que ma mère soit toujours malade. Mary m'a répondu que ma mère avait une plaie béante au ventre. C'était le cancer qui l'avait grugée de l'intérieur, jusqu'à percer sa peau. La plaie était tellement grande que mon père aurait pu y insérer son poing, selon ses dires.

Plus on s'approchait de la chambre de maman, plus l'odeur était puissante. Celle de la putréfaction.

Je n'ai plus jamais regardé ma mère de la même façon ni fait le moindre commentaire négatif sur son état. J'étais maintenant fier. Ma petite maman était si forte. On ne l'entendait jamais se plaindre, mis à part les rares fois où elle était convaincue que la maisonnée était bien endormie et que ses gémissements brisaient le silence de la nuit.

Un an après le décès de ma mère, même si sa chambre avait été soigneusement repeinte, l'odeur perdurait encore. Ça m'a laissé une sorte de don. Quand j'entre dans un hôpital, que je passe devant une chambre et que je sens cette odeur si particulière, je sais que la personne qui y dort n'en a plus pour très longtemps.

La Duchesse

Heureusement qu'il y avait ma grand-tante Mary. Au sens figuré, parce qu'au sens propre, elle ne mesurait que quatre pieds neuf. Elle avait 73 ans quand elle a emménagé à la maison avec sa copine Bessy — cinq pieds huit, 77 ans.

Elles étaient venues prendre soin de ma mère, de ma sœur et de moi, qui venais d'avoir 8 ans. Tout un duo. Comme elles aimaient beaucoup rigoler, j'avais enfin un vrai public.

J'aimais bien passer du temps assis entre les deux vieilles, dans l'appartement du sous-sol, avec un fond d'odeur de teinture à cheveux. On pouvait passer des heures à regarder des émissions de variétés et des classiques américains. Je découvrais Jerry Lewis, Dean Martin, Red Skelton… J'apprenais l'anglais avec mes grands-tantes anglophones en même temps que je peaufinais mon style avec ces mentors du spectacle.

Mon père rentrait de plus en plus tard. Il travaillait beaucoup. Une semaine de jour, une semaine de soir, une semaine de nuit. On n'a jamais manqué de rien.

Bessy et Mary étaient deux veuves. Après la mort de leur mari respectif, elles sont devenues colocataires. Elles se connaissaient depuis l'enfance et maintenaient une amitié inébranlable, même si elles étaient très différentes. Bessy mangeait de tout, Mary de rien. À l'époque, et même après les avoir vues dormir dans le même lit pendant 20 ans, je ne me suis jamais demandé si elles étaient plus que des amies… Je n'ai toujours pas la réponse aujourd'hui.

J'ai déjà dormi entre elles, une expérience pour le moins traumatisante.

Au coucher, ça allait. C'est le réveil qui m'a ébranlé. Quand j'ai ouvert les yeux, à quelques centimètres du visage de Mary, j'ai aperçu son regard vitreux. Le bleu de ses yeux clairs s'était estompé avec les années et, comme elle souffrait de cataractes, on pouvait voir un petit film déposé sur sa pupille. Elle avait enlevé ses dents. Extrême gros plan sur un visage buriné à la chevelure argentée. Câline que j'ai eu peur. Je me suis tout de suite retourné vers Bessy, qui était encore plus vieille que Mary. Et qui avait aussi enlevé ses dents. C'en était trop pour moi ! Je me suis levé rapidement. Les deux anciennes rigolaient. Je les aimais toujours autant, mais plus jamais je n'allais dormir entre elles.

Leur *bachelor* était adjacent à notre salon de taxidermie, au sous-sol. C'était bien arrangé, avec tous ces petits chats en porcelaine. Leur chambre se trouvait au même étage que les nôtres, elles devaient donc monter l'escalier en retailles de marbre pour aller se coucher. On aurait dit un vrai plancher de marbre, mais il était construit avec des morceaux cassés. C'était plus cher que des escaliers en bois et ça faisait plus mal quand on tombait dedans. Crisse que ça faisait mal. À l'étage, les retailles de marbre se poursuivaient sur le plancher et reflétaient la lumière projetée par le petit lustre du plafond.

Le matin, quand elle redescendait dans son *bachelor*, Mary criait toujours après Duchesse, la chienne que mon père m'avait offerte, la fois où je braillais à la pêche à la glace parce que j'en avais assez de me geler les fesses dans la petite cabane à poissons des chenaux. Un ami de mon vieux était arrivé avec quelques chiots dans la boîte de son pick-up. Mon père avait craqué pour un petit dalmatien croisé avec un chien de chasse *pointer*. Une chienne ben fine, mais ben énarvée. Elle avait 2 semaines quand je l'ai eue.

— Tu vas t'en occuper de ce petit chien-là, hein ?
— Ahhhh oui, papa !

En vérité, c'est pas mal ma grand-tante qui s'en occupait. Et le matin, il lui sautait toujours dessus. Je répète qu'elle n'était pas grosse, matante Mary. Quatre pieds onze quand elle était grande. Le chien manquait toujours de la faire tomber dans l'escalier. C'était dangereux. Elle criait :

— Arrête ! En bas, Duchesse ! En bas !

Ce n'était pourtant pas une chienne qui sautait sur le monde… Mais à chaque fois que matante Mary montait les escaliers le soir et qu'elle les redescendait le matin, Duchesse se jetait sur elle. Immanquablement.

C'est mon père qui a finalement découvert le pot aux roses : afin de libérer sa main pour tenir la rampe, ma tante mettait l'os de Duchesse dans la poche de sa robe de chambre en ratine. C'était pas la meilleure des idées…

La petite maison dans la prairie

J'allais à l'école à pied. Certains matins, j'aurais aimé y aller en char. Il tombait tellement de neige ! Pis quand t'es petit, ça en fait encore plus.

Ce n'était pas si loin, peut-être deux kilomètres. L'école, on la voyait quasiment de chez nous, mais y'avait un grand champ à traverser. Et quand on dit champ, on dit vent. Des fois, j'avais l'impression d'être Charles Ingalls dans *La petite maison dans la prairie*. Il y avait des bourrasques de vent et un bon petit moins quarante ressentis. J'avançais dans la tempête, et je criais à mes chums :

— Vous êtes oùùù ?

Les jours de verglas, mon père venait nous reconduire parce que ça devenait impossible à franchir. Il y avait une côte en arrière de chez nous. Une côte en asphalte. Quand y'avait du verglas, tu pouvais pas monter ça. C'était pas si haut, mais c'était ben à pic.

Lui, y connaît ça !

J'ai toujours adoré Noël. La musique, l'ambiance, les décorations faites à la main… Parce que mon paternel était assez habile ; il fabriquait donc lui-même les décorations extérieures. Ça variait d'une année à l'autre : un bonhomme de neige découpé dans du styromousse, un sapin ou un père Noël taillé dans une planche de contreplaqué… Je passais des heures dans le garage à l'assister. Puis, on accrochait tout ça sur la façade de la maison pour se rendre compte que monsieur Boivin, un voisin qu'on aimait beaucoup, nous avait encore une fois surpassés.

Ses décorations étaient magistrales, et lui aussi les créait de ses propres mains. À chaque fois, il visait dans le mille. Ses personnages étaient en action, mieux réussis et mieux éclairés. Mon père disait :

— Oui, mais eux autres, ils ont pas d'enfants, donc y'ont plus de temps.

Vrai. Mais il faut avouer qu'ils avaient aussi un peu plus de budget, de talent et de goût.

Le plus beau cadeau de Noël que j'ai reçu, c'est mon père qui me l'a offert. Un cheval électrique déniché aux États-Unis que

je pouvais monter. Si j'avais pu, je me serais rendu à l'école avec, tellement je l'aimais. J'aurais aimé ne pas grandir pour pouvoir le chevaucher toute ma vie.

Ce que j'aimais par-dessus tout, à Noël, c'est qu'on allait chez mononcle Gérard, le frère riche de mon père. Riche selon nos standards de LaSalle. Disons qu'il gagnait bien sa vie. Il avait un magasin à Ville-Émard, Algonquin Sport. Chez lui, c'était comme chez nous, mais une petite coche au-dessus. À chaque réveillon, mon père m'envoyait lui acheter sa boîte de cigares, au dépanneur. On était loin des Cohibas, mais bon… C'est ça qu'il fumait. Son sapin était plus beau que le nôtre. Ma mère disait :

— C'est parce qu'ils mettent plus de glaçons. On met pas assez de glaçons.

Une fois qu'on était arrivés chez mon oncle, tous les hommes descendaient dans la cave pour parler de chasse, de pêche et de hockey. De ça, puis pour se raconter des blagues grivoises.

J'aimais particulièrement les histoires de mon oncle Henri. Il ressemblait un peu à Jean Duceppe dans *Mon oncle Antoine*. Un beau et bon monsieur. Lui, il savait comment me faire rire, même si je comprenais pas toujours ses blagues. Il me disait que si j'avais une dent creuse, pour qu'elle arrête de me faire souffrir, je devais la remplir d'eau, m'asseoir sur le rond de poêle et attendre que l'eau dans ma dent bouille. Les grands riaient, et moi j'essayais de comprendre. Si j'avais un gros mal de tête, il suggérait de me donner un coup de marteau sur le doigt.

— Tu vas avoir tellement mal au doigt que tu ne penseras plus à ton mal de crâne !

Je trouvais que ça avait quand même du bon sens.

Mais mon endroit préféré, c'était la cuisine. Là où ma mère, ma sœur, mes cousines et mes matantes parlaient des nouveaux produits Avon, de popote et des hommes. On ne parlait pas de la maladie de ma mère dans la cuisine, il y avait des choses plus pressantes… Fallait que tout arrive en même temps sur la table.

À cette époque, je me souviens que Louise était plus joyeuse. Bien que réservée, elle souriait. Elle fumait des cigarettes sur le bord de la porte patio entrouverte, complice, avec les cousines qui racontaient des anecdotes. Moi, pendant ce temps, je me bourrais la face de sucre à la crème, de carrés aux dattes et de fudge en écoutant les femmes rire comme des bonnes ou damner contre leurs hommes.

J'aimais bien passer d'un univers à l'autre. Je descendais voir les gars qui buvaient de la bière autour du bar qui occupait une grande portion du sous-sol. J'observais les belles grosses truites accrochées au mur, le cendrier sur pattes de chevreuil, l'horloge Labatt 50 avec, en son centre, la face d'Olivier Guimond, le pouce en l'air : *Lui, y connaît ça !*

Rassasiés de dinde et de farce, on s'endormait ma sœur et moi au milieu des manteaux de fourrure des matantes. L'odeur des parfums qui se mélangeaient était intense, mais apaisante. Au petit matin, mon père me prenait dans ses bras. Pendant un court instant, je pouvais sentir le froid glacial sur ma peau de pêche, puis je retrouvais vite le sommeil dans la voiture. On n'avait que quelques rues à faire pour rentrer à la maison. Mon père était évidemment beaucoup trop ivre pour conduire, comme à peu près tous les conducteurs qu'on croisait ce soir-là. En 1974, c'est comme ça que ça se passait…

Cette année-là, mon père a profité du premier feu de circulation rencontré pour faire un petit roupillon. Ma mère, qui gardait l'œil ouvert, a prononcé son nom. Gilles, surpris, a appuyé sur l'accélérateur et foncé dans le taxi droit devant

nous. Ébranlé et mécontent, il s'est tourné vers ma mère, qui s'est défendue.

— Mais je t'ai réveillé ! Tu dormais…
— Réveille-moi juste quand 'est verte.

Mon père dormait toujours quand il était saoul. Même quand il ne l'était pas, en fait. Il s'endormait partout. Devant un match de hockey ou même à table. Je prenais beaucoup de plaisir à éteindre la télévision dès qu'il se mettait à ronfler. Parce qu'aussitôt, il s'écriait :

— Eille ! Rallume ça, je r'garde la *game* !

Je pouvais la lui éteindre cinq fois par match.

Un soir, avant d'aller se coucher, il a dit à ma mère qu'il devait aller changer le char de bord. C'était un soir de tempête. Au bout d'une demi-heure, mon père n'était toujours pas de retour. À travers la fenêtre, on voyait bien que la voiture était rendue stationnée de l'autre côté de la rue… mais toujours pas de Gilles à la maison.

— Va voir ce que fabrique ton père.

En m'approchant de la voiture, j'ai constaté que la fenêtre du côté conducteur était ouverte. Gilles était là, endormi, avec environ huit centimètres de neige sur l'épaule.

Pendant les soupers aussi, il s'endormait. On était parfois dix attablés avec lui qui trônait au bout de la table, ronflant. On le réveillait pour lui demander ce qu'il pensait du sujet dont on discutait et il répondait toujours en donnant l'impression qu'il n'avait pas perdu le fil de la conversation. Quand son grand chum et partenaire de golf André — Ti-Loup pour les intimes — lançait un :

— T'en penses quoi, Gilles ?

Il répondait du tac au tac :

— Ça a ben d'l'allure !

Et tout le monde riait de plus belle.

Steakhouse

La fin de semaine, je prenais des cours d'orgue avec ma sœur. C'était à la mode. Beaucoup de monde jouait de l'orgue, dans le temps. Plus tu avais de rangées de clavier, plus t'étais *hot* ! Le nôtre, il en avait deux. C'était le minimum requis. Un Yamaha, c'était pas de la schnoutte.

Chez Valiquette, le magasin de musique, il y avait 25 petits orgues. On était donc 25 à jouer dans un local du centre d'achats du Woolco… J'avais de la chance d'avoir une sœur qui apprenait à lire la musique. Parce que moi, j'apprenais rien. Je la regardais pratiquer toute la semaine et, quand j'arrivais au cours, je faisais semblant de lire les partitions. J'avais juste appris par cœur ce que Louise jouait. Je la copiais.

Ça passait. Chaque fois.

Jusqu'au jour où la professeure a enlevé les partitions sous mes yeux et que j'ai continué à jouer. Elle n'était pas tellement contente. Ça faisait 6 mois qu'on prenait des cours et je ne savais toujours pas reconnaître le *do* sur une portée.

Je n'étais peut-être pas tout à fait passionné d'orgue. Ce que j'aimais surtout, c'était manger au Ponderosa Steakhouse après le cours. C'était à peu près le seul moment où on allait au

restaurant. La façade de l'endroit était identique à celle du saloon qu'on aurait retrouvé sur la rue principale d'un vieux western. Quand on entrait, on devait passer les fameuses portes battantes. Après quoi, chaque enfant recevait une étoile de shérif et un chapeau de cowboy en papier qu'il devait assembler lui-même.

Il y avait un petit bœuf en plastique planté dans chaque morceau de viande. La bête était de la couleur de la cuisson demandée par le client. Pour les restaurateurs, c'était efficace et, pour les enfants, c'était génial ; tu reconnaissais ton steak tout de suite et tu avais le droit de garder ton petit bœuf en plastique. Je les collectionnais d'ailleurs. J'avais toujours le noir parce que je mangeais mon steak bien cuit, mais mon père me donnait ses rouges, parce qu'il le mangeait saignant, et ma sœur ses verts parce qu'elle mangeait le sien *medium*. Ma mère nous accompagnait parfois, les jours où elle se sentait plus forte. Elle prenait la boulette de steak haché avec la sauce au poivre. C'était bon, mais y'avait pas de petit bœuf en plastique qui venait avec.

Ma sœur aussi portait un chapeau de cowboy. Le matin, elle se faisait parfois des tresses en sachant que le soir elle porterait son chapeau. Je la trouvais belle avec ses tresses.

Colonie naturiste

Les premières années, on n'était que des visiteurs au camp de nudistes. On y allait à l'occasion. Ça a pris du temps à mon père pour convaincre ma mère et ma sœur que c'était l'fun, le nudisme. (Elles n'y ont jamais vraiment cru, contrairement à moi, qui trouvais ça amusant.) Ma mère n'enlevait pas sa culotte, mais je crois qu'elle avait une permission spéciale vu son état de santé.

Il y avait des règlements à respecter au camp :

- être en couple. Pas de gens seuls, pour éviter les voyeurs ;
- tu avais droit à trois jours habillés pour t'habituer, mais ensuite fallait te dévêtir ;
- les femmes pouvaient garder leur culotte ou bas de maillot seulement pendant leurs règles ;
- fallait toujours avoir une serviette pour s'asseoir ;
- pas le droit de danser nu ;
- interdiction de prendre des photos sans consentement.

Cordon bleu

On mangeait bien, à la maison. Même qu'un jour, pour être sûr qu'on ait toujours quelque chose à se mettre sous la dent, mon père a acheté une palette de ragoût de boulettes Cordon bleu en conserve, à sa *shop*. Il les avait eues pour une bouchée de pain parce qu'elles étaient bosselées. Format familial. Une boîte de conserve pouvait nourrir six personnes.

On en avait 250.

Pour faire descendre tout ça, il avait aussi acheté une palette de 700 cannes de boisson Orangina pour un total de 20 $. Si elles étaient si peu chères, c'est parce qu'il y en avait une sur cent qui pouvait exploser… Ce qui arrivait d'ailleurs, à l'occasion.

Boum ! Une canette d'Orangina venait d'éclabousser le garage, restait rien qu'à descendre voir les dégâts.

Outre les explosifs, il ne fallait pas se surprendre de voir un ou deux orignaux éventrés accrochés aux murs. Mon père

les avait ramenés de la chasse. C'est lui qui s'occupait de les dépecer avant de les apporter en morceaux chez le boucher. Qui lui, à son tour, allait prendre le relais pour faire différentes coupes, afin qu'on les retrouve en steak dans notre assiette. Assez impressionnant quand t'es petit d'avoir ça dans ta maison. J'avais l'impression d'un rituel satanique.

Les gens ne s'en rendent pas compte, mais un orignal, ça a la taille d'un gros cheval. À 12 ans, quand tu rentres dans le garage en pantoufles et que tu as deux mastodontes éventrés devant toi qui flottent dans une odeur de je-ne-sais-quoi, tu la ramasses vite ta canette d'Orangina minée.

La banquise

Mon père avait un rêve : la pêche au gros. Attraper son espadon en haute mer.

Le vieil homme et la mer.

C'est à sa troisième pêche qu'il a enfin réussi à sortir son mastodonte. Un espadon gigantesque, au Mexique. Il comptait bien le faire naturaliser et le ramener à Montréal. Une compagnie sur place offrait justement ce service. Il a donc payé 1000 $ pour empailler son poisson et le faire livrer chez nous, à LaSalle.

Les mois ont passé, toujours pas de poisson.

On s'est tous mis à se foutre de sa gueule. C'était sûrement une histoire de pêche, il n'avait jamais attrapé de poisson… *Eh boboy*, c'était mal connaître mon père.

Au bout de 2 ans, il n'en pouvait plus d'attendre son poisson. Il est retourné au Mexique, malgré le coût que représentait le voyage, pour le récupérer. Il s'est présenté à la compagnie qui avait organisé l'excursion de pêche en question. Les employés ont sorti un espadon du congélateur correspondant au numéro de son poisson, en lui disant que c'était le sien.

Mon père est revenu à la maison avec son fameux espadon numéro 132 tellement mal naturalisé qu'il ressemblait à un jouet en plastique. Il nous a bien fait comprendre qu'il n'était plus question de faire des gags sur sa pêche. Son espadon lui avait coûté plusieurs milliers de dollars, le sujet était clos.

Même s'il n'était pas très bien fait, il trône encore aujourd'hui en haut de mon bureau.

Mon père allait à la pêche par tous les temps, même le froid. Il adorait la pêche sur glace en hiver.

Le principe est simple : on perce un trou dans la glace et on pêche. Un jour qu'on était sur le lac des Deux Montagnes, je suis tombé dans le trou, du haut de mes 3 ans. Le bas du corps dans l'eau, je suis resté suspendu grâce à ma grosse doudoune qui ne passait pas dans la cavité. Un de mes oncles m'a attrapé par le collet et m'a sorti de là, à moins une de me perdre à tout jamais.

Si je filais dans le trou, c'en était terminé, le courant m'emportait au loin sous l'épaisse couche de glace.

Je n'ai jamais eu peur de l'eau pour autant. En fait, je n'ai gardé aucun souvenir de cet incident, mais on raconte que la scène a été filmée par ma tante Huguette avec la caméra Super 8 de mon père. Si je trouve la vieille bobine, je vous la montre.

Gilles aimait aussi beaucoup la pêche de printemps, avec ses bouts de banquise qui dérivent. On se déplaçait en chaloupe entre les plaques de glace énormes. Mon père disait que c'était le meilleur temps pour faire de belles prises.

Après avoir attrapé suffisamment de poissons le matin, on s'arrêtait pour dîner. Il demandait à ma sœur et à moi de rester dans la chaloupe pendant qu'il allait nous chercher des hot-dogs. Interdiction formelle de sortir de l'embarcation. Je ne l'écoutais pas toujours.

Une fois, après 2 minutes d'attente, je frétillais d'envie d'attraper un poisson pour impressionner mon vieux à son retour. Impossible de le faire de notre chaloupe. J'ai convaincu ma sœur de m'amener au bout du quai. À peine arrivé, j'ai glissé et je suis tombé dans le lac.

Je n'arrivais pas à sortir de l'eau, car un plafond de glace me surplombait. La chute m'avait saisi et instantanément frigorifié. J'étais inquiet de décevoir mon père. Tout était sourd, je pouvais entrevoir la silhouette de ma sœur plus loin…

Louise était en panique. Elle a trouvé une branche et me l'a tendue. Mais moi, je ne pensais qu'à une seule chose : aller récupérer ma botte dans le fond du lac. Ma botte neuve. Mon père allait me tuer si je la perdais. Un couple qui se trouvait dans une maison tout près est sorti en courant. Ma sœur a réussi à me tirer sur la berge. J'ai alors vu mon père arriver avec sa boîte de hot-dogs et de frites qu'il a jetée au bout de ses bras pour accourir jusqu'à moi.

Il a giflé ma sœur de toutes ses forces, elle qui venait de me sauver la vie. Elle ne lui pardonnera jamais.

J'ai eu droit à une double pneumonie. Le docteur était convaincu que ce qui m'a sauvé, c'est que je prenais toujours

mes douches très froides. Je le faisais pour impressionner mon père. Et il le disait souvent, d'ailleurs :

— Mon fils, il prend des douches glacées.

Mon corps était donc relativement habitué au froid.

Plus tard, je me payerai une plongée sous glace pour me rafraîchir la mémoire et retrouver un petit frisson.

L'homme qui murmurait à l'oreille des arbres

Quand ma sœur a eu 16 ans, mon père a voulu marquer le coup. Il lui a donc offert ce que toutes les filles rêvent de recevoir pour leur 16e anniversaire : un fusil 410 pour chasser la perdrix. Contrairement au cadeau, ma sœur n'était pas emballée.

Moi, par contre, j'aurais aimé ça, recevoir ça en cadeau. J'étais trop petit, je n'ai reçu qu'un BB Gun. Le week-end suivant, on est partis à la chasse. J'avais ma petite carabine à plomb ; ma sœur, son 410 ; mon père, sa 3030, son 12 et sa 22. Il était très prudent avec ça. Il ne fallait jamais pointer une arme sur une personne, même si on savait qu'elle était vide. Interdiction formelle de viser quelqu'un. Le règlement s'appliquait même pour un arc à flèches sans flèche. On n'a jamais été très tentés de le faire, de toute façon.

Pour nous démontrer le danger potentiel d'une arme à feu, Gilles nous avait dit :

— Reculez-vous, mettez-vous derrière moi.

Il avait chargé son 12 de deux cartouches, s'était positionné à deux mètres d'un arbre de soixante centimètres de circonférence, avait tiré deux coups, et, d'une main, fait tomber l'arbre en poussant à peine le tronc. Le bouleau était totalement éventré. Littéralement coupé en deux par deux coups de fusil. Mon père s'était retourné vers nous et nous avait prévenus :

— Un arbre, c'est beaucoup plus dur qu'un humain. Imaginez ce que ça ferait à votre ventre.

L'image était claire et la leçon, assimilée.

J'adorais marcher avec mon père et ma sœur en forêt. Lui qui parlait toujours fort, en nature, il chuchotait. L'homme qui murmurait à l'oreille des arbres. En chaloupe, c'était pareil. Soi-disant que les poissons nous entendaient. Peut-être qu'il voulait juste avoir la paix.

En forêt, tous nos sens sont exacerbés. Je me concentrais sur l'odeur de la rosée du matin sur les feuilles mortes, sur le moindre petit craquement de branches et les gazouillis d'un oiseau, mais inévitablement, le silence était rompu par trois ostis de gros coups de fusil.

Mon père revenait toujours bredouille quand il partait à la chasse avec nous. Tant mieux, je n'aurais pas été capable de supporter la mort d'un petit être poilu devant mes yeux.

Il nous a déjà organisé une projection dans le sous-sol au retour d'une semaine de chasse avec ses copains. Il a mis son film sur la grosse télé Electrohome, un meuble qui faisait presque tout le mur du salon avec système de son, télé et bar intégrés. Style colonial brun foncé.

L'image était paisible. Aux aurores, un orignal s'abreuvait dans le lac, tout doucement… et *pow* ! La bête, grosse comme un cheval orné d'un panache impressionnant, se mettait à se lamenter et à beugler tandis que le sang commençait à perler dans son cou. Elle se débattait pour essayer de sortir de l'eau et… *pow* ! Elle s'en prenait une autre. Elle s'effondrait finalement sur le rivage.

Une dame dans le salon a échappé :

— Mon Dieu, il fait ben pitié.

Les femmes étaient remuées. Les hommes, eux, ravis comme devant un match de hockey. Moi, j'étais dégoûté.

Ce n'est pas mon père qui avait tiré, mais c'est mon père qui avait attiré l'animal. Gilles callait l'orignal. Il m'avait transmis ce savoir que lui avait acquis non pas de son père, mais des disques long jeu qu'il écoutait religieusement dans le sous-sol en buvant sa bière.

« Onhhhhhhhhhon anhhhhhhhhhhan… Cette vocalise indique qu'une femelle veut communiquer avec ses congénères. Mahouuwanh ouwonnhaa innnnnnwouhan… Ce type de *call* est habituellement chanté par une femelle proche de l'ovulation ou en pleine ovulation, qui est accompagnée d'un mâle. »

Pas le genre d'album à faire lever un party.

Il m'avait montré qu'après avoir appelé le mâle en rut avec le cornet, tu en bouchais le bout, tu le remplissais d'eau et tu le laissais s'égoutter dans le lac pour imiter la femelle qui urine. Gilles s'aspergeait même de véritable urine de femelle pour masquer son odeur d'homme. C'est tout un art, la chasse.

Pour son anniversaire, j'ai déjà déniché dans un magasin de sport un cornet pour appeler l'orignal dont l'embouchure était une vulve. Je pensais vraiment qu'il trouverait ça drôle. À ma grande surprise, il a trouvé ça franchement irrespectueux, ce qui ne l'empêchait pas de le sortir dans les partys en disant :

— Regardez ce que mon gars m'a donné !

J'avais vu juste, c'était un *hit*.

Attends que ton père arrive

Quand je faisais un mauvais coup dans la journée, ma mère me disait toujours : « Attends que ton père arrive. »

Gilles possédait une lanière de cuir pour aiguiser les couteaux de barbier. Je me doutais bien que j'allais me la prendre sur les fesses. Un soir qu'il voulait m'attraper avec sa lanière, je me suis réfugié sous mon lit. Il s'est penché d'un côté, j'ai roulé de l'autre. Il s'est relevé pour essayer de m'atteindre de l'autre côté, mais j'ai à nouveau roulé en sens opposé. J'ai brièvement cru avoir trouvé un moyen de m'en sortir, mais c'est là que j'ai vu que mon père était beaucoup plus malin et fort que moi. D'une main, il a soulevé le lit et de l'autre, je me suis pris la courroie. Je ne lui en ai jamais voulu pour ça ; on faisait différemment dans le temps.

Une seule fois, ma mère a dû prendre le relais des punitions corporelles, en l'absence de mon père. Ce n'était pas son genre. Elle a pris le premier truc qui lui est tombé sous la main, un petit hockey décoratif accroché au mur. Ce qu'elle ne savait pas, c'est que ce petit bâton autographié par certains joueurs

du Canadien, je l'avais brisé en deux quelques semaines auparavant. Je n'avais pas le droit d'y toucher, alors j'avais rapiécé les deux morceaux qui tenaient par miracle et raccroché le tout au mur. À l'instant où elle m'a touché les fesses avec le bâton, il s'est à nouveau brisé en deux. Je me suis mis à hurler comme si on m'avait battu à mort. Ma mère a fondu en larmes et m'a réconforté en s'excusant. Jusqu'au moment où Louise m'a dénoncé en lui expliquant que je jouais la comédie. Les joies d'avoir une sœur.

J'ai eu droit à un : « Attends que ton père arrive. »

Tomates et paluches

Mon père aimait beaucoup un de nos voisins. Sa relation avec monsieur Montesano avait pourtant mal commencé.

Après l'école, on passait toujours devant sa cour pour rentrer à la maison, mes copains et moi. La bande avait pris l'habitude de voler des tomates et des concombres dans son potager…

Je ne l'avais encore jamais fait. Le vol n'était pas dans mon ADN, et j'avais un peu peur de la courroie.

Ça faisait donc des mois que monsieur Montesano se faisait voler des tomates et des concombres quand il m'a pogné en train de piquer ma première tomate cerise. Je m'étais permis une incartade parce que la minitomate avait elle-même transgressé les lois : elle pendouillait de l'autre côté de la clôture.

Je suis malheureusement tombé sur le jour où monsieur Montesano en avait assez. Il s'était caché pour nous surprendre. Et il m'a surpris.

Il m'a empoigné le bras et serré très fort en m'engueulant. Je suis rentré chez moi en portant la marque de ses cinq gros doigts sur ma peau. Mon père a immédiatement cessé ses occupations pour aller faire la connaissance de monsieur Montesano et comparer la taille de leurs mains. Gilles était reconnu pour avoir les plus grandes mains de la famille Rousseau.

Après une heure, il n'était toujours pas de retour. Ma mère m'a dit :

— Va chercher ton père.

Monsieur Montesano habitait à trois maisons de la nôtre. Je m'y suis rendu à reculons, la peur au ventre et les petites mains cachées dans les poches.

Je les ai trouvés en train de picoler au milieu du potager en rigolant. Ils mangeaient des langues de veau, des œufs dans le vinaigre et quelques légumes crus. Mon père lui avait bien fait comprendre que des flos, ce sont des flos. On doit les manipuler avec soin, malgré leurs petits larcins.

Plus tard, ils s'échangeraient leurs recettes signature et deviendraient de super copains.

Rivaux

Il y a toujours eu de la bisbille entre les francophones et les anglophones de LaSalle. C'était comme ça. Mon école primaire, Laurendeau-Dunton, était divisée en deux : un côté anglo, un côté franco. Eux sortaient à droite et nous à gauche. Ils avaient leur cour de récréation et on avait la nôtre. Deux espaces distincts à cause d'une seule clôture *Frost*.
On respectait le territoire.

La même règle régissait les deux clans : il ne fallait pas passer trop près de la clôture. Ça évitait les frictions. À la maison, j'étais élevé deux tiers en français et un tiers en anglais, je n'avais donc pas d'animosité envers qui que ce soit. Mais bon, quand la marde pognait, fallait bien que je choisisse un camp…

Ça arrivait souvent après l'école.

Des guerres de cailloux. Dans le sens qu'on se lançait littéralement des roches. Une fois, j'ai reçu un bout de brique sur l'oreille. Pour me défendre, un de mes chums francophones a lancé un galet très fin, comme ceux qu'on fait ricocher sur l'eau… Mais celui-là s'est planté dans la cuisse de mon petit assaillant en short.

On s'est retrouvés assis l'un en face de l'autre à la clinique, avec nos mères respectives. La mienne ne parlait pas vraiment anglais, et l'autre ne parlait pas français, mais tu voyais qu'elles se comprenaient très bien. Pendant ce temps-là, le petit gars pis moi, on comparait nos bobos. *Boys will be boys*…

L'enfant au tambour

Vito Giani était mon chum.

Il était fait fort, comme on dit. Problème de glande. Cent soixante-dix livres à 11 ans. En plus, il avait juste un poumon.

Il vivait à quelques maisons de chez moi. Comme maman était malade, je me faisais souvent garder chez lui. Les Giani étaient des Italiens. Le grand frère de Vito s'appelait Peter et était imitateur d'Elvis. Lui, c'était un vrai personnificateur du King. Pas une pâle imitation comme moi. Il investissait toutes ses payes dans ses costumes et perruques haut de gamme. Monsieur Giani, lui, travaillait chez Coca-Cola. Trente ans à regarder des bouteilles de coke défiler pour enlever les bouchons qui semblaient défectueux… J'étais quand même impressionné par son uniforme et son gros camion rouge lettré.

Mais le personnage le plus intéressant de la famille Giani, c'était la mère. Elle portait depuis longtemps le deuil de sa sœur Maria. Une vraie *mamma* italienne, toujours vêtue de noir. Elle ressemblait à l'image qu'on se fait d'une sorcière, avec un bon pif et une tétine sur le menton. Elle racontait que sa défunte sœur venait régulièrement lui parler. Elle lui apparaissait dans la cuisine, presque tous les jours.

Souvent, quand je me faisais garder chez elle, elle me disait :

— Elle est là en ce moment.

J'avais tendance à la croire, surtout parce que ses quatre frangines et elle avaient profané la tombe de leur sœur aînée. Elles avaient déterré ses ossements et se les étaient séparés entre elles. Dans le salon de Vito, sous une cloche de verre, reposaient les deux fémurs vernis sur un coussin de velours rouge.

Ce n'est même pas une *joke*.

Interdiction formelle de s'approcher des os. Ça n'aurait pas été la première de mes idées, de toute façon…

Les Giani aimaient bien recevoir. Cette journée-là, les adultes s'amusaient dans la cuisine pendant que les enfants jouaient à la cachette. C'était à moi de chercher les amis. Je me suis dit qu'un de la bande avait possiblement transgressé les lois de la maisonnée et osé se cacher dans la pièce interdite…

Je me suis approché de la pièce de la maison que j'évitais habituellement en tout temps. Plus je m'approchais, plus j'entendais un son de tambour un peu sourd. La gorge nouée et la boule au ventre, j'ai avancé dans la pénombre. Les lumières étant toujours tamisées près de cette pièce pour éviter qu'on s'y aventure.

J'y étais presque.

J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai tourné le coin pour découvrir un bambin de deux ans et demi, en couche-culotte. L'enfant jouait de la batterie sur le divan avec les deux fémurs de la défunte. La vision était surréelle et terrifiante à la fois.

Au même moment, maman Giani a accouru pour retirer les os de sa sœur des mains du petit. Et pour lui jeter un sort, probablement.

Vito

Même si plusieurs jeunes se payaient la tête de Vito, c'était mon copain. C'est qu'on avait les mêmes intérêts : les soldats en plastique, les pétards à mèches, Spiderman, les vélos chopper, Daniel Boone, *Happy Days* et *L'incroyable Hulk*.

Quand il s'est réfugié derrière un arbre du parc parce que des Anglos lui lançaient des pierres, j'ai décidé de le défendre. Par chance pour lui, j'arrivais d'un week-end au Lake George lors duquel mon père m'avait acheté un chapeau de Daniel Boone en faux raton laveur, un petit mousquet en bois et une fausse pierre…

J'ai accouru vers Vito muni de mes armes factices. Après avoir lancé ma fausse pierre et réalisé que les Anglais, eux, en « pitchaient » des vraies, je me suis résolu à un acte héroïque. J'ai déniché une pierre grosse comme une petite boule de bowling et je l'ai lancée de toutes mes forces… En sachant très bien que je ne pourrais pas les atteindre.

Le problème, c'est que je n'avais pas remarqué le petit frère d'un de nos rivaux, un bonhomme de 4 ans, pas très loin de nous. Il s'est pris la pierre en plein front.

En voyant le bambin s'effondrer par terre, Vito et moi sommes subtilement partis nous cacher à la maison, située juste en face du parc. Sans faire mention de quoi que ce soit, Vito a ensuite couru jusque chez lui et, moi, j'ai fait comme si de rien n'était. Je me suis attablé pour souper. Quelques heures plus tard, alors que j'étais dans le bain, on a frappé à la porte. C'était un petit garçon avec des points de suture sur le front, son père et un policier.

Daniel Boone a dû présenter ses excuses.

Les Blais

Nos voisins immédiats étaient les Blais : Bernard, Francine, Chantal et Nathalie. Bernard arborait toujours une fantastique perruque de mauvaise qualité. Et il n'en avait pas qu'une, mais bien trois. Pour donner l'impression qu'il se coiffait différemment.

Une journée, il arborait l'afro, l'autre, la raie séparée dans le milieu et, la semaine suivante, une coupe un peu trop longue. « Je suis dû pour me faire couper les cheveux », qu'il disait en n'imaginant pas qu'on puisse deviner la supercherie.

J'ai encore le sourire aux lèvres quand je pense à cette fois où, à 6 ans, je me suis permis de fouiner dans ses placards et de sortir sur le balcon avec sa perruque frisée sur la tête. Heureusement qu'il n'était pas là. On me l'avait rapidement retirée en me réprimandant.

Mais j'entendais tout le monde glousser de rire.

Monsieur Blais était gérant au supermarché Steinberg. Il était indéniablement plus riche que nous et aussi beaucoup plus quétaine. Preuve de ses privilèges : il utilisait l'extra grande boîte de Kleenex, la décorative avec d'immenses papiers-mouchoirs de luxe.

Mon père ne l'appréciait pas outre mesure. Il trouvait que Bernard avait des manies de princesse. Il ne déneigeait pas sa voiture. Soi-disant que ce n'était pas bon pour ses mains d'organiste… Il envoyait sa charmante épouse déneiger et chauffer l'auto. Elle lui faisait signe lorsqu'elle était prête, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il sortait.

Oui, Bernard jouait de l'orgue à temps perdu. Un orgue digne de Liberace si Liberace avait joué de l'orgue : en acajou, quatre

étages de clavier et un pédalier complètement démesuré surmonté d'un *bobble head* d'Elvis. Tout ça agrémenté de lumières disco et d'un miroir en angle au plafond pour qu'on puisse apprécier son doigté et son top de tête fourni. Il nous jouait les grands succès instrumentaux du genre *Le King n'est plus*, de Johnny Farago. Je dois dire que je trippais ma vie.

Il avait aussi une petite *business on the side* : il achetait du stock en gros aux États-Unis et le revendait aux voisins. Le nouveau sèche-cheveux qui faisait de la lumière, une fleur dans un pot qui dansait en chantant, une montre-calculatrice, toutes sortes de gadgets que mon père qualifiait de cochonneries, mais qui nous faisaient rêver, ma mère, ma sœur et moi. (Gilles allait tout de même s'inspirer de ce concept plus tard pour partir son propre commerce de contrebande…)

Quant à sa charmante épouse, madame Blais, elle pétait sans arrêt. Interdit de le souligner ou de rigoler puisque c'était sur la recommandation de son médecin qu'elle se lâchait.

Elle m'a gardé de mes 3 à mes 15 ans. Ce qui n'est pas la période où un pet te fait le moins rire… Je mangeais là plusieurs fois par semaine, et l'expérience était surréaliste. Dès qu'elle déposait un plat sur la table, elle lâchait un petit vent. Ils n'étaient pas odorants, mais très bruyants.

Comme on habitait juste à côté, Chantal, Nathalie et moi communiquions toujours à l'aide de walkies-talkies. C'est avec elles que j'ai commencé à jouer au médecin. Mais c'était donnant-donnant.

Un après-midi que Nathalie était chez moi et qu'on explorait notre anatomie respective, on a conclu un marché :

— T'as le droit de me faire ce que tu veux et moi j'ai le droit de te faire ce que je veux.

Après qu'elle eut exploré mon zizi de long en large, ça a été mon tour. Je n'ai jamais manqué d'imagination. Une fois, je lui ai proposé de rentrer mon Schtroumpf à lunettes dans sa « Schtroumpfette ». Elle devait ensuite retourner chez elle sans le retirer, passer devant les parents qui étaient sur le balcon, se rendre dans sa chambre, prendre son walkie-talkie et attendre que je lui dise :

— C'est bon, tu peux l'enlever.

Mon Schtroumpf ne s'en est jamais remis.

En bas de chez madame Blais habitait la grand-mère Blais, qui fumait des MarkTen. Sa machine à rouler les cigarettes nous amusait beaucoup. On la faisait fonctionner sous sa supervision :

— Là, le tabac est trop tassé.

Elle collectionnait les étiquettes de paquets de cigarettes parce qu'ils lui donnaient droit à des cadeaux — la nicotine était pas mal plus encouragée dans ce temps-là. Nous, on récupérait les papiers de plomb pour nous en faire une grosse bille lisse comme un boule de billard. Quand elle pèserait une livre, la compagnie nous enverrait 50 $ en échange de ce joyau.

On n'a jamais réussi à s'y rendre.

Tourbillons

Les belles journées de printemps, mon père nous amenait pêcher dans les rapides de Lachine, situés entre le lac Saint-Louis et le bassin de La Prairie. C'était impressionnant de voir tous ces remous s'entremêler. D'assister de près à l'énergie brutale de ce courant prodigieux.

Gilles nous attachait à la clôture avec une grosse corde pour s'assurer qu'on ne tombe pas dans les rapides, ce qui nous aurait entraînés vers une mort certaine. Ma sœur trouvait ça un peu embarrassant d'avoir une grosse corde jaune nouée autour de la taille.

Moi, je trouvais que ça faisait aventurier.

Maman d'amour

Ma douce petite maman d'amour se baladait pas mal entre l'hôpital et la maison. C'était très instable. Elle pouvait passer 3 mois à l'hôpital, puis revenir chez nous quelques semaines, mais sous haute surveillance. Une infirmière passait tous les jours pour changer ses pansements. On avait d'ailleurs aménagé le rez-de-chaussée pour que ma mère ait sa propre chambre. Elle était alitée la plupart du temps. Ma grande sœur saisissait l'ampleur du drame qui se dessinait pour nous, tandis que j'étais protégé par le voisinage et la parenté, dont ma grand-tante Mary.

Je savais forcément que ça n'allait pas, mais je ne comprenais pas que notre mère était condamnée à mourir sous peu. Que ce n'était qu'une question de mois, que ça tenait carrément du

miracle si elle était toujours des nôtres. En même temps, c'était un peu de sa faute si j'étais dans le néant, puisqu'elle était de bonne humeur chaque fois que j'allais la voir. Elle qui rigolait à toutes mes blagues ne pouvait pas être si mal en point.

Un seul indice me permettait de deviner qu'on me cachait quelque chose : quand les voisins me parlaient de Berthe, leurs yeux venaient pleins d'eau.

Conseil de famille

À l'occasion, mon père nous réunissait dans la cuisine pour faire le bilan. Il était assez avare de détails, mais il nous expliquait du mieux qu'il le pouvait comment les prochaines semaines allaient se dérouler. Mary traduisait tout pour Bessy, qui ne comprenait pas le français. Ma sœur posait des questions pertinentes sur un ton exaspéré pendant que, moi, je trouvais ça long. J'ai toujours trouvé ça long, les *meetings*. En même temps, qui pouvait m'en vouloir ? Par la fenêtre, je voyais bien mes amis qui m'attendaient sur la butte avec leur *gun* de cowboy. Apparemment, Serge avait même de faux bâtons de dynamite… J'étais attendu, c'est moi qui avais les sacs d'argent pis la paire de menottes.

Ça faisait 3 ans qu'on me disait qu'elle était malade. Je comprenais que c'était grave, mais si je n'allais pas les rejoindre bientôt, je serais pogné pour être dans l'équipe de Luc Pouliot. Pis Pouliot, y'avait même pas de chapeau.

Bonjour, la police

Toutes les femmes du quartier cherchaient à me distraire.

Madame Boivin et madame Blais, qui habitaient de chaque côté de la maison, ont été mes premières fans. Pour elles, j'ai chanté de l'opéra dans un italien très approximatif, je me suis costumé et j'ai imaginé les meilleurs tours à jouer.

J'aimais bien leur donner des contraventions, déguisé en policier. J'étais convaincu que, malgré mon uniforme de facteur trop grand — on fait avec ce qu'on a — et ma moustache collée, personne ne me reconnaissait.

Monsieur et madame Boivin m'ont d'ailleurs déjà fait entrer chez eux pour m'expliquer qu'ils ignoraient qu'il était interdit de se stationner sur la rue, devant leur maison. Je les ai écoutés en dégustant les biscuits et le verre de lait qu'ils m'avaient offerts. Tout le long, je me suis demandé : « Je sais pas s'ils me reconnaissent. [...] Non, ils me reconnaissent pas. »

Petit minois

Après avoir fréquenté le camp de nudistes en visiteurs, on est devenus des réguliers. On y allait tous les week-ends. Maman ne venait plus trop vers la fin, comme elle était souvent hospitalisée.

On lui rendait fréquemment visite à l'hôpital, mais la dernière année, elle était tout le temps sur la grosse morphine. On devait s'atriquer comme des docteurs — bonnets, gants et jaquette — pour ne pas lui transmettre nos microbes. Ça lui aurait été fatal.

C'était de plus en plus compliqué pour elle de nous reconnaître. Dans les dernières semaines, on m'avait donné la permission d'entrer dans sa chambre sans masque pour qu'elle puisse voir mon petit minois. Même sans ça, elle ne m'avait pas reconnu. Matante Mary lui avait dit : « Berthe, c'est Stéphane ! C'est Stéphane ! » Mais elle s'était mise à divaguer.

On m'a sorti de la chambre en m'expliquant qu'elle était très fatiguée. Je ne la reconnaissais plus trop moi non plus, elle était devenue comme ces gens que je voyais dans des reportages sur l'Éthiopie. Un petit squelette couvert de peau.

Même si elle me faisait un peu peur, j'aimais bien aller la voir parce qu'elle me refilait tous ses petits fromages emballés et les barquettes de beurre d'arachide qu'elle n'avait pas mangées durant la semaine. Chaque fois que je trouvais un fromage Brick dans mon lunch, je me sentais près d'elle.

Ça branle dans le manche

On ne disait à personne qu'on fréquentait un camp de nudistes. C'est un peu particulier comme mode de vie. Plus je grandissais, plus je m'en rendais compte.

Même s'il n'y avait rien de scandaleux, mon père nous avait conseillé de ne pas en parler aux amis de l'école. Selon lui, tout le monde ne pouvait pas comprendre. Et si je voulais inviter un ami, il fallait une lettre d'approbation des parents. Je n'ai donc jamais invité personne de peur que le mot circule… C'était déjà embêtant, au retour des vacances d'été, quand on devait prendre une douche après notre cours d'éducation physique. Je n'avais aucune

démarcation, contrairement à mes camarades qui avaient tous les fesses blanches.

Moi, mes fesses étaient bien bronzées.

Mon père, lui, ne se gênait pas pour inviter des gens. Il a même cru bon d'inviter l'oncle Blake et son fils Martin, qui n'allait pas très bien, à venir passer un week-end de gars à la maison mobile.

Blake, beau-frère de Gilles, camionneur violent et alcoolique. Martin, jeune adolescent accusé d'avoir volé 17 chars à 17 ans.

Je devais partager ma chambre avec mon cousin. Pas de problème, puisque j'avais un lit superposé. Martin dormirait dans celui du dessus. Le soir venu, il m'a proposé de venir le rejoindre.

Et il m'a demandé de le masturber.

Du haut de mes 7 ans, je ne comprenais pas trop. Je savais que c'était bizarre et je n'étais pas certain qu'on avait le droit de faire ça… Mais j'étais curieux. Je l'avais toujours trouvé *hot*. Pas dans le sens d'attirant, mais c'était un grand et, moi, j'étais un ti-cul.

Il amenait l'idée un peu comme un jeu.

Heureusement pour moi, je n'avais pas eu le temps d'en faire trop quand Blake est entré dans la chambre. Un hasard, un sixième sens, je ne sais pas trop. Martin n'est certainement jamais descendu si vite d'un lit à deux étages que tiré par les cheveux par son père, avant qu'il le traîne dehors pour le battre à coups de pied. Un détail : Blake portait toujours des caps d'acier… Martin en a mangé toute une. Je le sais, parce que je regardais par la petite fenêtre de ma chambre. Papa est arrivé sur ces entrefaites pour arrêter Blake avant qu'il ne tue son fils. Les deux pères sont ensuite venus me parler :

— T'inquiète pas, c'est Martin qui a des problèmes… Rendors-toi.

À coup sûr

À 10 ans, je jouais au baseball, pour les Expos du parc Ouellette. On était cinq Stéphane dans l'équipe. Sur le terrain, on pouvait entendre nos parents nous encourager des gradins :

— STÉPHANE, ATTRAPE LA BALLE!!!

Faque là, tous les cinq, on se mettait à courir comme des poules pas de tête, les yeux vissés sur la balle en essayant de juger où est-ce que le *pop fly* allait tomber. À moitié aveuglés par les *spotlights* du terrain, les cinq mini Stéphane se rentraient dedans, et la balle tombait juste là, par terre, au milieu de notre petite mêlée d'homonymes assez mêlés merci.

Le hockey pis moi

Mon père aimait beaucoup le hockey, alors il m'a inscrit dans une équipe. J'ai joué deux ans pour les NorthStar du parc Ouellette, catégorie « les bébébittes ».

Dès le premier match, j'ai eu une révélation… C'était clair comme de l'eau de roche : j'haïssais ça. Je n'étais pas bon. J'avais une cheville faible, je patinais sur la bottine, fallait qu'on mette des renforts dans mes patins, j'avais tout le temps froid.

Le coach m'a essayé à toutes les positions, mais y'en avait pas une qui m'allait. Dans les matchs importants, il me laissait sur le banc.

Mon père a fini par mettre de la pression pour que je joue.

— Au prix qu'on paye, tu vas faire jouer mon gars !

Je lui ai fait signe que ce n'était pas nécessaire. J'aimais mieux être sur le banc que de décevoir mes coéquipiers.

Après les matchs, j'avais toujours les pieds gelés. Pour me réchauffer, mon père enlevait mes patins et me frottait les orteils avec de la neige. Je l'ai jamais comprise, celle-là. Selon lui, fallait jamais se mettre les pieds dans l'eau chaude quand ils sont gelés.

Je voulais bien, mais il y a peut-être un juste milieu ? Ça faisait tellement mal. Après, il me frottait vigoureusement avec ses grosses mains pour activer ma circulation en disant que c'est comme ça qu'on devient un homme !

Ensuite, il m'enfilait de grosses chaussettes chaudes. Ça chauffait pendant 10 minutes, puis ça picotait pendant 20. Je ne sais pas si sa technique fonctionnait vraiment ou si c'est le temps qui faisait juste son œuvre.

Mais ça créait un moment entre lui et moi. Ce moment où tu sens que ton père est là pour toi.

Travail à la chaîne

Le paternel était assez coquet. Quand il ne travaillait pas, il portait de jolis vêtements, il sentait bon et il avait toujours les mains propres. Il arborait un tatouage. Son avant-bras était marqué d'un cœur transpercé d'une dague, entouré d'un serpent. Un classique de l'époque. Les lignes s'étaient épaissies avec les années. Le dessin était moins défini. Vite fait, on pouvait croire que c'était le logo de Canadian Tire. J'étais assez fasciné par son tatouage. J'aimais bien l'observer, le toucher.

C'est d'ailleurs pour cette raison, qu'un jour, je me suis fait encrer à mon tour. Je devais avoir 27 ans. Je me suis fait tatouer une abeille qui tient fièrement un glaive sur son épaule. Quand mon père l'a vue, il m'a serré très fort dans ses bras.

— J'suis fier de toi, mon fils.

Je le sentais ému. Je faisais partie de la fratrie, je perpétuais le rituel. À mon deuxième tatouage, il m'a dit :

— Yé beau, mais là, c'est assez !

À mon troisième, il a juste laissé tomber :

— Maudit niaiseux !

Faudrait pas qu'il me voie aujourd'hui.

Il portait comme unique bague un œil de tigre à l'auriculaire. Il s'était aussi offert une magnifique torsade en or. Mais avec ses gros doigts, il était incapable de l'attacher lui-même. Il demandait à qui pouvait bien l'aider de la lui mettre autour du cou. Comme il était hyper sensible de cette région, il fallait faire au plus vite sinon il se tortillait dans tous les sens.

Quand mon tour arrivait, je faisais exprès de prendre mon temps. C'était trop drôle de le voir essayer de contrôler son frisson. Quand j'avais dépassé la limite raisonnable, il haussait le ton :

— Hey, C'EST ASSEZ LÀ !

Aujourd'hui, je glisse régulièrement sa bague à mon annulaire. Je n'ai pas les mêmes pattes que lui. Je porte aussi fièrement sa torsade à mon cou. Et c'est insupportable comme ça me chatouille quand quelqu'un tente de me l'attacher.

Blagues de papa

Chez nous, on ne riait pas à haute voix.

On entendait rarement les membres de la famille s'esclaffer. Je me demandais comment les autres y arrivaient. Nous, ça bloquait quelque part.

Mon père se trouvait drôle pourtant. Mais il avait le rire étouffé. Le même dont ma sœur et moi avons hérité. Et pour ce dont je me souviens de ma mère, elle n'avait pas le rire sonore non plus. Ce qui ne nous empêchait pas de blaguer chaque jour…

Gilles aimait amuser la galerie, et il le faisait très bien. Exploit : il réussissait même parfois à faire rire Louise. Ce n'était pas chose simple et, quand il y parvenait, ma sœur se détournait pour camoufler son rictus. Pas question d'avouer sa petite défaite.

Quand il désossait un poulet de ses larges mains, il m'attrapait le bras en soufflant :

— Ça va mon garçon ? Tout va bien ?

La question ne servait qu'à détourner mon attention. À éviter que je ne me rende pas compte qu'il me graissait l'avant-bras avec sa grosse patte huileuse. C'était encore plus drôle si je portais une montre. Là, il se pissait dessus.

Il connaissait à peu près tout le monde à LaSalle. Quand on se baladait en voiture, il saluait constamment les passants. Même quand il n'y en avait aucun… Il faisait un signe de la main, je me retournais et je constatais qu'il n'y avait personne. Je trouvais ça si drôle. Parfois, il saluait des gens qu'il ne connaissait pas. Ça embarrassait ma sœur.

Gilles faisait à souper, mais pas toujours la vaisselle. C'était une tâche pour ma mère, ma sœur et moi. Parfois, il m'interrompait pendant que j'y vaquais…

— STÉPHANE, VIENS ICI TOUT DE SUITE ! ! !

Ma mère m'avertissait :

— Vas-y pas… Tu l'sais, pourquoi il t'appelle.

Mais c'était plus fort que moi. J'obéissais et je me rendais près de lui, c'est-à-dire dans la salle de bain. Il me pointait alors le lavabo.

— C'est quoi ça ? C'EST QUOI ÇA ?

Absolument rien ne clochait au premier coup d'œil. Mais en moins de deux, l'odeur de merde me frappait en plein nez ! Il m'avait eu, encore une fois.

Une fois que j'étais entré un peu volontairement dans son nuage nauséabond, que j'essayais de m'en sauver, mais que mon père — faussement autoritaire — me retenait par le t-shirt, ma sœur a lancé :

— Reste pas là, tata… On dirait que t'aimes ça !

Elle trouvait ça vraiment con que je me fasse prendre à ce même jeu puéril chaque semaine.

Il n'y avait pas qu'à nous que Gilles faisait de bonnes blagues. Matante Huguette lui ayant avoué qu'elle ne savait plus quoi faire pour soulager ses hémorroïdes, il lui a assuré que le Vicks VapoRub était la solution. Elle lui en a voulu longtemps. Chaque fois qu'elle nous rappelait l'enfer que ç'avait été, mon père répondait :

— Ouin, mais elles sont pas revenues par exemple !

Huguette riait de bon cœur.

Quand Gilles faisait la bise à quelqu'un doté de lunettes, il faisait exprès pour beurrer la lentille avec son généreux nez.

— Ahhh, non ! Gilles a encore mis son gros nez gras dans mes barniques !

Il avait beaucoup d'autodérision par rapport à son pif.

— Un gros nez, c'est pas laid, mais c'est de l'entretien !

Puis, il ajoutait qu'un jour, j'aurais son nez, moi aussi. Ça m'effrayait au plus haut point.

J'ignore si c'est à cause de la taille de son pif, mais il ronflait aussi très fort. Adolescent, si je rentrais un peu trop tard,

pour éviter de le réveiller avec les craquements du plancher, je n'avançais que lorsqu'il ronflait. Un pas à la fois.

Chaque craquement était camouflé par son ronflement. Il s'arrêtait parfois soudainement de ronfler. Je devais rester immobile, une jambe en l'air, en attendant que ça reprenne.

On a dormi dans la même chambre pendant presque 5 ans. Mon père avait donné celle de ma mère à ma sœur après son décès parce qu'elle était adolescente, puis matante Mary et Bessy occupaient la troisième chambre.

Je dormais donc avec mon père dans nos petits lits de style colonial. Gilles roupillait dans les anciens draps de ma sœur aux motifs de Charlie Brown et de Snoopy. Moi, j'avais les cowboys et les Indiens. Pour séparer nos espaces, mon père avait installé de petits stores verticaux. Une latte bleu pâle, une bleu foncé, une bleu pâle, une bleu foncé. Mais comme ils faisaient du bruit avec le vent, Gilles avait posé des agrès de pêche en dessous pour faire des poids.

C'est là que j'ai eu envie de regarder ce qui se faisait ailleurs dans le monde du design.

Sabots de course

Gilles avait vraiment le don de trouver des trucs inusités, comme la fois où il m'a acheté une paire de sandales en cuir avec d'épaisses semelles de bois. Elles étaient munies d'un bouton sur le côté pour en faire sortir des petites roues. Je me rendais à l'école en sabots à roulettes.

Ce n'était ni *fashion* ni efficace.

Mes sandales faisaient fureur et rejet à la fois.

3 sur 3

On le savait quand il s'était trouvé drôle, le bonhomme. Quand il était fier, on pouvait entrevoir sa grosse langue épaisse, fendue en deux, apparaître entre ses lèvres. Mon père s'était coupé la langue quand il était petit. Assis sur la cuisinière, pendant que sa mère préparait le souper, il s'amusait avec une boîte d'aspirine. Une toute petite boîte de métal contenant à l'époque six cachets. Celle avec laquelle il jouait était vide. Ma grand-mère n'allait tout de même pas empoisonner son fils… Sauf qu'il avait eu la bonne idée de se la mettre dans la bouche et, au même moment, de tomber en bas du poêle.

Sept points de suture sur la langue.

Se couper la langue en deux, ce n'est jamais agréable. J'en sais quelque chose, puisque la mienne l'est aussi. Exactement comme lui, à l'identique.

Mon père trouvait que je ne marchais pas assez vite, du haut de mes 3 ans. Il m'a donc donné une petite tape d'encouragement sur les fesses. J'étais en couche, le geste se voulait drôle. Il m'a tout de même déstabilisé ; je suis tombé en bas des escaliers de ciment.

La langue sectionnée entre deux dents.

Pa a expliqué la situation au docteur en lui montrant sa propre langue et en relatant son souvenir d'enfance. Le médecin l'a

relancé avec une histoire similaire. Trois langues coupées dans une même pièce ! La belle affaire.

— Arrêtez de jaser et faites-moi des points, s'il vous plaît !

Ultra Man

Gilles était un peu inventeur. On l'appelait « Le débrouillard 50 ». Ça venait d'un concours dans une pub de Labatt. Les débrouillards et les patenteux pouvaient gagner différents cadeaux si leur invention était retenue. Comme c'était la bière préférée de mon père et qu'il bricolait beaucoup, on se disait qu'il était le candidat idéal…

Il a déjà transformé le déodorant Ultra Ban de ma sœur. Celui-ci avec une bille deux fois plus grosse que les autres sur le marché. Toute une bille, c'était presque une balle de *pool*. Il avait extirpé la boule de son socle pour la lancer dans la baignoire. Évidemment elle avait trouvé son chemin jusqu'au trou. Il avait inventé l'Ultra Ban bouche-trou.

Plus besoin de se pencher pour mettre ce foutu bouchon dans le fond de la baignoire, on n'avait qu'à lancer cette espèce de noyau d'avocat en plastique dur qui faisait un vacarme infernal. Comme il était plus gros que le trou, il allait s'y poser automatiquement, et la succion de l'eau le maintenait en place.

Comme pour toutes les inventions de mon père, il y avait un *down side*, une raison pour laquelle celle-ci ne s'était pas rendue à l'étape du brevet… Essayer d'enlever une bille qui est retenue par la succion de dizaines de gallons d'eau ? Impossible. Ça prenait un couteau. C'est d'ailleurs pourquoi il y avait toujours

un couteau à beurre sur le rebord de la baignoire. N'empêche que mon père avait déjà, à cette époque-là, inventé le recyclage.

Il était créatif dans plus d'un domaine. C'était lui qui maquillait tous les enfants du camping pour l'Halloween, par exemple. Il faisait brûler un bouchon de liège et nous dessinait des moustaches ou des barbes avec la suie. Des fois, il nous brûlait la joue. Mais ça fonctionnait vraiment bien, c'était impressionnant.

Mon père savait aussi faire cuire une dinde, installer l'électricité complète d'une maison, s'occuper d'un potager, vider un orignal, changer une couche de bébé, réparer la toiture, pêcher et coudre. Il faisait tout. Du plus loin que je me souvienne, mon père était un homme curieux et impliqué. Même avant la maladie de ma mère, il était hyper vaillant…

Je dois tenir de Berthe.

Un après-midi, en rentrant de l'école, je suis allé retrouver mon père qui faisait des rénovations dans l'appartement au-dessus de chez nous. Il était vacant parce que Gilles en avait eu marre que nos locataires sèchent leur linge de façon traditionnelle et que l'eau dégouline sur nos vitres, en dessous. C'est là que les accommodements raisonnables s'arrêtaient avec mon père.

Le logement était donc libre, et Gilles rénovait pour le mettre beau. C'était une drôle de scène. On aurait dit qu'il était tombé dans la farine tellement il était couvert de poussière de plâtre. Mais c'est son masque protecteur un peu particulier qui volait le show : il avait mis une serviette hygiénique de ma mère.

Il l'avait attachée par les deux extrémités, derrière sa tête. Il faut dire que les Kotex étaient vraiment très gros à l'époque. Il a tellement aimé ça, que c'est tout ce qu'il a utilisé ensuite pour sabler. S'il avait su que Kotex en avait sorti avec du scotch, après…

Cœur de poulet

Mon bonhomme adorait cuisiner, mais il fallait avoir le cœur solide pour s'asseoir à sa table : cervelle de veau, ours, foie d'orignal, anguilles, barbotte. Combien de soirs ai-je été malheureux devant mon cœur de poulet ? Ma mère disait à son mari :

— Laisse-le don'…

— Y'aura pas de dessert si y mange pas son cœur. C'est la meilleure partie et c'est bon pour la santé.

Parfois, il le coupait en deux. Une moitié pour moi et l'autre pour Louise.

— Goûtez-y !

Ça finissait immanquablement de la même façon : il prenait les petits morceaux entre ses gros doigts, les gobait en rigolant et nous servait un énorme dessert. C'est le seul homme que j'ai vu capable de mettre six huîtres dans une bière avec un peu de jus de tomates, et de la caler.

Il ne mettait jamais de gants. Même à moins vingt-cinq degrés sur le lac des Deux-Montagnes, la journée passée à accrocher des vers sur des hameçons, les mains trempées. Et si j'avais le malheur de mettre mes mains dans mes poches, mon père lançait :

— T'as rien à faire ? On va te trouver d'la job.

Alors, je suis devenu maître dans l'art de faire semblant de faire quelque chose. Ça m'est resté, je suis un illusionniste. Je peux donner l'impression que je m'affaire, alors que tout le monde est occupé à la cuisine, mais en réalité, je ne fais rien. Je vais chercher une *napkin*, un verre, une cuillère. Seuls les gens qui font la vaisselle finissent par s'en rendre compte.

Un truc que j'aimais beaucoup faire avec mon père, c'était pelleter notre entrée de garage, à LaSalle. J'avais ma petite pelle et lui son énorme. Je trippais. La neige tombait, éclairée par les lampadaires, je trouvais ça apaisant. Ce silence qu'on retrouve seulement les soirs d'hiver. Tout est assourdi. Ce geste de pelleter, puis de s'arrêter et d'entendre au loin le bruit de la pelle d'un voisin. Il y avait quelque chose de poétique. Même acheter la pelle, c'était magique. Aller chez Canadian Tire avec mon vieux, c'est dans les plus beaux souvenirs de ma vie. Je ne pourrais même pas dire pourquoi. Espèce de transmission de savoir.

— Cette pelle-là, ça vaut pas de la schnoutte. C'est ceux-là, les bonnes.

Une quincaillerie, ça donne des ailes. Tu as envie de te lancer dans des travaux, de bricoler, de partir en canot-camping. C'est inspirant. En plus, tu sortais de là et ils te donnaient de l'argent. Mon père m'offrait tous ses billets Canadian Tire. Fallait que j'y fasse attention parce qu'à un moment donné, on s'en servirait. Y'était quand même beau, le bonhomme sur le billet, avec sa moustache et son béret. Tu savais que c'était de la fausse monnaie, mais elle faisait quand même assez vrai.

Plus que celle du Monopoly.

Gilles expressionniste

« Une porte, c'est pas un trou de cul. Ça s'ferme pas tout seul. »

« Ma femme, c'est un ange tombé du ciel… À pleine face su'l trottoir. »

« T'es sincère ? Ben, si tes seins serrent… Enlève ta brassière ! »

White trash

Mon meilleur ami au camp de nudistes s'appelait Kevin. *A priori*, Kevin était comme tous les autres enfants, mis à part qu'il était blond platine, un peu plus turbulent que la norme et colérique. Il faut dire qu'il avait de bonnes raisons de l'être : il était élevé dans une maison de cinglés. Son père était grand, mystérieux et sanguin. Son grand frère, un colosse, le martyrisait régulièrement. Puis, sa mère était vraiment mal engueulée. Mal engueulée et très impressionnante physiquement. Elle devait frôler les trois cents livres (pour être conservateur).

Sur le plancher de leur somptueuse demeure, des excréments de chien, des clous à se rentrer dans le pied, des mulots en train de se balader. Au plafond, une chauve-souris suspendue, de temps en temps.

Je n'ai dormi qu'une seule fois chez lui. C'était assez. Malgré tout, c'était mon meilleur chum, et je trouvais sa sœur très jolie, même si un peu sale. On avait l'impression qu'ils étaient élevés par des loups avec leurs cheveux en bataille et leur corps couvert d'ecchymoses et d'égratignures. Ça jouait dur.

J'aimais beaucoup Kevin. Il avait le même âge et la même taille que moi, on pouvait s'identifier l'un à l'autre. Mais il piquait de grandes colères, des rages incontrôlables où on devait se cacher pour ne pas avoir affaire à lui. Son grand frère et ses copains le poussaient souvent à bout pour qu'on puisse l'admirer dans cet état de rage primaire absolue.

Pour son douzième anniversaire et pour rire un bon coup — toutes les occasions étaient bonnes pour martyriser Kevin —, son frère Mike et son copain Tristan, deux mastodontes de six pieds quatre, lui ont fait la bascule. Ils l'ont lancé à poil dans le coin du lac le plus vaseux et infesté de sangsues. Même habillé dans un *suit* d'homme-grenouille, je ne m'y serais pas aventuré. On avait pitié de lui, mais on se tenait à l'écart. On ne voulait tellement pas que ce soit notre tour après. Kevin était sorti de là couvert de sangsues, de roseaux et d'algues, en crise de panique. Il ne pensait qu'à une seule chose : se venger avec ardeur. Il ne manquait pas d'idées…

Et il savait attendre le bon moment.

Un jour où Mike était aux bécosses — vous savez ce petit cubicule de bois avec un simple trou pour se soulager —, Kevin en a profité pour ouvrir la porte au moment opportun et cribler son frère de plombs avec sa carabine. Rien pour arranger la relation entre les deux frères. Au contraire, ça allait accentuer l'escalade des saloperies qu'ils se feraient subir.

Mon copain s'est tranquillement déconnecté de la réalité. Ses crises étaient de plus en plus fréquentes. Une fois qu'il était fâché parce que, par mégarde, je lui avais coincé les doigts dans une porte, il m'a attendu dehors, moi, son meilleur ami, une hachette dans les mains, pendant 2 heures.

Pour revenir à la bécosse, pendant 20 ans, tout le monde qui était passé par ce sentier du camping y avait fait sa besogne.

Passage obligé. C'était crade, rempli de milliers de toiles d'araignées, l'air saturé de puanteur d'excréments éjectés sur un amoncellement de déchets humains…

Le camping a finalement décidé de la démolir. Monique, la mère de Kevin, s'y est opposée. Elle a récupéré la dégoûtante cabane pour en faire le portique de leur maison. Elle venait d'inventer le « Feng Chie ».

Mucus et tête de lit

Mon père aimait bien nous réprimander devant la visite. Je me souviens particulièrement d'un dîner de Pâques, alors que la maison grouillait d'invités. Gilles était entré dans la cuisine avec la tête du lit de ma sœur. J'ai eu peur. On avait le même modèle, ça aurait pu être la mienne… Mais c'était bien celle de Louise, qui avait alors 15 ans.

— C'est pour vous montrer ce que ma fille fait pendant ses temps libres.

Il avait tourné l'objet et exposé toutes les crottes de nez que Louise y avait collées. Mon père les avait encerclées au stylo. Une par une. Il rigolait, mais du même souffle lançait des pointes de flèches au vitriol.

— Ça se fait-tu, ça ?

Ma sœur avait éclaté en sanglots. Pauvre Louise, elle ne l'a pas eu facile.

Les invités, de la famille ou des amis proches s'exclamaient :

— Gilles, on fait pas ça !
— Ça y apprendra !

Ouan, ça va tout simplement lui apprendre à en vouloir à notre père.

Yum Yum

Pour mes 10 ans, ma mère m'a maquillé en Indien. En Autochtone, en fait, mais on ne le savait pas à l'époque.

Je capotais sur le petit bonhomme des sacs de chips Yum Yum, et elle m'avait promis que le grand chef de la tribu s'en venait me chercher. Pendant 10 minutes, je suis resté planté sur le bord du lac au camping, à regarder au loin. Jusqu'à ce que j'aperçoive enfin le grand chef approcher, orné d'une imposante coiffe, dans un canot avec une patine aux allures d'écorce. Je savais que c'était mon père, mais je trippais ma vie, j'y croyais presque. On a fait un tour de lac avec pour seule trame sonore le bruit des pagaies qui fendaient l'eau et les chants de mon père en faux dialecte autochtone. Il avait le rictus accroché aux lèvres, tandis que je flottais entre le rêve et la réalité.

J'étais assez jeune quand je me suis dit que, si j'avais la chance de devenir papa un jour, j'essaierais à mon tour de semer ces petites graines de magie dans la tête de mes enfants. Parce qu'avec le temps, ces moments deviennent les plus beaux souvenirs d'une vie.

Gilles aimait bien gâter son fils adoré. Comme j'avais déjà la passion du spectacle, une fois tous les 6 mois, il m'emmenait dans le Vieux-Montréal, rue Saint-Sulpice, chez le costumier Joseph Ponton.

J'adorais me balader dans cette vieille boutique. Chacun de mes pas faisait craquer le vieux plancher en lattes de bois, ce qui ajoutait au côté mystérieux de la place. Je montais l'escalier en me tenant à la main courante écaillée pour m'enfoncer entre les costumes d'époque et les déguisements de mascottes qui s'empilaient jusqu'au plafond.

Je croisais les superhéros de mon enfance. Ils sentaient un peu le renfermé et ne demandaient qu'à s'animer.

Mon plus grand rêve : avoir un costume de gorille complet. À mon dixième anniversaire, en plus de la visite du chef des Yum Yum, j'ai reçu un masque de gorille. À Noël, les mains d'un gorille. À Pâques, les pieds d'un gorille.

Il me manquait toujours une pièce maîtresse : l'intégrale avec la bedaine en cuir, comme Joël Denis dans *Les Tannants*.

Chez Ponton, il n'y en avait qu'un exemplaire, beaucoup trop cher et de taille adulte. Papa a eu la bonne idée d'en faire confectionner un par madame Montesano ! Il a donc approché notre voisine… Qui devait être *fucking* daltonienne.

Ma surprise a été grande lorsque, le moment venu, après avoir tâté le paquet sous l'arbre de Noël pendant 2 semaines, j'ai déballé le cadeau pour découvrir que le costume était orange !

— Ben là, ça marche pas ! Tout le reste est noir…

Mon père m'a expliqué que c'était la seule fourrure qu'ils avaient trouvée à la verge et que, de toute façon, ça se pouvait, un gorille deux tons. Il a juré qu'il s'agissait d'un croisement entre un orang-outan et un bonobo. Mais bon, il n'avait pas de bedaine de cuir… C'était trop cher.

Comme je suis assez résilient, j'ai porté mon *suit* de gorille pendant des années. Même qu'un jour, mon ami Kevin, déguisé en loup-garou, et moi, en gorille deux tons, avons décidé d'aller faire peur à la vieille femme de Konrad.

Konrad était le propriétaire d'une maison mobile entièrement peinte en motifs de camouflage, au camp de nudistes. C'était un vétéran de la Deuxième Guerre, un peu fêlé, avec une coupe de cheveux en brosse. Il lui arrivait de tirer dans le ciel, et pas sur de vulgaires canards, mais sur des jets de l'armée américaine. Il ne pouvait pas les atteindre évidemment, mais il marquait son point…

Il y avait une base de l'armée près du camping, et les pilotes s'amusaient à passer à très basse altitude pour, selon lui, « prendre des photos de nos femmes nues ». Il avait peut-être pas tort. Selon les dires, une journée, les avions de chasse étaient passés tellement près du sol que nos serviettes de plage s'étaient envolées.

Rapidement, Konrad s'était recyclé en *piercer* officiel du camping. Il arborait des bijoux aux tétons et un autre gros à travers son scrotum. Il percera même la carapace de ma tortue pour que je puisse la promener en laisse. Une *snapping turtle* qu'on avait trouvée dans un ruisseau, Kevin et moi, et dont on partageait la garde.

Donc, ce soir-là, Jeanne, sa vieille femme, était dans la roulotte. Kevin et moi l'avions observée par la fenêtre : elle tricotait. Seule.

Après avoir entendu quelques grattements à la fenêtre et grognements émis dans nos costumes de bêtes, Jeanne s'est mise à hurler…

— Konraaad!!!

Il dormait sur le divan juste sous la fenêtre. *Fuck!* Il s'est levé d'un trait, a aperçu deux bêtes poilues, a attrapé la M16 qui trônait au milieu du salon et est sorti comme une balle de la roulotte. On a à peine eu le temps de retirer nos masques et de crier.

Il s'en est fallu de peu pour qu'on se fasse descendre. Konrad avait plutôt la mèche courte.

Il était aussi très dur avec son corps. Un jour qu'il tondait la pelouse sans souliers, son pied est passé sous la tondeuse. Il s'est sectionné le gros orteil, a ramassé le bout qui traînait par terre, l'a roulé dans un Kleenex et l'a rangé dans la poche de sa chemise hawaïenne… La légende veut qu'il ait terminé sa pelouse avant de se rendre à l'hôpital.

C'était la première fois que je revenais chez moi littéralement tiré par l'oreille. Je m'en suis sorti avec plusieurs tapes en arrière de la tête qui résonnent encore aujourd'hui.

Ce qui ne nous a pas empêchés, un an plus tard, quand on a fait l'acquisition d'une carabine à plomb et qu'on cherchait sans succès de petits animaux à liquider, de nous résigner à tuer les deux petits suisses que Jeanne nourrissait sur son balcon.

Ils sont tous les deux morts dans le bol de *peanuts* de la pauvre dame. On n'était pas méchants, juste cons et avides de sensations fortes. Comme on était les deux seuls du camping à avoir des carabines à plomb, après une enquête de 20 secondes, les pères respectifs ont appris à leurs fils, avec toute la délicatesse de l'époque, que ça ne se faisait pas, tuer les rongeurs de Jeanne.

Connaissant le père de Kevin, j'étais quand même heureux de mes quelques coups de *strap*. Le lendemain, mon copain avait mal aux côtes et des bleus un peu partout sur le corps.

L'effet papillon

Comme j'étais le chouchou du camping et que ma mère était malade, on me pardonnait plus facilement mes bévues. Il y avait toujours une femme bien dodue pour m'accueillir dans ses bras. J'étais plutôt mignon, et je le savais, alors j'étais passé maître dans l'art de la flagornerie, c'est-à-dire, du tétage. J'apportais des fleurs aux mères de mes amis et à ma maîtresse d'école. Je les complimentais. Toutes les femmes m'aimaient. Les hommes m'aimaient bien aussi. D'ailleurs, un couple du camping, propriétaires d'un sex shop à Montréal, m'avait pris sous son aile. Christine et Charlie. Ils possédaient un Airstream — une roulotte en *stainless steel* super design — et deux dobermans.

Avec Kevin, on allait passer de longues heures chez eux. Tout nus, évidemment. Les deux jouaient aux psys. Leur sujet de prédilection ? La sexualité. Ils avaient une multitude de questions comme « Est-ce que vous vous masturbez ? » et « À quelle fréquence ? ».

Christine était tout ce qu'il y avait de fantasmagorique chez une pitoune : élancée, la taille fine, elle arborait d'énormes obus. De gigantesques lolos qui défiaient les lois de la gravité, deux des premières prothèses mammaires inventées. C'était tout nouveau à l'époque, presque aucune femme n'en portait.

J'avais entendu une conversation entre ma mère et matante Huguette lors de laquelle j'avais appris que Christine devait aller chez le médecin une fois l'an pour les faire craquer. C'était des prothèses de silicone et, pour qu'elles ne figent pas, son docteur devait les malaxer jusqu'à ce qu'elles cassent.

Christine avait une longue chevelure blonde, des faux cils interminables, des yeux charbonneux, des traits de fard à joues marqués sur les pommettes et un contour de lèvres souligné au crayon marron. Juchée sur ses talons aiguilles de douze centimètres de haut, elle scintillait de partout grâce à une huile

prodigieuse, des diamants aux doigts, une chaîne en or autour de la taille et des dizaines de fins bracelets qui étincelaient à ses poignets. Des piercings ornaient aussi ses mamelons parfaits et, comme une cerise sur un sundae, un cadenas en or transperçait et retenait ses deux lèvres vaginales ensemble. Charlie, son mari, portait la clé du cadenas autour de son cou. Elle aussi avait une clé, cela dit. Une toute petite clé en or accrochée à sa chaîne de taille. C'était une femme libérée…

Si vous saviez comme j'ai rêvé avoir un double de cette clé.

Un jour, Christine nous a demandé si elle pouvait faire sa toilette pendant qu'on parlait. Kevin et moi avons acquiescé. Elle s'est mise à redessiner sa toute petite toison, avec son tout petit rasoir rose trop mignon. À moins d'un mètre de nous, elle ouvrait lentement et délicatement les ailes de son papillon intime, avec son majeur et son index, afin de bien nettoyer les quelques petits indésirables du pourtour de ses lèvres. Difficile de rester de marbre devant tant de beauté. Nos serviettes respectives réussissaient à peine à cacher notre bonheur. Pendant ce temps, Charlie, debout dans le cadre de la porte, l'épaule appuyée contre le mur, buvait son dry martini en mode relax. Deux olives sur le cure-dents et un diamant greffé au bout du gland. À ses côtés, deux molosses aux poils lustrés, Benny et Cocky, ses dobermans aux colliers cloutés, n'attendaient qu'un ordre pour nous dévorer.

Quelques jours plus tard, le couple nous a expliqué que la balançoire à l'extérieur n'avait qu'une seule utilité : baiser. On aurait pu le deviner à sa forme, que ce n'était pas une balançoire ordinaire. Fabriquée en cuir, elle se divisait en deux sièges qui se faisaient face.

Kevin et moi, on sortait toujours de là gonflés à bloc. La seule façon de faire descendre la tension était d'aller espionner ma superbe tante Huguette se faire bronzer. Elle s'étendait toute nue sur son transat et, quand le soleil se retrouvait derrière sa

roulotte, elle profitait du coin plus privé pour faire bronzer son entrecuisse, les jambes bien ouvertes pour notre plus grand plaisir. On rampait sous son balcon sans faire le moindre bruit, pas même un craquement de brindille. On se serait fait fusiller sur-le-champ. Tels des soldats dans une tranchée, on se positionnait devant notre cible, arme à la main, prêts à vider notre chargeur. Ce qu'on a fait à quelques reprises. C'était pratique : Huguette et Georges habitant juste à côté de notre roulotte, je pouvais me rincer l'œil assez souvent.

Les mal léchés

Le voisin de Monique, la mère de mon ami Kevin, s'appelait Marcel. Le pauvre camionneur était écœuré d'habiter à côté de cette famille mal léchée. Il me le disait souvent.

Assis sur sa chaise de plage pliante et vêtu que de sa casquette, il aimait me raconter des anecdotes. Cette fois-là, pendant qu'il me parlait, j'admirais cinq petits chatons qui gambadaient dans l'herbe. Une portée qui traînait par là et qui appartenait à un des huit chats de Monique. D'ailleurs, elle s'affairait au BBQ pendant qu'on discutait.

À un moment donné, elle a crié : « Marcel, est-ce que tu voudrais un steak ? », tout en retournant les morceaux de viande avec la main qu'elle venait d'utiliser pour essuyer la sueur coulant sous ses seins.

Marcel lui a répondu « non merci », dégoûté par son geste.

Au même moment, un des chatons s'est aventuré sous la chaise longue du gars. Il y avait là quelque chose de bien attirant

pour un jeune chat : un scrotum qui pendouillait entre les bandelettes. Le chaton s'y est agrippé de toutes ses petites griffes acérées.

Je n'ai jamais vu un homme sursauter comme ça. Et il ne pouvait pas se lever complètement parce que le chat était agrippé à ses couilles. Je voyais le bébé chat se taper la tête sous le transat pendant que Marcel s'écriait :

— Monique ! Viens chercher tes ostis de chats avant que j'les tue !

Les personnages loufoques, excentriques ou carrément bizarres ne manquaient pas au camping. Un des plus fascinants était Allen, un Philippin tout petit et grassouillet, marié avec une grande femme longiligne. Il portait toujours un *cock ring*, une espèce d'élastique autour de son sexe, pour lui donner du corps. Il fallait voir l'intérieur de sa roulotte pour le croire… Des bites de toutes les formes, tailles et couleurs. La lampe posée sur sa table de cuisine était un pénis de soixante centimètres. L'abat-jour en couvrait le gland.

Il y avait des bites partout.

Les bibittes

C'était soir de danse au village.

Ma sœur avait refusé que je l'accompagne. Même chose pour Kevin avec son frère. Et sans nos aînés, on ne pouvait pas y aller parce que le party était à Sheldon Springs et qu'il fallait s'y rendre en voiture.

Kevin et moi, on avait passé l'après-midi à chasser des grenouilles et des salamandres pour les revendre à l'animalerie du village. Les employés s'en servaient pour nourrir leurs serpents. On avait levé une pierre et jackpot ! Une bonne douzaine de bébés couleuvres… On les avait mises dans un sac et on était repartis.

En route vers l'animalerie, Kevin a eu une idée pas bête du tout.

On s'est séparé le butin en deux, puis on a trouvé une façon de rentrer ça dans les poches du *coat* de jeans de son frère et de celui de ma sœur.

Pas de chance pour Kevin, les couleuvres sont sorties du manteau de Mike avant qu'il ait le temps de le mettre. De mon côté, les couleuvres se sont comme endormies dans la poche de Louise… C'est quand elle est arrivée à la soirée et qu'elle a commencé à danser que mes petites copines camouflées se sont pointé le bout du nez. Ça a fait son effet. On était bons là-dedans.

Si t'es content, je suis content

Mon vieux avait souvent des élans de générosité. Sur un coup de tête, il pouvait décider de nous offrir un cadeau sans raison. Avec mon père, on ne savait jamais à quoi s'attendre. C'est d'ailleurs pour ça que j'aimais bien aller faire les courses avec lui…

Je l'accompagnais souvent au marché Atwater. Tous les fruitiers, bouchers et cultivateurs le connaissaient. C'était sa marche de santé. Avec ses grosses mains abîmées, mais toujours propres — il sentait bon, Ti-Gilles —, il soupesait et tâtait les aliments.

Il attrapait une olive ou un morceau de jambonneau qu'il me mettait directement dans la bouche. Un petit bout de viande crue, une sardine, une datte… Mes papilles étaient en constante ébullition.

Après, on s'arrêtait au garage. Les mécanos l'adoraient. Comme à l'accoutumée, mon père racontait des blagues ou le dernier potin qu'il avait entendu. Puis, on se rendait chez RONA, et enfin, chez Zellers.

Chez Zellers, j'étais au comble du bonheur. Avant de s'engouffrer dans une allée, mon père me lançait toujours :

— Va t'amuser dans le rayon des jouets.

À l'époque, il n'y avait pas un rayon des jouets à tous les coins de rue. Mon Dieu que je pouvais fantasmer à regarder les G.I. Joe, le bonhomme musclé qu'on pouvait étirer dans tous les sens ou encore le jeu Smash-Up Derby, dont j'ai encore la chanson en mémoire : « *Bing Bang rentre dedans, tant pis pour l'imprudent !* »

J'aimais me demander lequel je pouvais espérer à mon anniversaire ou à Noël. Puis, je me mettais à rêver que mon père ait un soudain élan de générosité et décide de me l'offrir sur-le-champ.

Un jour, je suis tombé sur la cave de Batman. Une boîte gigantesque. Passages secrets, Batmobile, figurines du justicier et de son fidèle compagnon Robin, du Joker et du Pingouin. Tout y était, dans cette boîte. J'étais impatient de la montrer à mon père. Elle coûtait 45 $. Je savais très bien que c'était hors de prix. Un cadeau de riche. Mais je me suis décidé à la lui montrer quand même. Je lui ai expliqué que je ne pouvais pas continuer ma vie sans ce jeu. (C'était du sérieux.)

— OK, prends-le.

Pas vrai… Aussi facile que ça ? J'ai pris l'immense boîte entre mes mains et traversé le grand magasin.

— T'es content, mon gars ?
— Papa, c'est incroyable. Je vais tellement m'amuser avec ça.
— Si t'es content, je suis content.

On approchait de plus en plus de l'étape ultime : sortir du magasin avec ce joyau dans les mains. Mais je savais qu'avec mon père, ce n'était pas gagné d'avance.

— T'es mieux de jouer avec, par exemple…
— Oh oui, Papa, je vais jouer avec !
— Pas envie que ça traîne…
— Non, non, ça traînera pas, Pa.
— Super.

Le problème, c'est que la file était longue. Il a eu le temps de réfléchir, mon vieux.

— Parce que t'en as assez de jouets avec lesquels tu joues pas…
— Non, mais ça, c'est différent. C'est vraiment extraordinaire.

Je lui vendais ma salade.

— Pas de problème, mais t'as intérêt à pas rouspéter quand on te demandera d'aller promener l'chien.
— Promis, Papa.
— Ton dernier bulletin était pas ben beau… Sais-tu quoi, mon gars ? Tu vas aller le reporter pis tu le demanderas à Noël.
— Ben non, Pa !
— Oui, oui ! 45 piasses ? J'avais pas vu l'prix ! Remets ça tout d'suite sur la tablette ! Eille, 45 piasses… Je suis pas une banque à pitons, moi.

Triste, mais résigné, j'ai rapporté ma boîte magique sur l'étagère. Les larmes ont commencé à monter.

— Pleure pas, mon gars.

Il a attrapé une barre de chocolat Aero à la caisse. Le bonheur était de retour.

Derby

Ce que j'aimais encore plus que faire les courses avec mon vieux, c'était l'accompagner à la pêche. Et avant d'aller à la pêche, il fallait aller à la chasse. À la chasse aux vers de terre, une fois la nuit tombée, dans notre petite cour de LaSalle.

En pyjama et en bottes de caoutchouc, je devais tenir la lampe de poche pendant que Gilles creusait un trou avec une pelle. Aussitôt qu'il retournait l'amas de terre et que le faisceau de lumière les atteignait, les vers se cachaient. Il fallait donc les attraper très rapidement. C'était aussi dégueulasse que fascinant. Attraper un lombric qui essaie de se sauver, c'est pas évident. Ça tire dans ta main parce que ça aimerait bien retourner au fond de son trou.

Après en avoir capturé une bonne trentaine, on les mettait dans un pot avec de la terre qu'on glissait ensuite dans le frigidaire. Jusqu'au lendemain matin, où ils prenaient la route avec nous.

Une fois l'an se tenait le fameux Derby de pêche de la Continental Cannes. Les employés de l'usine emmenaient leurs gamins, et il y avait des centaines de prix de présence. Du petit agrès de pêche jusqu'au moteur 250 forces. Les plus belles prises, elles, faisaient gagner des voyages.

Aux aurores, on prenait place dans notre camion Suburban brun et beige bien rempli : deux glacières (une pour les vivres et une pour les prises), les coffres à pêche, les cannes, les moulinets, les gréements, les vêtements molletonnés, les thermos (remplis de chocolat chaud pour ma sœur et moi, de café pour mon père), la flasque de cognac pour se réchauffer, des bières et des sandwichs. On s'enregistrait à la petite cabane, on récupérait notre chaloupe et on partait à la quête de la plus belle prise. C'était du sérieux. Mon père visait les mastodontes des fonds marins, les requins d'eau douce, c'est-à-dire le brochet ou encore plus gros, l'esturgeon. Ça pouvait lui valoir un voyage pour quatre au soleil, une chaloupe toute neuve ou encore 5000 $! Pour les enfants, il y avait le concours de la plus grosse perchaude ; plus modeste, mais tout de même excitant.

Une fois dans la chaloupe, on constatait bien vite que certains de nos vers étaient beaucoup trop gros. Mon père tournait alors le lombric autour de ses gros index et le déchirait en deux pour bien épingler chaque moitié à deux ou trois reprises sur l'hameçon.

— Y'ont pas d'cerveau, ils peuvent pas souffrir.

Heureusement, parce que ça doit pas être agréable de se faire décapiter avant de se faire transpercer le corps d'une tige de métal. D'ailleurs, pour des petites bêtes qui ne souffraient pas, elles gigotaient pas mal plus après qu'avant, je trouvais.

Après la journée de pêche, on faisait peser nos prises. J'ai souvent passé proche de remporter le grand prix pour enfants. Tel père, tel fils ; mon père n'a jamais pêché le plus gros poisson non plus. Ma sœur, elle, a gagné un *sleeping bag* grâce à une perchaude.

Le souper avait lieu dans une grande salle qui réunissait 1500 employés avec leurs femmes et leurs enfants. Beaucoup de collègues venaient s'informer de la santé de Berthe. Ça picolait. Les prix de présence et les encans s'enchaînaient.

— Vas-y, il a sorti ton numéro.

On devait alors se rendre à la table et choisir une boîte. Au fil des ans, j'ai récolté une canne, un moulinet, un coffre à pêche et plusieurs petits objets de la sorte. Un homme assis à notre table a déjà gagné un couteau de type Rapala pour fileter les poissons. C'est un couteau particulier, à la lame très fine et très longue. Probablement le plus coupant des couteaux. Tout bon pêcheur qui se respecte en possède un. Mon père en avait donc un, évidemment. Interdiction formelle d'y toucher. Et ce soir-là, j'ai compris pourquoi.

Un homme qui avait trop bu a voulu saisir le couteau que le monsieur venait de gagner, convaincu qu'il lui revenait. Il l'a attrapé par la lame, pensant sans doute que l'étui était toujours là. L'autre, par réflexe, a tiré sur le couteau. Le sang s'est mis à gicler sur la table. L'homme blessé a refermé le poing, mais même là, le sang lui coulait sur les jointures et le long de l'avant-bras. Quelques gouttes ont même coulé dans le verre de vin d'une bonne femme. Assez impressionnant. J'ai compris qu'avec ces couteaux, on ne déconnait pas.

Mon père, lui, a toujours manipulé les objets dangereux avec beaucoup de respect. Plus il vieillissait, plus il s'inquiétait pour notre sécurité. À mes 15 ans, je n'avais plus le droit de toucher au moindre outil dans le garage, moi qui avais pourtant toujours été prudent. Peut-être un contrecoup de la mort de ma mère. Il faut dire qu'un jour, j'avais essayé sa petite massue. Entre la masse et le marteau. Elle m'avait glissé des mains et m'était tombée sur le pied. Comme j'avais oublié de mettre ledit pied dans une chaussure, j'ai vu ma chaussette bleu pâle

devenir bleu marine. Mon petit orteil avait succombé sous le poids de la masse. J'étais remonté à l'étage, mais comme j'ai toujours eu peur du sang, je refusais d'enlever ma chaussette. Plus de peur que de mal heureusement, mais beaucoup de mal quand même. Mon père en a profité pour m'engueuler.

Chez nous, quand on se faisait mal, ça allait avec : on se faisait engueuler, en plus.

La petite Sylvestre et nous

Des fois, on faisait des sorties, ma mère, ma sœur et moi. C'était rare ; maman était trop malade. Ce soir-là, on était donc particulièrement heureux d'être ensemble. En plus, on s'en allait voir l'idole de Louise : Dominique Michel. C'était bien la seule personne qu'elle aimait profondément.

Showtime Dominique Showtime. J'avais écouté cet album en boucle. Je reprendrai même intégralement un de ses sketchs au spectacle de fin d'année, en secondaire 1.

On était tous fous de Dodo, à la maison. On était tellement fans qu'on a attendu dehors, après le spectacle, en espérant obtenir un autographe.

Il faisait froid, il neigeait. On a attendu une éternité. Dodo n'est jamais venue. On s'était trompés de porte. On aurait dû s'en douter, y'avait personne devant cette porte-là. Mais on manquait d'expérience, c'était la première fois qu'on faisait ça. En fait, je pense même qu'on poireautait devant la porte arrière des cuisines du restaurant grec d'à côté.

Quand j'ai rencontré Dominique dans une station de radio, 20 ans plus tard, la première chose que j'ai faite, c'est de lui demander un autographe.

Pour ma sœur.

L'affaire est ketchup

De l'été de mes 12 ans, je garde plusieurs bons souvenirs. Principalement parce que mononcle Georges, le mari d'Huguette, me gardait souvent.

Mon père devait régulièrement se rendre au chevet de ma mère et, comme Huguette était parfois un peu tannée de son mari, elle restait en ville. On était donc entre *boys* au Apple Glen, mon oncle, son fils Robert (que j'appelais mon cousin) et moi.

J'adorais passer du temps avec eux. Les règles étaient différentes. La bouffe était différente. La musique était différente. C'est Robert qui m'a fait découvrir Plume Latraverse, Offenbach et Lucien Francoeur. Il élargissait mes horizons.

Les deux gars riaient très fort, contrairement à nous. Et ils pratiquaient déjà la simplicité volontaire… La spécialité de la maison était la toast au ketchup. Ils m'y avaient fait goûter, une fin de semaine, et ils en raffolaient tant que je m'étais mis à aimer ça aussi.

Huguette avait soupçonné la carence alimentaire dès son retour :

— Coudonc, qu'est-ce que vous avez mangé ? Y'a rien ici. Tu y'as pas fait manger juste tes toasts au ketchup ?
— Y'adore ça, des toasts au ketchup. Stéphane, as-tu aimé ça tes toasts au ketchup ?

Force est d'admettre que j'avais vraiment aimé ça. Pas tant pour le goût, mais plutôt parce que j'avais eu l'impression de partager un moment privilégié avec Georges. Pendant qu'on mangeait, il prenait toujours des nouvelles de ma maman. Il me disait comment Berthe était ricaneuse. Il me racontait des souvenirs, leurs voyages, ou encore comment était née leur amitié quand ils étaient locataires du triplex que mon père avait acheté à Saint-Henri. Il ne me parlait pas d'une femme frêle et malade, mais de son amie pétante de santé.

Pendant des années, quand je passerai près de sa roulotte, il sortira sur son balcon pour me crier :

— C'tu bon des toasts au ketchup ?

Et je répondrai à tout coup :

— J'adore les toasts au ketchup !

Sex toy et *muscle car*

À l'époque, les soirées Tupperware se multipliaient comme les soirées de produits Avon, mais il n'y avait pas que ça. Au camping, la délicieuse Christine faisait aussi des soirées du genre « Découvrez votre *dildo* ».

Son mari et elle ramenaient une panoplie d'objets sexuels de leur sex shop de Montréal et faisaient une démo aux femmes du camping. Les participantes pouvaient en faire l'acquisition sur place, sans se payer la honte de se rendre à la boutique.

Elles étaient toujours bien excitées par ces petits *gatherings*.

Pendant ce temps, les jeunes garçons et les hommes étaient laissés à eux-mêmes. Ces rencontres qu'elles tenaient en privé étaient très mystérieuses pour nous. On savait que ça parlait de sexe, car on entendait des rires et des cris de joie quand on passait à côté de la roulotte en question… J'aurais tellement aimé être un petit oiseau pour voir ce qu'elles faisaient exactement. Au bout d'une heure ou deux, elles ressortaient toutes de là avec le sourire aux lèvres.

Même ma sœur était ressortie de sa première visite avec un petit sac sous le bras ; je me demandais bien ce qu'il contenait. À la fin du week-end, mon père lui a demandé de nous ramener à Montréal, mon cousin Robert et moi. Elle ne pouvait pas refuser, comme Gilles venait de lui offrir un cadeau de dingue pour son 17e anniversaire : un *muscle car* ! Un vrai, pas de *joke* ! Un Duster mauve *metal flake*. Avec tous les personnages de Star Wars peints sur le *hood* au *hair brush*. Ils gravitaient autour de la grosse face de Darth Vador sur le capot. Il y avait même Chewbacca. *What the fuck ?*

Moi, j'ai encore reçu des bibittes en caoutchouc. Oui, je m'amusais avec un rien, mais y'avait quand même des limites.

Vous auriez dû voir le char de course : un vrai, avec les grosses bottines en arrière et une peinture qui scintillait comme dans une vidéo TikTok ! Une radio avec un *booster*, un *subwoofer* pour les basses et des lumières rouges sous le *dash* pour l'ambiance. Louise-la-pas-parlable est devenue la coqueluche

de l'école en une seule journée. Soudain, elle donnait des *lifts* aux plus beaux gars ; les jeunes faisaient la queue juste pour avoir une *ride* !

La popularité, ça tient pas à grand-chose.

Mon père avait acheté ça d'un gars de la *shop*. C'était une voiture de collection, il s'était dit que ça lui ferait du bien, à la belle Louise, qui vivait des moments difficiles avec la mort de notre mère, imminente. Y'a eu raison. Pour un boutte, ça a fait la job.

Elle s'est donc trouvée à nous donner un *lift* pour Montréal. Arrivés à la douane, on a aperçu une longue file, comme tous les dimanches. On lui a dit, mon cousin et moi :

— Prends pas cette queue-là, c'est une fille au guichet.

C'était un bon vieux conseil de mon père : tu prends jamais la douanière, mais toujours le douanier. Les femmes sont plus méticuleuses en général, elles sont davantage *by the book*, c'est plus difficile de leur en passer une. C'est toujours plus long.

Ma sœur n'en a fait qu'à sa tête.

Une fois notre tour arrivé, la douanière s'est mise à nous bombarder de questions ; trois jeunes dans un char *metal flake*, ça ne passe pas inaperçu. Elle a demandé à Louise d'ouvrir le coffre, tandis que mon cousin et moi devions attendre à l'intérieur de la voiture. Robert, c'est le gars qui a le rire le plus sonore que j'ai jamais entendu de toute ma vie, en plus d'être ricaneux comme ça se peut pas.

On observait donc ce que ma sœur et la douanière faisaient derrière la voiture. On a vu la douanière fouiller dans les sacs et soudainement sortir le tout nouveau et rutilant godemichet de ma sœur. Son premier à vie. Ça partait fort…

Mon cousin a éclaté de rire ! La douanière a regardé dans notre direction, les yeux remplis de points d'interrogation. Elle ne reconnaissait pas l'objet. Elle le tenait à la hauteur du visage de ma sœur en insistant.

— *What is this ? What is this ?*

Son ton était de plus en plus menaçant, mais Louise était incapable de répondre. Déjà que son anglais était assez approximatif, là, elle était figée. Les yeux pleins d'eau, elle restait muette.

Mais l'agente a insisté.

Même les gens dans les voitures derrière la nôtre comprenaient de quoi il s'agissait ! Mon cousin riait tellement fort que la douanière nous fusillait du regard. Excédée, elle a tenté une manœuvre pour ouvrir l'objet et voir ce qui pouvait bien se cacher à l'intérieur. Quand elle a tourné la base pour essayer de la dévisser, l'objet si mystérieux s'est mis à vibrer à haute intensité. L'agente a réalisé sa bévue et s'est confondue en excuses. Elle a refermé le coffre et nous a fait signe de partir.

Robert et moi avons ri comme des cons, affalés sur la banquette arrière, jusqu'à Montréal.

Bye bye, Berthe

J'étais chez Georges quand on nous a téléphoné pour nous dire qu'il fallait tout de suite rentrer à Montréal : Berthe allait « enfin » mourir. Un frisson a traversé mon corps. Comme une décharge électrique. Ça faisait tellement longtemps que tout le monde attendait son départ, on m'avait tant préparé du haut de mes 12 ans que j'étais soulagé pour elle. On était tous à bout de souffle de ces cinq années de maladie.

Mais c'était mal connaître Berthe. Elle a tenu bon 3 autres mois. Puis, un matin, elle a dit à matante Mary :

— Stéphane est assez grand, je peux mourir.

Quand matante m'a transmis cette information, j'ai été ébranlé. Je l'ai apprise plus tard, vers mes 16 ans. Berthe était restée en vie pour nous. Elle avait vaincu les lois de la probabilité en souffrant le martyre pour ne pas nous laisser seuls. Particulièrement moi, qui étais trop petit.

La force d'une mère.

À midi, elle s'est éteinte. Elle pesait quarante-cinq livres au moment de son décès. Moi, pendant ce temps, je jouais dans la cour avec mes deux petites voisines. On se montrait nos sexes dans une piscine *turtle* quand ma sœur est sortie pour m'annoncer :

— Enwouèye, rent'en'dans, le frère. Môman est morte.

Quelques jours plus tard, je n'avais toujours pas pleuré.

À l'église, quand je me suis retourné pour regarder l'assemblée, j'ai vu tous mes camarades de classe sagement assis sur les bancs de bois. Puis, j'ai dû me lever et marcher derrière le cercueil

de maman entouré de ma famille. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu le sentiment que j'allais m'effondrer. Mes lèvres se sont mises à trembler, je ne contrôlais plus les muscles de mon visage, mais je ne pouvais pas me mettre à pleurer devant toute l'école. J'ai réussi à ravaler ma peine et à monter à bord de la limousine qui nous menait au cimetière. Ma sœur m'a dit :

— Tu pleures pas ? C'est parce que tu l'aimais même pas, môman ! T'es content qu'elle soit morte.

J'ai ravalé, une fois de plus. Tout me semblait irréel. J'y croyais pas trop. Je pensais que la situation était temporaire. Dans ma tête de petit gars de 12 ans, elle était morte pour l'instant, mais ce n'était pas permanent, cette affaire-là.

Quand on a descendu le cercueil pour la crémation, je suis devenu inconsolable. J'ai compris que je ne la reverrais jamais.

Le lendemain matin, au réveil, j'ai remarqué que le crucifix avait disparu du mur de la chambre. Mon père l'avait retiré. Jésus n'avait pas répondu aux attentes. Mais comme la peinture avait jauni autour de l'objet, il était encore un peu là.

Lou

Ma sœur portait toujours sa veste de jeans Lee. Ses cheveux étaient séparés en plein centre. Elle fumait des ExportA, paquet vert. Plusieurs grains de beauté se côtoyaient sur ses joues. Et ses yeux renfermaient une tristesse à peine dissimulée.

Certains l'appelaient Loulou, d'autres Louise. Pour moi, elle était Lou.

Ce n'était pas simple de comprendre sa complexité. Tous ceux et celles qui ont tenté de l'aimer en ont souffert. Et pourtant, tout le monde voulait l'aider. Elle avait un magnétisme naturel et de l'humour à revendre, mais un humour trempé d'acide. Même sous son aile, on se sentait étouffé.

Elle nous aimait, elle aussi.

C'était juste plus fort qu'elle… Pour se faire valoir, elle devait nous rabaisser. Nous lancer des méchancetés au visage. Au début, ça se voulait subtil. Elle ne devait pas effrayer sa proie, donc ça commençait tout en douceur. Mais une fois qu'elle connaissait tes faiblesses, elle se mettait à gratter précisément là où ça faisait mal.

Elle avait plus ou moins d'emprise sur mon père et sur moi. On avait de la répartie et, surtout, de l'autodérision. Par contre, j'ai souvent assisté au triste spectacle d'amis et de membres de la famille qui, comme des mouches, sont restés pris dans la toile qu'elle avait tissée juste pour eux. Impossible de s'en sortir sans qu'elle les bouffe tout rond. Pas d'un coup sec, non. Ça aurait été dommage.

Elle aimait prendre son temps et savait faire durer le plaisir.

Du plus loin que je me souvienne, Louise avait le regard triste. Je me suis toujours dit qu'elle savait quelque chose que j'ignorais. Elle était trop jeune pour être aigrie de la sorte, il devait y avoir un motif pour justifier sa peine.

Dans les semaines qui ont suivi la mort de ma mère, j'allais souvent rejoindre Louise dans la chambre de maman, qui devenait maintenant la sienne. On discutait dans le lit en regardant la trace jaunie du crucifix manquant. Je ne sais plus trop comment on en est venus là, mais un après-midi, je me suis retrouvé sous les couvertures à scruter sa vulve. J'y ai entré mes doigts,

m'en suis approché, l'ai reniflée. Deux minutes plus tard, on a arrêté en se disant que c'était un peu, même pas mal bizarre.

On n'a jamais reparlé de ça.

Tout léger

Malgré l'immense vide, la peine et la tristesse qu'on vivait, il flottait quand même dans l'air un sentiment de soulagement. Enfin, pour mon père et pour moi. L'effet n'a pas été le même pour Louise, qui semblait de plus en plus amère. Elle nous en voulait peut-être d'être encore capables de légèreté, comme s'il fallait que dorénavant, tout soit grave. Elle nous trouvait encore moins drôles qu'avant.

Ce qui n'est pas peu dire.

La dynamique dans la maison n'avait pas tellement changé, il y avait longtemps déjà que notre maman était absente. Mary et Bessy passaient peut-être un peu plus de temps qu'avant dans le *bachelor* en bas. On les voyait surtout à l'heure du dodo.

Mon père semblait délesté, le pire était arrivé. Il n'y avait plus tous ces allers-retours à l'hôpital à faire, ni les inquiétudes qui viennent avec l'organisation des soins, ni la douleur de voir son amoureuse dans un pareil état. D'ailleurs, mon père en a toujours voulu à la maladie de nous avoir volé notre qualité de vie.

Pour ma part, c'est un peu gênant de l'admettre, mais c'était plus simple de vivre ma préadolescence sans ce nuage gris au-dessus de ma tête. Comprenez-moi bien, elle me manquait,

ma petite maman. Mais moins celle des dernières années. On pourrait enfin faire des plans à long terme. Prévoir un voyage, par exemple.

Incroyable

À peine 6 mois après le décès de maman, mon père a organisé un conseil de famille et nous a tous réunis autour de la table de cuisine. Contrairement à l'habitude, les nouvelles étaient extraordinaires…

Gilles a sorti une enveloppe contenant des billets d'avion et le dépliant de l'hôtel où on séjournerait. On partait à Disney World, en Floride ! Cinq jours de vacances au soleil !

— Ah ben, si c'est pas un sourire que j'aperçois dans le visage de Louise ! Elle a le teint blême, ça va lui faire du bien.

Allez hop, on s'en allait visiter Mickey chez l'oncle Sam.

C'était notre baptême de l'air, à ma sœur et à moi. C'était aussi la première fois qu'on voyageait seuls avec notre père.

Partout où il entrait, Gilles s'écriait :

— C't'incroyable !

En roulant ses « r », bien entendu.

Mon père, tu lui montrais un sofa bleu et il trouvait ça incroyable. Ça fait qu'à Disney, il était plus émerveillé que nous autres. Et peut-être même plus que Mickey.

Il n'était pas sorti souvent de sa *shop*. Il a dû dire « c't'incroyable » 1500 fois pendant le voyage. Ses « incroyable » cachaient bien plus que de l'admiration devant les joyaux du bon Walt. Ils signifiaient un renouveau. C'était la fin de la grande souffrance.

Malgré la peine, on voyait la lumière au bout du tunnel et on pouvait même entendre : *It's a small small world.* C't'incroyable !

Après une journée d'émerveillement, avec ma casquette de Goofy aux oreilles qui pendouillaient sur mes épaules, un coup de soleil sur le bout du nez et mon beau coton ouaté de Mickey, on est rentrés à l'hôtel. Un petit arrêt au bar s'imposait. Mon père m'a commandé un Shirley Temple. Un peu de grenadine, du Seven Up et une cerise au marasquin. Si le barman enfilait trois cerises sur mon cure-dent vert en plastique, ma soirée serait faite. Comme quelqu'un qui pogne trois cerises au casino. Je crois même que, pour la première fois, ma sœur a bu une bière.

Ce ne serait pas sa dernière.

Je me souviens que les murs du bar et de l'hôtel étaient vitrés. Moi qui étais habitué à des murs bruns, je trouvais ça beau.

Entre la Space Mountain, le Jungle Cruise, l'arbre de Robinson Crusoé, les « c't'incroyable » fusaient de partout. Mais quand on est entrés dans l'Enchanted Tiki Room, mon père a vraiment tout donné devant la pléthore d'oiseaux exotiques robotisés offerts en spectacle pour notre plus grand bonheur.

Mon père s'exclamait à chaque tableau. Ça lui faisait du bien, je pense. C'était thérapeutique pour lui. Mais il le disait aussi parce que maudit que ça nous faisait rire. Chaque fois qu'il lançait un « c't'incroyable », moi, je le répétais, et ma sœur riait. Ma sœur riait rarement d'aussi bon cœur.

Pour nous trois, cette journée-là a probablement été la plus belle de notre vie.

Le soir même, on a soupé dans un restaurant niché au fond du tronc d'un arbre gigantesque. Difficile d'y réserver une table, il fallait s'y prendre des mois à l'avance. Heureusement que l'agent de voyage avait préparé le coup. Par moments, les lumières s'éteignaient, et de petits animaux mécanisés venaient nous surprendre. À l'unisson et beaucoup trop fort, on s'exclamait : « C't'incroyable ! »

Pour une fois, j'avais l'impression qu'on était en harmonie.

Je n'ai jamais vu mon père impressionné comme ça du reste de ma vie. Ça explique sûrement pourquoi, ensuite, il nous a souvent emmenés chez Kon Tiki, à Montréal, sur Peel. Ce restaurant-là, s'il était encore ouvert aujourd'hui, ferait fortune. Remarquez, il devait déjà générer beaucoup d'argent à l'époque parce qu'on y servait des cocktails qui faisaient de la boucane !

Les vahinés nous servaient avec des fleurs dans les cheveux. Il y avait une ambiance sonore de jungle, un ruissellement d'eau, du bambou, puis des masques tiki sur les murs. Nos verres étaient une noix de coco, un ananas ou encore une sculpture maorie. L'espace de quelques heures, j'étais sur l'île de Gilligan, j'étais Daktari, j'étais Tarzan. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si ma compagnie de production se nomme aujourd'hui Tiki.

Mon père avait aussi décidé de profiter de ce voyage en Floride pour visiter le ranch de son idole, ouvert au public. Par un doux samedi matin, on est donc arrivés chez Burt Reynolds. On y trouvait un ranch grandeur nature avec cowboys et chevaux. Le classique, quoi… Puis, juste à côté, le même établissement, mais « petit format » pour les enfants.

Une réplique miniature avec des cowboys de petite taille, si vous voyez ce que je veux dire, et tous les animaux en version naine… Pas très politiquement correct, on s'entend, mais encore une fois, c'était une autre époque.

Je n'oublierai jamais cette expérience surréaliste. On pouvait se coucher dans leur minilit, s'asseoir à leur minitable de cuisine et admirer leur mini-accoutrement de cowboy. Tout ce qu'il y avait de grand, c'était l'émotion que je ressentais : une énorme joie, en fait. Voir des mini cowboys se tirer dessus avec des revolvers qui produisaient de la fumée comme des vrais, quel cadeau ! Et ce n'était pas des enfants… Ils avaient de la barbe ! Leurs mises en scène et leurs cascades étaient élaborées, je me sentais dans un vrai western.

Pour ce qui est de Burt Reynolds, il avait beau y avoir une grosse photo de sa face sur le ranch, lui n'était pas là pantoute.

Ça n'a pas gâché l'humeur de mon père ni l'un des voyages les plus mémorables de ma vie.

Nirvana

Pour nous changer les idées, mon père nous sortait de plus en plus. On a ainsi vu quelques spectacles en famille, mais aucun ne m'a gêné autant que *Starmania*. Gilles applaudissait tellement fort que ma sœur et moi avions honte. Avec ses grosses mains, j'avais l'impression qu'il enterrait la salle. Tout le monde se retournait. J'avais de la difficulté à apprécier le spectacle. Quand j'y repense, je me dis que j'aurais adoré avoir un public comme lui… Les gens comme mon père travaillent tellement fort. Quand ils se paient une sortie, ils en profitent au maximum.

Parmi les autres spectacles mémorables, celui d'une troupe de cinquante danseuses et danseurs brésiliens. Les beautés aux seins nus étaient couvertes de plumes, et mon père, lui, était aux anges.

Pendant le spectacle, les danseuses sont descendues dans l'assistance pour attraper quelqu'un du public. Évidemment, mon père m'a pointé du doigt, et une grande femme noire qui devait faire six pieds — plus trois pieds de plumes — m'a fait monter sur scène avec elle. Je me suis retrouvé entouré d'artistes avec le diable au corps, de milliers de plumes multicolores, d'odeurs mélangées de parfums, de maquillage et de sueur, et de beautés somptueuses à la peau d'ébène couvertes de paillettes. Tout ça m'a transporté au nirvana. Je suis redescendu au parterre transformé.

Mais surtout très intimidé.

Le Rendez-vous

Un beau matin, dans *Le Journal de Montréal*, une petite annonce a attiré mon attention : « Concours de talent amateur ! » Ça se passait dans un bar du quartier Saint-Henri, le Rendez-vous.

« Ouvert à tous ! »

Ma sœur m'a convaincu de m'inscrire. Faut croire qu'elle me trouvait un peu plus drôle qu'elle le laissait paraître.

Treize ans, c'est un peu jeune pour aller faire un spectacle dans un bar. En plus, je n'avais pas vraiment de numéro. Le seul que je connaissais par cœur, c'était un texte d'Yvon Deschamps

que j'avais appris pour faire plaisir à maman. Les auditions se déroulaient devant public. Heureusement, je l'avais déjà récité devant mes voisins et dans un ou deux partys de salon. J'étais en confiance.

La foule était surprise de me voir interpréter un monologue sur la paternité à mon âge. Ça faisait rire. Faut dire que le texte d'Yvon était pas mal non plus !

Je suis passé en deuxième *round*. Ce qui voulait dire, *my god*, que je devais trouver un autre numéro pour le mois suivant… Et si j'essayais d'en écrire un ?

Je faisais maintenant partie d'un concours hyper prestigieux d'un bar un peu miteux du sud-ouest de l'île. Je me forçais. Tous les mois, j'arrivais avec un nouveau numéro original écrit en grande partie en empruntant quelques blagues à mes mentors. Faut bien commencer quelque part.

Quatre mois plus tard, j'étais parvenu à la grande finale. Roulements de tambour : j'ai remporté le concours. La deuxième place, en fait… Ma sœur était sur le cul.

C'est une chanteuse obèse qui poussait la note comme Ginette Reno, mais qui était aveugle, qui a raflé la première place. C'était pas *fair play*. Tout le monde s'entendait sur le fait que, si elle avait pas été aveugle, j'aurais sûrement gagné le voyage pour deux au Mexique. J'étais un peu déçu, même si j'avais gagné 500 $.

J'ai pas été déçu bien longtemps puisqu'un des membres du jury allait bientôt me faire une proposition que je ne pourrais pas refuser : partir en tournée avec nul autre que Roméo Pérusse.

J'allais faire sa première partie aux quatre coins du Québec avec la bénédiction de mon père, un fan de l'humoriste chauve. Forcément, ils partageaient tous les deux un humour grivois…

Et, par chance, monsieur Pérusse habitait la même ville que nous, ce qui avait tout de suite rassuré Gilles.

Roméo

C'est donc en secondaire 1 que j'ai commencé à faire la tournée des bars. Des bars tous plus misérables les uns que les autres. Mon père buvait de plus en plus, ma sœur se refermait, ma mère était morte. Moi, je triomphais entre deux danseuses nues dans un trou de Sorel, une brasserie, des pubs et des discothèques.

Malgré mon emploi du temps chargé, mes notes à l'école ne s'en ressentaient pas. Elles étaient toujours au plus bas. Au moins, je commençais à faire entrer un peu d'argent : 50 $ comptant par spectacle. Je ne boufferais pas du ragoût de boulettes toute ma vie.

Roméo venait parfois me chercher chez moi, dans son *station wagon*. Autrement, j'allais le retrouver chez lui en autobus, et on prenait la route. Le plus loin que je me suis rendu à ses côtés, c'est à Sept-Îles. Je me suis endormi en embarquant dans la voiture et je me suis réveillé à une heure de notre destination.

J'ai commencé à jaser, mais Roméo ne me répondait pas. Je le trouvais bizarre. Puis, il s'est arrêté sur le bord de la route :

— Tabarnak, je dors-tu, moé ? M'as-tu vu dormir ? T'es mon copilote, t'es supposé m'accompagner. Si t'es pour dormir la prochaine fois, tu resteras chez vous !

Ça m'a secoué, j'avais appris ma leçon. Je filais doux.

Quelques minutes plus tard, on arrivait au bar où on allait jouer le soir même. Il devait être 16 h 30. On montait sur scène à 23 heures. Il aimait bien arriver plus tôt pour analyser la situation, voir où on jouait et tester le système de son. Très pro, le monsieur.

Après le *soundcheck*, une petite bouffe et direction hôtel pour faire une sieste avant le spectacle. On avait une chambre avec deux lits. Il a sorti de sa housse son *smoking* bleu ciel et préparé sa petite trousse de maquillage. Roméo devait avoir 65 ans à l'époque. Complètement chauve avec une petite moustache et une boucle d'oreille. Assez costaud. Il avait un look de lutteur.

Il a enlevé ses vêtements dans la salle de bain et en est ressorti avec une camisole, un très grand boxeur et des chaussettes noires avec des courroies pour les retenir à ses mollets. Il était habillé exactement comme dans les sketchs vaudevilles que je voyais à la télé.

— Je vais dormir deux heures. Je vais mettre mon réveil.

J'ai répondu :

— Pas besoin, je dormirai pas. Je vais vous réveiller.

Comme j'avais dormi tout le long de la route, je n'étais pas fatigué. Je me suis installé dans mon lit avec quelques magazines. Ben câline… Je me suis endormi ! Monsieur Pérusse m'a tiré de mon sommeil en m'engueulant :

— Crisse de sans-génie, ben j'aurai tout vu !

En cinquante ans de carrière, c'était la première fois qu'il était en retard à un de ses spectacles. Je n'étais pas particulièrement fier.

Il m'aimait bien quand même, le vieux bougre. Un soir où on jouait au Café de l'Est, un des plus vieux cafés-théâtres de Montréal, il m'a présenté sur scène comme il le faisait toujours :

— Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, j'ai le plaisir de vous présenter un jeune humoriste fantaisiste imitateur. Faites un tonnerre d'applaudissements pour le jeune Stéphane Rousseau.

Quand je suis entré en scène, deux hommes assis en avant parlaient très fort entre eux. Ils ne m'écoutaient pas du tout. Au bout d'une minute, Roméo est réapparu et m'a demandé de tout arrêter. Il a ordonné aux deux hommes de fermer leur gueule en leur disant que je valais la peine d'être entendu. Un des deux a répliqué avec une vacherie. Roméo s'est approché de lui et l'a giflé de toutes ses forces. L'homme est tombé en bas de son tabouret et Roméo m'a sommé de continuer.

Déstabilisé, j'ai repris là où j'en étais. Roméo m'a interrompu à nouveau :

— Non, recommence du début. Pis vous allez l'écouter, ma *gang* de tabarnak !

Je n'ai plus entendu un mot dans l'assistance. Heureusement, après le malaise, j'ai entendu les rires.

J'ai sillonné les routes du Québec pendant environ 2 ans avec Roméo. Puis, toute bonne chose ayant une fin, notre collaboration d'affaires s'est terminée. Comme il faisait presque toujours le même circuit des bars, il devait renouveler régulièrement ses premières parties.

J'ai appris plein de choses sur le métier à ses côtés. Comme lui, j'arrive toujours en avance dans les salles, afin d'être paré

à toute éventualité. Et je ne laisse jamais le dernier mot à quelqu'un du public… Sauf que je ne frappe personne.

Grâce à cette tournée, j'ai aussi appris à jouer avec le public, à improviser avec lui. Roméo était très « punché ». Dans tous les sens du terme.

Une dizaine d'années plus tard, dans les corridors d'un hôpital où j'allais visiter un autre de mes proches qui ne filait pas bien — je ne me souviens plus lequel, ils seront nombreux —, j'ai croisé par hasard Richard Huet, un chanteur de pomme d'un autre temps que ma mère aimait bien. Il m'a rappelé qu'il était membre du jury du concours amateur au Rendez-vous, celui où j'étais arrivé bon deuxième.

— J'avais voté pour toi, moi ! Tout le monde avait voté pour que tu gagnes le premier prix… Sauf un des juges, Roméo Pérusse !

Il aurait insisté pour que je reparte avec le deuxième prix pour éviter que je lui charge trop cher pour faire sa première partie. Je ne lui en ai jamais voulu, même si je me souviens que Roméo me disait souvent qu'il aurait tellement aimé ça que je remporte la première place. Que je la méritais, mais que, malheureusement, le reste du jury en avait décidé autrement…

Flash mon cash

J'avais amassé 1500 $ en une semaine. Tout fier, j'avais étalé mes billets sur la table de cuisine avant d'aller me coucher, épuisé par ma mini-tournée. Quand je me suis levé, le lendemain, l'argent était éparpillé par terre. Mon père m'avait prévenu :

— Tu viendras pas « flasher » avec ton cash icitte.

Il venait quand même me voir à l'occasion. Question de hasard, ça tombait souvent quand je jouais dans un bar de danseuses. Les mercredis soir, je jouais sur Sainte-Catherine, à la Calèche du sexe. Sauf quand le *doorman* se faisait tuer.

Coup de douze à l'entrée du bar. Cette fois-là, on avait rebroussé chemin.

J'ai commencé à me bâtir une réputation, et d'autres humoristes sur le déclin m'ont approché pour tourner avec eux. Quelle chance que celle d'apprendre des plus grands *has been* du Québec : le gros Bill, Éric Stéphane, Pierre Martin !

Un soir où j'assurais la première partie de ce vieil alcoolique, j'ai fait la connerie d'être plus drôle que lui. Au retour, il a voulu m'abandonner sur l'autoroute à 2 heures du matin. Il était saoul et menaçant. Comme je ne voulais pas descendre de son char, il a ouvert sa portière pour me sortir de force. Le con, il n'avait pas enlevé les clés du contact. J'ai verrouillé les portières et je me suis glissé derrière le volant.

Je l'ai laissé sur la chaussée. J'avançais la voiture d'une vingtaine de pieds à la fois et je lui disais que, s'il ne se calmait pas, je le plantais là. J'ai refait ce petit manège quatre ou cinq fois avant qu'il finisse par se détendre et que je le laisse monter. On ne « fucke » pas avec moi !

Bon, OK ! Disons que je me suis longtemps répété que c'est ce que j'aurais dû faire. Mais c'est pas tout à fait comme ça que ça s'est passé… *Rewind*.

Au retour, il m'a effectivement menacé de m'abandonner sur l'autoroute au beau milieu de la nuit. Et quand il a ralenti sur l'accotement, sûrement juste pour me faire peur… ben, je me

suis mis à pleurer en l'implorant de ne pas faire ça. Pas mal moins glorieux comme dénouement, mais qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? J'ai eu peur, j'ai eu peur !

On n'a jamais retravaillé ensemble.

Par la suite, j'ai tourné environ un an avec le gros Bill. Un très gros monsieur — il pesait 500 livres sans son poncho — qui faisait des spectacles dans des campings et des bars.

C'était un rusé. Il donnait rendez-vous à toute son équipe dans un restaurant de hamburgers de Montréal. En plus de moi, il y avait un homme fort, un magicien et deux danseuses nues — qui n'étaient pas exactement des danseuses, mais plutôt des junkies qui avaient besoin d'argent vite fait. On pouvait faire jusqu'à cinq spectacles par soir, et le plan était toujours le même. On montait dans son Econoline, on s'asseyait à l'arrière sur des caisses de lait, et on se rendait dans un bar douteux de région. Lui rentrait par la porte de derrière, nous par la porte de devant, comme si on était des clients.

On allait s'asseoir dans l'assistance et on se commandait un verre. Il montait sur scène avec son poncho et son micro, racontait des blagues et amorçait son premier concours amateur. Cinq cents dollars à gagner pour l'homme le plus fort du bar ! Il demandait à tous les hommes musclés du public de monter sur scène. Chacun était soumis à une épreuve de force. Dans les faits, personne n'allait gagner ces 500 $. C'est l'homme fort qui voyageait avec nous qui ferait semblant de remporter cette somme, avant de repartir avec un cachet de 50 $…

Suivait le concours de *wet t-shirts*. Évidemment, une des deux filles allait retirer complètement son t-shirt et remporter le prix. Puis, c'était au tour de l'humoriste. Et c'est là que je montais sur scène. Il me faisait toujours passer en dernier. Bien sûr, les deux trois conteurs de *jokes* avant moi en prenaient

pour leur grade. On retournait donc tous dans l'assistance, faussement heureux d'avoir gagné 500 $, puis on allait aussitôt rejoindre le gros Bill dans son Econoline pour repartir vers une nouvelle destination.

Souvenirs de Berthe

Je saisissais de plus en plus que la mort de ma mère était permanente. J'essayais de m'accrocher à mes souvenirs, mais ils n'étaient pas si nombreux. D'ailleurs, ceux-ci semblaient s'effriter à une vitesse folle. J'avais du mal à les percevoir plus d'une fraction de seconde à la fois. Comme si j'essayais tant bien que mal de développer de vieilles photos argentiques dans une chambre noire, mais que le vent en ouvrait la porte à chaque instant.

Sa voix et son odeur m'avaient quitté rapidement.

Grâce à quelques photos anciennes, j'arrivais à retrouver momentanément son visage, mais c'était de plus en plus difficile. Elle s'effaçait doucement de ma mémoire.

Famille royale

Chaque année, le camp organisait un concours de personnalité, de beauté et de talent plus ou moins caché. Une des particularités de l'évènement était que tous les participants devaient être nus, évidemment. On passait donc des auditions à poil devant un jury qui était lui aussi à poil, assis derrière une grande table, un peu comme dans *Flashdance*. Sauf que c'était dans un chalet en bois rond, par un beau jour d'été.

On attendait tous à l'extérieur, regroupés en différentes tranches d'âge. J'étais dans la catégorie 5 à 12 ans. J'étais très heureux, mais quand même stressé. J'avais préparé quelques blagues et une chanson accompagnée d'une chorégraphie. Mon père m'avait dit que c'était bon d'avoir plusieurs cordes à son arc. J'aimais l'image !

Les gagnants du concours intégraient la convoitée famille royale. L'objectif étant de former le clan nucléaire idéal avec le meilleur papa, la meilleure maman et les quatre meilleurs enfants ou, comme on les appelait, le roi, la reine, le prince, la princesse, le prince junior et la princesse junior.

Une fois face au jury, je me suis senti soulagé. Je les connaissais tous, ils étaient bienveillants, et le concours était organisé avec minutie et professionnalisme. C'était le *highlight* des vacances. C'était prestigieux !

Le choix final s'effectuait devant un public en liesse, avec banderoles, couronnes, trophées et gerbes de fleurs. J'ai remporté le titre de Junior Prince à deux reprises. À 9 ans, j'avais douze blondes en même temps, soit toutes les filles du camping. Sauf une, la Junior Princess à mes côtés sur la photo publiée à la toute fin de ce livre.

Je les aurais échangées, toutes les douze, pour être avec Nathalie ! Malheureusement, elle sortira finalement avec Christian, qui n'était pas junior, lui, mais bel et bien Prince. C'est le grand, derrière…

Le penthouse

Les p'tits et les plus grands du camping avaient bâti une méga cabane dans les arbres, près d'un cimetière de vieilles bagnoles. L'abri prenait des airs de villa. Il trônait sur cinq arbres ; un genre de luxueux penthouse construit avec les moyens du bord, on s'entend, mais témoignant d'un certain savoir-faire. Il était doté d'un grand balcon, meublé de deux lits et ses fenêtres étaient garnies de jolis rideaux que la mère d'un de nos chums avait cousus. Chaque enfant ayant accès à un quatre-roues ou à un Ski-Doo pouvait s'y rendre. On passait notre temps là-bas à traîner avec les plus grands qui fumaient des clopes ou même des joints en buvant de la bière. J'avais l'âge à piquer des petites *puffs* de cigarette ici et là et une *sip* de bière à l'occasion.

Entre deux gorgées, on s'amusait à se faire peur. Même très peur.

Une légende voulait qu'un dix-roues avait pris le champ près de la cabane, 15 ans plus tôt. Les flammes s'étaient emparées du véhicule et de sa cargaison d'une cinquantaine de vaches. Jamais le corps du chauffeur n'avait été retrouvé.

Les garçons aimaient bien aller traîner près de cette épave. Le gros du camion avait été déplacé à la fourrière plusieurs années avant notre découverte, mais il en restait des vestiges.

Pleins de vieilles pièces rouillées et des planches. On trouvait encore des dizaines d'ossements. Nus dans nos bottes de caoutchouc, on ratissait le sol dans l'espoir, ou pas, de retrouver le squelette du chauffeur.

Chaque fois qu'un de nous trouvait ne serait-ce qu'une vieille boîte de conserve, on se faisait tout un récit. L'homme, avant de mourir, avait dû se préparer un dernier repas. On était comme des archéologues à l'esprit tordu qui essayaient de reconstituer les faits saillants d'une histoire lointaine.

À dire vrai, on était loin d'être les premiers à le faire. Nos grands frères et sœurs avaient aussi ratissé ce bout de forêt de long en large. C'était d'eux qu'on avait appris tout ce savoir.

Je me souviens tout particulièrement d'une journée où on était plusieurs gamins à parcourir le terrain. Un cri strident s'est soudainement frayé un chemin jusqu'à mes oreilles.

— Venez, venez ! On a trouvé le cadavre !

Un de notre *gang* avait trouvé le crâne du pauvre homme. On l'a observé pendant 10 bonnes minutes. Déjà vaguement traumatisés, on a laissé le soin à Kevin de le retourner à l'aide d'un bâton… Pour réaliser qu'il s'agissait en fait d'un ballon d'enfant décoloré craquelé par le temps et l'effet du soleil. Déception et soulagement à la fois.

L'illusion était parfaite et la peur, exquise.

C'était un endroit qui nous fascinait et qui nous terrifiait en même temps. Jamais on ne s'y aventurait seul. D'abord, c'était assez loin de nos maisons, chalets et roulottes respectifs. Ensuite, il fallait s'enfoncer plus de deux kilomètres dans la forêt pour y arriver. L'hiver, on y allait en motoneige. On y laissait notre costume d'Adam pour revêtir l'habit de Ski-Doo.

Il y en avait toujours un ou deux qui se faisaient tirer en miniski derrière nos engins, avec une corde de ski nautique… Des petits skis en plastique qu'ils annonçaient à la télé, c'était ben trippant !

Notre gros fun, c'était de faire exprès que la personne qui se faisait tirer pique une débarque dans ce coin-là, avant de l'abandonner pendant quelques minutes. On la récupérait complètement terrifiée 5 minutes plus tard. Cinq minutes, à la noirceur, dans le fin fond des bois, quand il fait froid et que t'es enfoncé dans la neige jusqu'aux genoux au-dessus de squelettes de vaches et du spectre d'un cadavre humain… Y en fallait pas plus pour nous faire une bonne frousse, comme on dit !

Près de la cabane et du cimetière d'autos se trouvait une grosse et vieille maison, très certainement hantée. À côté de la bâtisse, il y avait un silo aux murs plaqués d'éclaboussures de sang séché. L'histoire voulait qu'un fermier y ait jadis liquidé ses cochons malades, à coups de fusil. Le lieu n'était plus habité que par des chauves-souris. Fallait être brave pour y entrer. Cela dit, toutes les raisons étaient bonnes pour y pousser un ami.

Il y avait également, pas tellement loin de là, la maison des hippies ; une commune de vingt-cinq jeunes qui vivaient d'amour, de *pot* et d'eau fraîche dans une demeure aussi grande que délabrée. Nos parents ne voulaient pas trop qu'on s'approche des jeunes drogués, de ces restants du Peace & Love. Il faut dire que le Vermont permet à ses habitants de figer le temps. Ceux-là avaient choisi de rester dans les années 1970. Ils étaient hyper granos et maigres. Ils portaient les cheveux longs et des pantalons pattes d'éléphant.

À quelques pas de là, un tout petit cimetière, où reposaient des soldats de l'armée américaine. Un automne, deux chums et moi avions appris que nos sœurs planifiaient y faire une petite soirée. On s'était arrangés pour arriver plus tôt qu'elles et

on s'était couchés sous les feuilles mortes devant trois pierres tombales pour en sortir juste au bon moment.

Je n'ai jamais vu des filles courir aussi vite et aussi longtemps.

Quand le courant passe

Dès que le soleil se levait, c'était pas long qu'on se retrouvait à jouer dehors. Surtout qu'au camp, on n'avait même pas besoin de s'habiller. Aussitôt debout, on s'enfilait un petit bol de Froot Loops, qu'on mangeait directement dans la miniboîte, celle qui se transformait en récipient. Suffisait de l'ouvrir en défonçant le pointillé avec notre pouce. Après, on était prêts pour l'aventure.

Il devait être 7 heures, ce matin-là. On marchait le long de la forêt en direction du lac, Kevin, Ti-Claude et moi. Comme son nom l'indique, Ti-Claude était un peu plus jeune, mais on le traînait souvent avec nous autres. On s'est arrêtés près du club-house, le chalet en bois rond où se déroulaient la plupart des activités du camp. Il y avait un jeu de fer, une table de ping-pong, un jeu de poche, un jeu de dards et une piscine. Quand tu cherchais des amis, c'était certain qu'il y en avait dans le coin. Là, il était encore tôt, alors on était les premiers sur place. En même temps, pas tout à fait.

Ti-Claude nous a fait remarquer que deux bottes de travailleur dépassaient d'un bosquet.

— Ben voyons, quéssé ça ?

Sur nos gardes, on s'est tranquillement approchés. Un homme

était bel et bien caché dans le fourré, étendu dans les fleurs sauvages, en habit de travail, une ceinture d'outils à la taille et plein de mousse blanche à la bouche. Près de lui, une échelle posée contre un poteau électrique.

— *Fuck, fuck, fuck !*

On a pris nos jambes à notre cou pour aller frapper à la porte de la première maison mobile.

Quelques minutes plus tard, nos pères respectifs étaient tous agglutinés autour du monsieur inconscient. Personne n'osait le toucher, par peur de se faire électrocuter à son tour. En attendant l'ambulance, une fois le danger écarté, ils ont débattu pour savoir qui pourrait bien lui faire le bouche-à-bouche. Je me souviens de la réponse de mon père :

— Allez-y, moi, chu ben trop malaucœureux.

Pierre, un des chums de mon père, a répondu :

— Ah ben moi non plus, c'est ben de valeur, mais il va mourir, le pauvre homme !

Apparemment que, si on l'avait trouvé un peu plus tard, ce travailleur-là serait mort pour vrai. Finalement, il s'en est tiré avec quelques orteils amputés. Et nous, on était dorénavant des héros.

Si tu savais, Elvis

En ville, nos passe-temps étaient différents. On s'amusait dans le parc Ouellette après l'école avec la mascotte du quartier : notre ami Jimmy. Au premier coup d'œil, il avait l'air d'un homme de 27 ans, mais on comprenait vite qu'il avait l'âge mental d'un enfant de 10 ans… Comme ses amis.

Jimmy était le fou du village. Pas méchant, costaud et poilu comme un ours. Les enfants l'aimaient bien parce qu'il les défendait contre les Anglos ; même s'il était lui-même anglophone. Il ne s'en rendait pas vraiment compte et se débrouillait avec les quelques mots de français qu'il connaissait. La *gang* à laquelle il s'identifiait, c'était la nôtre, point à la ligne.

Ses favoris étaient aussi gros que ceux d'Elvis. Il était d'ailleurs son plus grand fan.

Un autre personnage mythique fréquentait le parc : mon oncle Vincent. Vincent avait passé 20 ans en Californie à dessiner pour Walt Disney. Maintenant retraité, il ramassait les déchets qui traînaient sur les lieux avec son pic. Dans les faits, il passait le plus clair de son temps à dessiner les personnages de Disney avec ce même pic, sur le sable du terrain de baseball, pour notre plus grand plaisir. Il pouvait créer des attroupements monstres. La police a même débarqué une fois que Vincent dessinait avec une craie sur l'asphalte. Il y avait tellement de monde autour que les officiers pensaient qu'un enfant était blessé.

Il régnait toute une ambiance dans ce parc. Les Haïtiens jouaient au basket ; les Italiens, à la pétanque ; les Anglos, au football américain ; et les Francos, au baseball… On y trouvait, en plus des terrains de tennis, une piscine et une petite aire de jeux pour enfants.

Pour le 26e anniversaire de Jimmy, qu'on surnommait affectueusement Elvis, l'oncle Vincent avait décidé de le surprendre avec une visite de son idole. Oui, le King s'en venait le rencontrer ! Tous les amis s'étaient réunis dans le parc pour l'occasion. Peter Giani, le frère de mon ami Vito et imitateur hors pair d'Elvis, devait se présenter dans une limousine. Tout était arrangé.

Elvis devait à peine sortir de la voiture, saluer Jimmy et remonter rapido dans la limo sans trop s'approcher. Jimmy n'était certainement pas le crayon le plus aiguisé de la boîte, mais il connaissait trop bien son idole pour se laisser duper. Toute la journée, il a attendu le grand moment. Elvis arriverait à 10 heures tapantes.

À 10 heures, ma sœur et moi étions au premier rang. Tout le monde était là, autour de Jimmy, quand la limousine a tourné le coin de la rue. Il suait, il tremblait. La limo s'est immobilisée. La portière de la voiture s'est ouverte. On a vu apparaître des bottillons scintillants et des pantalons blancs pattes d'éléphant sertis de pierres faussement précieuses. C'en était déjà beaucoup pour Jimmy… Trop énervé à la vue de la voiture et du bottillon, il a perdu connaissance sans même apercevoir le visage de son idole.

Il en reparlerait pour le reste de sa vie. Le King l'avait visité pour son anniversaire.

Mon cousin préf'

Assis sur mon trône dans la salle de bain, j'ai remarqué une grosse pile de magazines et de journaux posés sur la toute dernière tablette de l'armoire au-dessus de la laveuse-sécheuse. Juste derrière les belles serviettes qu'on gardait pour la visite. Ça a attisé ma curiosité. Si je réussissais à monter sur le sèche-linge, je pourrais clairement les atteindre.

Je me suis assuré qu'il n'y avait personne dans les parages, j'ai attrapé un petit banc, je suis monté sur la sécheuse, j'ai ouvert les armoires, j'ai tassé les serviettes et jackpot ! Ces revues n'étaient pas loin pour rien… Des *Playboy*, des *Penthouse*, des photos-romans érotiques, des *Photo Police* avec des scènes de crimes. *Eh boboy*, j'en avais pour mon argent !

Dorénavant, je passerais beaucoup plus de temps aux toilettes.

Plus je descendais dans la pile, plus les journaux étaient *hard* ! J'y ai même vu une dame qui « shootait » du lait de ses mamelons directement dans le bol de céréales d'un monsieur moustachu. Intrigant.

Chaque fois que j'en avais l'occasion, je retournais à cette pile, mais ce n'était pas évident. Je devais m'assurer qu'il n'y avait personne dans la maison, récupérer le banc, faire mes petites affaires et tout remettre en place, comme si de rien n'était. Pas question de me faire prendre.

J'ai vu que, complètement en dessous de la pile, se trouvait un journal beaucoup plus volumineux que les autres. J'étais curieux. J'ai tiré dessus avec difficulté et réussi à le sortir de là. Ah ben, c'était *Le Journal de Montréal* ! Ben voyons donc, il y avait la face de mon cousin préféré sur le *front*. Un gars tellement gentil ! Il était dans la fin vingtaine et il jouait toujours avec nous, les enfants, dans les partys de famille. Il était beau

bonhomme et musclé, à part ça ! Ma sœur le trouvait pas mal *cute*, d'ailleurs. C'était vraiment notre cousin préf'.

Sous sa photo, sur la une du journal : « Il tue sa fiancée à coups de couteau. »

J'imagine que c'est pour ça qu'il n'était pas là à Noël, c't'année…

Vénérable Vincent

Mon oncle Vincent passait à la maison à l'occasion et nous offrait chaque fois une petite démonstration de son savoir-faire, à ma sœur et à moi. Il pouvait dessiner plusieurs personnages de Walt Disney les yeux fermés. On lui bandait les yeux bien comme il faut, impossible pour lui de voir quoi que ce soit. Comme par enchantement, Donald, Goofy et les autres apparaissent sur la feuille. On était émerveillés.

C'est lui qui a semé cette graine au fond de nous. Cette envie de dessiner tout le temps.

La chambre froide

J'avais toujours un peu la frousse d'aller chercher quelque chose dans le congélateur.

Il se situait entre l'appartement de ma grand-tante Mary et notre salle de jeu. Il fallait passer par un petit racoin, la salle

de fournaise. Cette salle-là me foutait le cafard. Il y avait des araignées avec des grosses fesses (celles que tu n'oserais pas écraser dans un Kleenex de peur que leur jus ne te coule le long du bras), des mille-pattes dignes de figurer dans *Indiana Jones* et des criquets pour l'ambiance sonore. Oh, et des perce-oreilles. Quel nom dégueulasse. Ils me répugnaient ceux-là avec leurs petites pinces laides. Il y avait aussi des poissons d'argent, cet insecte qui, lorsqu'il est écrasé, se transforme en poussière.

On pourrait dire que c'était un peu humide en bas, finalement.

Au centre de la pièce se trouvait un drain. Cette fosse au beau milieu du plancher faisait de drôles de bruits… Et il en sortait de temps en temps des eaux usées.

Je détestais passer par là.

Une petite lucarne sur l'extérieur offrait un chouïa de lumière selon l'heure du jour, mais en général, il faisait noir. On devait tirer sur une chaînette qui pendouillait du plafond pour allumer l'ampoule. Celle-ci se balançait quelques secondes, le temps de donner vie à nos ombres. Puis, apparaissait la grosse fournaise qui trônait au fond de la pièce. Elle me terrifiait. Elle avait des airs de robot venant d'un autre temps. Elle était bruyante et menaçante. La seule chose qui me rassurait quelque peu, c'était l'armoire à carabines à proximité. J'aimais bien l'ouvrir pour regarder ce qui se trouvait à l'intérieur.

Évidemment, je n'avais pas le droit de toucher aux armes de mon père… Ce qui rendait la chose encore plus intéressante. Je les sortais régulièrement de leur étui pour admirer chaque fusil de chasse et chaque carabine. Il y en a une qui m'impressionnait plus que les autres. C'est ma mère qui la lui avait offerte pour son anniversaire. Une Browning 270 d'une puissance et d'une précision inouïes. Elle reposait dans une grande mallette bourgogne.

Pour bien l'admirer et m'assurer de ne surtout pas l'échapper, je la déposais par terre. Exactement comme on ouvre un *case* rigide de guitare pour admirer une Gibson de collection. J'ouvrais chacun des clapets avec précaution. Chaque fois, le même effet : je me transposais instantanément dans un film de gangsters.

Mais la plus significative pour moi, la plus stylée, ma préférée, c'était sa 30/30 Winchester. Elle me ramenait illico dans tous les westerns que j'avais pu voir dans ma jeune vie.

Particulièrement ceux de John Wayne. Ce cowboy avait sa façon bien à lui de recharger sa carabine. La Winchester lui permettait de le faire d'une seule main. Les doigts enfoncés en permanence dans le levier de recharge, il balançait l'arme vers l'avant, ce qui faisait déclencher le mécanisme qui poussait une cartouche à l'intérieur de la chambre. Ensuite, il la ramenait avec force vers lui, et le tour était joué. Ça semblait assez simple. Faque je l'ai essayé.

J'ai su instantanément que c'était une très, très mauvaise idée. J'ai senti mes quatre petits doigts d'enfant se broyer sous le poids de l'arme. La pauvre s'est fracassée sur le plancher de béton. Même si j'étais seul, la honte m'a assailli. Heureusement, la carabine ne semblait pas brisée, comparativement à mes doigts. Ni vu ni connu, j'ai remis ça dans l'étui magnifique avec ses petits cowboys et ses chevaux embossés dans le cuir. Je n'ai plus jamais tenté ce genre de manœuvre. John Wayne mesurait six pieds trois, il devait avoir des plus grosses mains que moi…

À côté de la fournaise, on découvrait une porte qui menait à la chambre froide. Des jambons accrochés au plafond, des saucissons, des bidons d'huile d'olive, des centaines de cannes de sauce tomate, autant de pots de confitures et de cornichons. Quelques légumes racines sur les tablettes de bois. Et puis, des peaux de lapin avec deux-trois queues et pattes de perdrix

remplies de sel pour les conserver. Mon père les gardait pour moi. Je me faisais des déguisements avec ça.

Un congélateur rempli de cadavres d'animaux.

Ça me traumatisait d'ouvrir la porte et de tomber sur ces requins d'eau douce, des esturgeons et des brochets dont je pouvais percevoir les yeux globuleux à travers le Saran Wrap « frosté ». Il y avait des sacs à vidange remplis de petits poissons des chenaux congelés. Des bouts de chevreuil et d'orignal. Des steaks d'ours !

Personnellement, je voulais juste le pot de crème à glace napolitaine.

Ahhh, le tennis

C'est à 13 ans que j'ai été dépucelé. J'étais affaibli par une mononucléose, et mon père avait demandé à la fille d'un ami de s'occuper de moi… Je la connaissais bien, Carole. Ça faisait déjà dix ans qu'on se côtoyait nus au camp. Elle était plus vieille que moi, 17 ans, mais je l'aimais beaucoup. Une fille très comique et spontanée ! Cette journée-là, quand elle m'a dit « laisse-moi m'occuper de toi », elle avait déjà son plan en tête, je crois.

Après une petite balade à travers le camping, je me suis retrouvé couché sur la terre battue du terrain de tennis, situé loin des regards indiscrets. Carole s'est assise sur moi et m'a chevauché pendant quelques minutes. Après coup, question de propreté, elle m'a tout simplement uriné dessus…

— Ça tue les microbes !

Pas pire première. Ce n'est pas ce qu'on prescrit normalement à un adolescent qui termine une mononucléose, mais bon, j'allais quand même beaucoup mieux après !

Carole est la fille la plus drôle et dévergondée que j'ai rencontrée. Tout le monde l'aimait et elle aimait tout le monde. Elle était parfois victime de nos coups pendables, mais elle était capable de se défendre. Elle était plus costaude que nous, du haut de ses cinq pieds onze.

S'il y avait un truc dont elle avait horreur, c'était les barbeaux, une espèce de scarabée volant muni de petites pattes qui s'agrippent et qui se frappent contre les fenêtres le soir venu. Avec l'aide de son frère et de mon copain Kevin — parce qu'il fallait être plusieurs pour la maîtriser —, on lui avait inséré un de ces insectes géants dans la culotte.

Ils sont répugnants, mais inoffensifs…

Elle avait tellement hurlé. Et elle était très vocale, Carole, à la verticale comme à l'horizontale. Heureusement, elle ne restait jamais fâchée bien longtemps.

Avec elle, on faisait l'amour partout.

Derrière la motoneige de mon père, il y avait un barlot. Un peu comme le traîneau du père Noël. L'hiver, comme les chemins du Apple Glen étaient impraticables, on devait stationner la voiture à quelques kilomètres de notre maison mobile. Mon père remplissait ce traîneau de victuailles, de bagages et de membres de la famille.

Parfois, il nous embarquait dans sa carriole simplement pour une balade au village. Il ne pouvait pas se douter que Carole

et moi, sous la neige et les couvertures, on baisait pendant qu'il chevauchait sa motoneige.

De toute façon, j'ai l'impression que tout le monde baisait tout le temps, à l'époque. Sinon, tout le monde en parlait souvent. Le vendredi soir, mon père, ma mère, matante Huguette et mononcle Georges allaient au cinéparc, où on présentait des films de fesses. Oui, des films de cul au cinéparc, en plein air ! Ils ne s'en cachaient pas. Ils m'ont même déjà montré l'affiche du film qu'ils venaient de voir sur le petit dépliant du cinéparc. Un homme noir qui avait réussi à faire un nœud avec son pénis était en vedette. Ça m'avait impressionné. Tout le monde trouvait ça extraordinaire, en fait. Ils se remémoraient ensemble des moments du film. Huguette criait : « Crisse, je me serais sauvée en courant ! » Ça riait !

En roulant sur l'autoroute avec ma famille, assis sur la banquette arrière, je me souviens d'avoir aperçu de très courts extraits de films érotiques sur les écrans lointains du cinéparc. Personne ne se cachait, dans le temps.

À la maison mobile, quand ma sœur et moi étions couchés, j'entendais parfois mon père mettre le projecteur en marche. Je me demandais ce que mes parents pouvaient bien regarder avec Georges et Huguette. Comme il n'y avait pas de son, outre les bruits du projecteur, impossible de le savoir. Je me suis finalement donné une mission.

Je savais où se trouvaient nos films, mais j'étais certain qu'ils ne regardaient pas *Pinocchio* ou *Mickey Mouse*. Il devait donc y avoir d'autres films… Mais où se cachaient-ils ?

Tous les jours, en rentrant de l'école, j'avais une demi-heure de jeu avant que mon père retontisse à la maison. Trente minutes pour trouver un vieux sac en papier brun chiffonné ou toute autre enveloppe susceptible de cacher un film qui doit rester caché.

Après 3 semaines d'enquête, je cherche et trouve enfin… Dans le classeur de la chambre, derrière le dernier panneau, BINGO ! Deux choses fabuleuses et interdites : d'abord, le pistolet de départ de Gilles, communément appelé un *gun* à balle blanche (c'est avec ça qu'on donne le signal de départ d'une course). Je croyais avoir trouvé un vrai revolver, ce qui rendait ma découverte encore plus extraordinaire, mais bon. Ensuite, le fameux sac.

Je l'avais bien imaginé, il s'agissait bien d'un vieux sac brun fripé. À l'intérieur, cinq bobines de film. Mais mon temps était écoulé, le visionnement devrait attendre à demain.

Le lendemain, en arrivant de l'école, ne faisant ni une ni deux, j'ai descendu le store de la fenêtre sur laquelle on projetait nos films et j'ai inséré la bobine… Maudit que c'était compliqué. Mon temps était écoulé, j'ai défait et rangé le tout. Demain peut-être.

Le jour suivant, fort de mon expérience de la veille, j'ai rapidement géré la technique et eu le temps de regarder un premier film. J'en ai profité pour m'astiquer. Au moment de grâce, l'image s'est figée. Qu'est-ce qui se passe ? De gros cernes sont apparus sur l'écran, puis ça s'est mis à sentir le cramé… Le film était en train de brûler !

Quand je me suis approché du projecteur, le film avait fondu. La bobine était coupée en deux. J'ai tout rangé en vitesse. Mais ça ne m'a pas empêché de recommencer.

Chaque fois que je vais utiliser le projecteur, dans les jours à venir, je vais bousiller les bobines. J'organiserai des séances et inviterai même mes chums après l'école. Un regardera par la fenêtre pour s'assurer que mon père n'est pas rentré et les autres iront à tour de rôle aux toilettes.

J'apprendrai finalement que les films de mes parents durent en moyenne 3 ou 4 minutes, qu'ils sont muets, en noir et blanc, et beaucoup plus *hard* que ce que j'aurais pu m'imaginer. Un peu plus burlesques, aussi. Un des acteurs essayait de rester incognito, par exemple. Pendant que le mec s'affairait sur une femme, il tentait de recoller sa moustache.

Un soir, à table, alors qu'on était toute la famille réunie avec quelques amis, mon père m'a lancé :

— Quand tu regardes mes films de fesses, peux-tu faire attention de mettre le *tape* du bon bord ? T'es en train de brûler tous mes films.

Les filles

Mon côté féminin a toujours été assez développé. Mais vraiment. À 11 ans, je coiffais ma sœur avant qu'elle se rende à la danse. Elle n'arrivait pas à faire ses cheveux, tandis que j'étais capable de lui créer de beaux *flips*. Tous les vendredis soir, je lui séchais les cheveux avec sa petite brosse araignée et je sortais la brosse ronde quand venait le temps de lui « flipper » le tout. Je l'aidais aussi à choisir ses vêtements. En échange, elle me faisait découvrir de la musique. Barbra Streisand, Queen, George Michael, Mireille Mathieu, Dalida, Claude François, Village People… Que des icônes adorées par la communauté gaie.

Est-ce que ma sœur était une lesbienne refoulée ? Ça expliquerait peut-être pourquoi elle était si malheureuse. Cette théorie m'a beaucoup fait réfléchir ces dernières années. Mais bon, je ne le saurai jamais.

J'aimais les cheveux, j'aimais la danse, j'aimais la mode, j'aimais les filles. Mon Dieu que j'aimais les filles : les amies de ma sœur, les sœurs de mes amis, les amies des amies des sœurs de mes amis.

La sœur de mon chum Sylvain était particulièrement jolie, d'ailleurs. Elle s'appelait Annie. Si elle savait qu'on a déjà acheté une suce chez Radio Shack, qu'on l'a collée sur son téléphone et qu'on pouvait écouter ses conversations… J'empruntais les jumelles de mon père pour soi-disant traquer la bête, mais c'était plutôt pour aller me coucher sur le toit de la banque et espionner Annie qui se faisait bronzer avec sa copine, seins nus, sur le toit du dépanneur juste à côté.

Il y avait aussi France, une amie de ma sœur, un peu plus vieille qu'elle. Elle avait des ennuis financiers, alors Louise avait proposé qu'on l'héberge pour quelques mois. Je devais avoir 15 ans et elle en avait 27, je crois. Un soir où elle devait me « babysitter », elle a fait beaucoup plus que ça. Si ma sœur avait su… Chaque fois qu'elle en avait la chance, son amie venait me retrouver dans mon lit.

Les femmes de mon père

Quelques mois après le décès de notre mère, notre père nous a présenté une petite amie. Bernadette, une Française d'une grande élégance. Je l'ai aimée tout de suite. Faut dire que j'étais très heureux de retrouver une présence maternelle. À ma grande surprise, ma sœur aussi.

Notre père nous l'a présentée comme « sa Française ». C'est comme ça qu'il l'appelait. Elle était éclatante de beauté. À des

lieues de notre univers, aussi. Juste assez bourgeoise pour que ce soit *cute*. Elle semblait presque trop bien pour nous.

Où et comment mon père était-il tombé sur une perle de la sorte ? Aucune idée. Comment l'avait-il séduite ? Encore plus mystérieux. Gilles avait plus d'un tour dans son sac.

Elle avait des goûts raffinés et une jolie maison. Elle cuisinait une délicieuse lasagne dont elle remplaçait les pâtes par des aubergines. Elle m'avait offert une eau de toilette Paco Rabanne et fait découvrir Serge Lama. Elle avait même réussi à amadouer ma sœur Louise, qui semblait jusqu'alors incomprise. Toutes deux avaient de très longues discussions sur le divan fleuri du salon. Elle maîtrisait l'art de la psychologie juvénile. On l'a accueillie à bras ouverts.

Vive Bernadette !

Mon père l'a laissée 4 mois plus tard. Elle était en pleurs et nous aussi. Il ne se sentait pas prêt pour une relation sérieuse, il avait envie de s'amuser. Ah, les hommes…

Ensuite, on a vu défiler quelques conquêtes, des jeunes et des moins jeunes. Des bizarres surtout, dont une rousse à la peau très claire maquillée de couleurs trop vives. Elle aimait faire des spectacles de baladi, communément appelée danse du ventre. Elle avait offert une performance à saveur orientale dans notre grotte en préfini, pour le plus grand plaisir de mon père. On aurait dit Brenda dans *Le cœur a ses raisons*.

Je la trouvais gentille, quoique un peu épeurante.

Ça n'a pas duré longtemps entre mon père et elle. Comme ma sœur me l'a expliqué, ça ne pouvait pas vraiment marcher entre eux, vu que c'était une de nos tantes. Pas l'idéal.

Il a aussi brièvement eu une très jeune copine. Début trentaine. Un soir où il travaillait de nuit, elle est venue me retrouver sous les couvertures. Heureusement, elle ne s'est plus jamais montré le visage chez nous, celle-là.

Si mon père avait su…

Marguerite

J'avais un nouveau petit copain. Mario collectionnait lui aussi les Schtroumpfs en plastique. À nous deux, notre tribu était assez impressionnante. Je ne sais plus trop par quel concours de circonstances mon père a commencé à sortir avec sa mère… Pour se rendre compte au bout de quelques mois qu'il préférait finalement la sœur de celle-ci, Marguerite.

Cette fois serait la bonne.

On a adoré Marguerite à la seconde où on l'a rencontrée. Sa sœur avait des airs quelque peu hautains, mais pas elle. Elle était joviale et instantanément attachante.

Marguerite est devenue notre seconde maman. On était maintenant des adolescents, mais elle est tout de même venue combler un manque affectif. Elle a débarqué dans notre vie avec 17 ans d'expérience maternelle et encore beaucoup d'amour à donner.

Elle aurait pu s'appeler Cœur vaillant. En plus d'avoir une job de jour et une job de soir, elle avait cinq grands enfants. Quand je dis grands : le plus jeune, qui avait 15 ans, mesurait six pieds cinq. Je m'en souviens parce qu'il a déjà cassé le plafonnier de sa chambre en enlevant son t-shirt.

Comme ma mère, Marguerite était soudeuse. Elle donnait dans la micro-soudure, surtout des intérieurs de téléphone avec de l'or fondu. Elle devait même être fouillée quand elle quittait le travail, au cas où elle aurait caché de ce métal précieux dans ses poches.

La nuit, elle travaillait à la pizzeria juste derrière la maison. Elle n'avait pas vraiment le choix, comme le père de ses petits était parti en la laissant sans le sou.

Au début de sa relation avec Gilles, on ne la voyait pas beaucoup. On ne cohabitait pas ; Marguerite vivait avec son clan dans un appartement pas très loin de notre duplex. Elle attendra que tous les enfants soient partis pour de bon avant d'emménager chez mon père. Un an plus tard, je reviendrai… Surprise !

Je me suis rapidement pris d'affection pour un de ses fils. Marco est en quelque sorte devenu mon grand frère. Un gars très cool, assez baraqué, basané et doté d'une jolie tignasse. Il travaillait au même resto que sa mère. Lui, il livrait les pizzas. Des fois, je l'accompagnais. Il conduisait une Volkswagen Scirocco manuelle noire. Il portait des gants pas de doigts, avec des trous qui laissaient voir ses jointures. Son volant était gainé de cuir et il portait des lunettes de soleil, même le soir… Il était sur la coche, le demi-frère, pour les standards de l'époque. C'était clair que son but était de livrer une pizz' chez une créature de rêve et qu'elle lui saute dessus comme dans les prémices d'un film porno. Du haut de mes 14 ans, j'étais pas mal impressionné. Si je travaillais fort, dans 3 ans, ça pourrait être moi.

Spectacle animalier

À mes 15 ans, mon père m'a offert une boîte de préservatifs. Plutôt avant-gardiste pour l'époque. Il avait ajouté que je pouvais arrêter de dépenser mes sous durement gagnés pour louer une chambre dans des motels de la rue Saint-Jacques :

— Quand tu veux forniquer avec ta copine, faites plutôt ça à la maison.

Je trouvais soudainement mon père très ouvert d'esprit. Quelle excellente idée. Je n'ai pas perdu de temps. Le lendemain, j'ai invité ma copine à la maison. Je lui ai confirmé qu'on pouvait bel et bien baiser ici, et on a passé l'après-midi dans la chambre. À un moment, par contre, on a entendu de plus en plus de bruits venant de la cuisine, juste à côté. Une fois ma performance terminée, je suis sorti de la chambre pour aller voir Marguerite et demander où était mon père.

— Il est en bas et il n'est pas de très bonne humeur. Il veut te parler.

Je ne comprenais pas la source de sa mauvaise humeur. Je suis descendu pour le trouver derrière son bar à boire un coup.

— Y'a quelque chose qui va pas ?

— Innocent, je t'ai dit de faire ça icitte, mais pas quand on est là. Maudit sans-dessein. Marguerite est dans la cuisine en train de préparer le souper pis on vous entend « fuckailler » dans' chambre !

J'ai compris qu'il était ouvert, mais quand même pas trop non plus.

Quelques jours plus tard, la maison enfin vide, on a repris notre activité. Alors que j'honorais ma chérie dans une position des plus explicites, j'ai entendu un petit couinement derrière moi. J'étais penché au-dessus de Nancy, je tenais ses chevilles tout en enfonçant mon glaive de chair dans son orchidée magique. J'ai entrepris de regarder sous mon bras pour découvrir ce qui se passait.

Le son en question, c'était matante Mary qui avait entendu du bruit à l'étage et qui venait en établir la source. Plus précisément, c'était matante Mary qui pleurait, un Kleenex à la main. J'imagine qu'elle l'avait récupéré dans sa manche, elle qui en avait toujours quelques-uns cachés pas loin. Telle une magicienne, elle les multipliait dans sa main.

Elle se tenait là, toute menue, prostrée dans le cadre de porte, spectatrice involontaire d'une scène digne du *National Geographic*. Son lionceau était devenu grand et s'affairait sur une pauvre antilope sans défense. Bon, c'était mal connaître Nancy, mais enfin… J'ai lâché un cri.

— Sortez, Matante ! Descendez !
— *Oh my god*, mon petit garçon, qu'est-ce qu'il fait mon petit garçon ? C'est qui elle ? Qu'est-ce qui arrive ?

Je l'ai retrouvée en bas pour tenter de lui faire oublier ce qu'elle venait de voir et lui emprunter de l'argent. Mary me prêtait toujours de l'argent, à l'insu de mon père. Je gagnais pas mal de sous avec mes spectacles, mais je pouvais aussi passer des mois sans rien empocher. Et il faut dire que je n'ai jamais été très économe. Cette fois-là, je lui ai demandé un prêt pour m'acheter des bottes de travail comme celles de Victor Aubin. J'avais dit à mon père que j'en voulais.

Excellente idée.

Il m'avait donné 25 $, mais le modèle standard dans la cour d'école valait trois fois plus. C'était les Kodiak avec le grizzly sur la languette et le triangle vert sur le côté pour indiquer qu'on portait bien des *caps* d'acier. Un must pour ne pas se faire marcher sur les pieds, dans la vie. Mon père voulait me ridiculiser en me faisant porter une imitation à vingt-cinq piasses ? Non merci.

J'ai donc emprunté 50 $ à Mary dans l'espoir d'acheter de vraies Kodiak. Je trouverais bien le moyen de faire croire à mon père que j'avais dégoté un bon deal…

Je me suis rendu à la Warehouse, un magasin spécialisé en vêtements de travail. Mon ami Sylvain m'accompagnait. Il aurait bien aimé acheter une paire aussi, mais son père pensait comme le mien. Il n'avait même pas encore eu droit à ses 25 $ piasses. Il était tout de même très excité pour moi. C'est ce qui est génial avec les vrais amis, ils sont contents pour toi quand il t'arrive quelque chose de bien, et vice versa.

On s'est dirigés vers les uniformes de construction et les bottes de travail. Mon modèle y était.

— Dans le neuf, s'il vous plaît.

J'allais avoir des bottes de construction comme celles de Victor Aubin. Tous les gars de mon âge admiraient Victor. T'avais pas le choix de le prendre au sérieux. En plus d'être « shapé » comme une armoire à glace, il avait une maturité dans le regard. C'était un leader naturel, on l'aurait suivi sur un champ de bataille, ce gars-là ! Et comme on ne peut pas connaître un homme avant d'avoir marché dans ses bottines… Je me disais qu'avoir les mêmes que lui, ça ne pouvait pas nuire.

J'ai déposé mon joyau à la caisse, excité, mais aussi vaguement inquiet… Je devais quand même trouver une bonne menterie

pour faire avaler ça à mon père. Puis, j'ai sorti mon portefeuille en réalisant que j'avais omis de penser aux taxes. Léger détail. On était plus dans les 80 $... Sylvain m'a gentiment avancé le montant manquant. Y'a rien comme un ami !

Tandis qu'on s'avançait vers la sortie, on a entendu le vendeur nous interpeller.

— Vous avez oublié de prendre le gratteux, c'est une promotion !

Ah oui ? OK. J'ai gratté.

« Vous ne payez pas votre achat ! »

Quoi ? Sérieux ? J'étais béni des dieux. J'avais non seulement des bottes, mais aussi 75 $ en poche !

Sylvain et moi étions sur le cul. Le plus beau jour de ma petite vie. On a passé 2 heures à énumérer tout ce qu'on aurait pu acheter et obtenir gratuitement :

— Crisse, y'avait un canot ! Si on l'avait acheté, le canot... On l'aurait pas payé, *man* !

Nickname

Mes chums avaient tous des surnoms : Poule, Concombre, Burger. Longtemps, j'ai espéré en avoir un aussi. Je ne savais pas trop comment ça fonctionnait. Qui partait le bal ? Comment on démarrait la patente ? Puis, un jour, quelqu'un m'a appelé Kermit sans raison apparente. En fait, je portais un petit *coat* vert, ça devait être pour ça… Ça m'allait. Le mot s'est passé et le surnom est resté.

Je l'assumais tellement que j'en suis venu à me présenter moi-même de la sorte. J'étais Kermit.

Un des gars m'a finalement appris que c'est parce que tout le monde trouvait que ma nouvelle blonde ressemblait à Miss Piggy qu'on m'avait surnommé de la sorte !

Un peu chien pour elle… En même temps, il faut dire qu'elle était minuscule, qu'elle avait une énorme tignasse blonde bouclée, une poitrine généreuse et un bon petit nez retroussé. Elle était un peu bling bling, et elle avait du caractère comme on dit.

Bien joué, les gars.

Le Château

La boutique Le Château sortait toujours une collection de *suits* spéciaux pour les Fêtes et il y en avait toujours un comme moi pour les acheter. Osti que j'étais fier de mes *suits*.

Cet hiver-là, j'avais une crinière de Roi Lion. Je me séchais les cheveux par à l'envers en mettant du *spray net*. Une bouteille

de Finalnet par semaine. Sur mon *suit* Le Château bleu-mauve scintillant, j'avais ajouté un oiseau en pierres du Rhin que j'avais acheté chez un antiquaire, à Montréal. C'était l'époque de Duran Duran et de The Cure.

Une grosse fête battait son plein à la maison et je portais donc mon habit de style boléro taille haute — look hybride entre le danseur de flamenco et Claude François. Mon père a eu peur de manquer de bières, alors il m'a envoyé acheter une caisse de douze au dépanneur. Je me suis aussitôt exécuté dans mes petits bottillons *fancy*.

J'ai monté la côte glacée avec beaucoup de mal, trop fier d'aller « flasher » mon look au Perrette. Sur le chemin du retour, je me suis demandé comment faire pour redescendre la petite côte sans me péter la gueule… Ça fait que je me suis lancé, et je me suis pété la gueule.

La caisse de douze s'est fracassée au sol et un tesson m'a entaillé le bas de la jambe. Comme j'ai peur du sang, mes cheveux ont dégonflé d'un coup. Pire encore, j'ai déchiré mon habit tout neuf.

Mon père m'avait pourtant dit avant de partir :

— Passe pas par la cour, fais le tour.

J'avais fait à ma tête pour sauver quelques minutes de marche. Évidemment, ça lui a déplu. Il n'était pas de bonne humeur, quand je suis revenu. J'avais la jambe ouverte et, lui, quarante-cinq invités à la maison. À son avis, il y aurait trop de monde à l'urgence, un 24 au soir… Ça pouvait attendre le lendemain.

Je me suis installé dans la grotte en préfini. C'était quand même beau le sous-sol, chez mon père. Pas *beau*, chaleureux et rempli de petites merveilles. Gilles avait fabriqué les lampes au

plafond. Il avait pris deux boîtes en tôle, les avait « shootées » avec de la peinture noire et avait percé des trous dedans. Ça, ça diffusait de la lumière ! Ça mettait de l'ambiance.

Et il y avait toujours un feu de bois dans le coin. C'est mon père qui m'a montré à partir un feu. En tic-tac-toe, tout le temps. Tu ne peux pas te tromper. Et tu ne veux pas mettre ça en pointe, à moins de vouloir partir un feu de la Saint-Jean ! Faut toujours qu'il y ait de l'air qui circule entre les bûches, bien important. Enfin, tout ça pour dire que je suis, comme lui, assez bon pour faire un feu de cheminée, et j'en retire une certaine fierté à chaque fois.

Comme mon vieux a décidé que l'hôpital pouvait attendre au lendemain, il m'a « tapé » la jambe. Moi, j'étais bien content de ça. Premièrement, parce que j'avais peur d'aller chez le médecin. Deuxièmement, parce que je pouvais rester au party. Troisièmement, parce que je ne voulais pas « fucker » la soirée de mon père. On ne veut tellement pas décevoir nos parents.

On a même eu pas mal de fun, ce soir-là. J'étais assis à côté du bar, la jambe posée sur une chaise. Endroit de prédilection pour voir la fête se dégrader. C'est sûrement de là que me vient mon amour pour les fins de soirée. J'ai souvent été le dernier à sortir du bar ou du party. C'est à ce moment précis que les choses les plus drôles se passent. Ou les plus pathétiques.

Mon plan de carrière

Le spectacle *Delirious* d'Eddie Murphy a été une révélation. Un one man show mené par un Eddie tout de cuir rouge vêtu… J'ai compris ce dont j'avais envie d'avoir l'air sur scène.

C'était un début.

Je voulais être humoriste certes, mais pourquoi pas humoriste « sexy » ? Ça n'existait pas au Québec. Tous les humoristes étaient habillés comme des gérants de caisse pop ou des vendeurs de chars. Pourquoi ne pas essayer de créer un personnage *funny* qui « lookerait » ?

Le problème, c'est que chaque fois que j'allais au centre d'achats, tout ce que je trouvais, c'était de la déception. Rien qui fasse Hollywood.

Puis, un jour, à la polyvalente, j'ai entendu parler d'une méga-vente de vêtements de luxe. Tout serait à 80 % de rabais, mais pour un soir seulement, et c'était au centre-ville.

Je devais y aller, mon avenir en dépendait.

J'ai pris le bus, le métro, un autre bus et je suis arrivé devant les entrepôts de la rue Chabanel. Le paradis. J'ai enfin eu accès à des tissus de qualité, à des grandes marques, à des vêtements griffés. J'aurais voulu tout acheter, mais bon, j'avais juste 150 piasses.

Puis, je l'ai vu.

Le perfecto blanc cassé.

Signé Marithé + François Girbaud, une marque française de prêt-à-porter pour hommes et femmes. Je n'avais jamais

entendu parler d'eux, mais je reconnaissais la qualité. C'était le début d'un temps nouveau pour moi. Le succès serait instantané. Pendant des mois, voire des années, les gens allaient m'arrêter dans la rue pour me demander où j'avais pris ce manteau… J'embrassais le pouvoir des vêtements. L'habit ne fait pas le moine ? Pas si sûr.

Bon, si t'es un trou d'cul, tu vas l'être d'autant plus habillé en Dior. Autrement, le fait de te sentir bien dans un vêtement va te donner une assurance de fou, une prestance, une dégaine ! C'est avec le perfecto blanc cassé entre les mains que j'ai compris que, si tu utilises le vêtement à ton avantage, il deviendra ton armure, ta cape de superhéros, ta marque de fabrique.

C'est juste après que j'ai réalisé qu'il n'y avait pas que la qualité et le look qui comptaient. Mon perfecto était beaucoup trop chaud pour que je puisse le porter sur scène. Il y avait une raison pour justifier les 80 % d'escompte, crisse. Ça respirait pas pantoute, ce *coat*-là.

Mais maudit qu'il était beau.

Sur mesure

Mon père et son frère avaient été tailleurs dans leur jeunesse. J'ai souvent porté des vestons avec une étiquette « Gilles et Gérard Rousseau » cousue à l'intérieur. Des coupes vintage et des tissus iridescents, à la *Mad Men*.

Je n'étais pas peu fier.

Tico Tico

Le Thursday's était un bar branché de la rue Crescent, à Montréal. À 16 ans, je m'y suis retrouvé pour faire un de mes numéros dans un spectacle hommage à Alys Robi. Elle était sur place. Je ne la connaissais pas. Tout ce que je savais, c'est ce que mon père m'en avait dit : c'était une de nos grandes chanteuses.

J'avais obtenu cette *gig* grâce à monsieur Pérusse. Plusieurs artistes de cabarets avaient été invités. Je suis monté sur scène à mon tour…

Madame Robi était assise droit devant moi et rigolait à mes blagues. Confiant, je me suis lancé dans mon imitation de Ding et Dong. J'ai même repris un de leurs excellents gags, que j'ai adapté pour l'occasion, en pointant la chanteuse.

— Elle là, c'est peut-être pas une lumière, mais comme on dit souvent… Dans la chambre à coucher, une veilleuse c'est ben en masse !

J'ai à peine eu le temps d'arriver à ma chute que madame Robi montait sur scène et me giflait avec force, faisant tomber mon micro au passage. Elle m'a fait un Will Smith avant le temps ! On m'a demandé de quitter la scène. En m'escortant, on m'a conseillé de ne pas trop m'en faire parce que madame était un peu spéciale. Elle avait eu un passé difficile…

La prochaine fois, je ferais mieux mes recherches.

Quatre trente sous pour une piastre

À 16 ans, grande étape dans ma vie : j'ai obtenu mon permis de conduire. Je n'avais pas de voiture, mais j'avais mon permis.

Ma soirée de graduation approchait à grands pas et je me demandais si mon père accepterait de me prêter sa Pontiac 6000 rouge avec vitres électriques. Une grande question que je n'osais poser. Marguerite a bien sûr deviné mon souhait et a amorcé la discussion lors d'un repas.

— Stéphane, comment tu vas amener ta *date* au bal de graduation ?
— Ben, je ne sais pas trop, là.
— Gilles, tu pourrais lui passer ton auto, y'a son permis maintenant…
— Non, non. Il va prendre l'autobus, y'aime ça prendre l'autobus.

Marguerite m'a fait un petit clin d'œil. Elle ne lâcherait pas le morceau.

— Tu pourrais quand même lui prêter ta voiture, c'est un grand jour pour un jeune homme.
— On va voir. S'il a des bonnes notes.

Des bonnes notes… Dans certaines matières, j'excellais : en gymnastique, en arts plastiques, en anglais, en mécanique. Par contre, en français, en mathématiques, en physique, en chimie et en histoire, je ne méritais aucune récompense. À ma grande surprise, mon père a tout de même fini par céder.

— Tu le prendras, mon char !

Le lendemain, il a réajusté le tir.

— Non, à bien y penser, je préfère que tu y ailles en autobus.

Puis, le jour suivant :

— Je te laisse ma voiture, mais tu seras prudent.

Il a changé d'idée comme ça à peu près tous les jours. Heureusement, la semaine avant la remise des diplômes, c'était non… Sept jours plus tard, je devais théoriquement tomber sur un oui.

Il a effectivement accepté de me prêter sa voiture après un mois de tergiversations. Même si, au cours de la journée si convoitée, il a changé d'idée trois fois… À 10 minutes du départ, il m'a tendu ses clés en promettant que c'était bon.

J'étais paré de mes plus beaux habits, et ma douce Manon portait sa jolie robe de bal. On avait tous les deux les cheveux longs et crêpés. De dos, on ne savait plus qui était qui.

On n'était pas les seuls finissants de la rue. Mes voisines, fières de leur robe de soirée, étaient aussi sur leur balcon. Tout le voisinage était sur son perron. Mon père avait quand même fait laver la voiture, au cas où… Elle était garée dans le stationnement en pente, comme tous les petits stationnements de duplex à LaSalle. Les voisins le taquinaient.

— Vous lui prêtez votre Pontiac 6000 ?
— Je le regrette déjà.

C'était une nouvelle voiture pour mon père, mais ce n'était quand même pas un char neuf. Après quelques conseils de sécurité et autres « Mettez vos ceintures ! », on a enfin pu partir. Gilles était posté sur le balcon. Il trônait au-dessus de moi, je le voyais à travers le pare-brise, entouré de Marguerite, des voisins et de ma sœur qui attendaient la catastrophe. La pression était forte. Pour me la jouer conducteur chevronné, j'ai glissé mon bras derrière l'appui-tête de ma *date*, mis la voiture en marche arrière, pris soin de regarder mes angles

morts, tourné la tête pour bien regarder derrière et pesé sur le gaz parce qu'on était en pente.

Légère erreur de ma part : je n'étais pas du tout en marche arrière, mais bien en marche avant. Ça s'est passé si vite que je n'ai pas eu le temps de freiner. Je ne pouvais pas croire ce qui m'arrivait. Après avoir lâché un cri de la mort, ma chérie s'était mise à rigoler de nervosité. Je voyais mes voisins se prendre la tête à deux mains…

J'avais complètement défoncé la porte de garage que mon père venait de repeindre.

— Maudit sans-dessein !

« Au moins, y'a personne de blessé », s'est écriée madame Blais. Mis à part mon orgueil.

Plus de peur que de mal.

J'ai retenu mes larmes en allant chercher mon carnet d'autobus. Louise, elle, rigolait.

Ça a pris un bon mois avant que mon père me prête à nouveau sa voiture. Interdit de le décevoir. Et il m'avait lancé tout un défi : aller chercher une amie et sa fille pour les amener au camping, dans le Vermont. Un chemin qu'on empruntait tous les week-ends depuis 13 ans.

J'ai accepté pour plein de raisons ; parce que j'étais content de conduire, parce que c'était excitant de tenir le volant en direction des États-Unis ; et parce que sa fille, Cynthia, avait les plus beaux seins que j'ai jamais vus de toute ma vie. Tout le monde s'entendait là-dessus, au camping. La perfection.

Je suis arrivé pile poil à l'heure au lieu de rendez-vous. C'était donc parti pour 90 minutes de route… Mon père nous attendait autour de minuit.

Après sa longue journée de travail, la dame s'est endormie sur la banquette arrière. Moins de pression. Sa fille était assise à mes côtés, en avant. Jolie vue.

Premier défi, le poste de péage du pont Champlain. Évidemment, je me suis arrêté un peu trop loin de la machine à péage. J'ai dû lancer mes 25 cennes… qui ont atterri loin du panier et ils ont roulé sous la voiture. Je suis sorti pour récupérer mes trente sous. Parce qu'à l'époque, 25 et 30 sous, c'était la même chose… Je ne l'ai jamais comprise, celle-là.

Cette fois-ci, je ne raterais pas ma cible. Cynthia était charmée. Mais ça n'allait pas durer.

Parle parle, jase jase. On s'amusait, on rigolait. Après un moment, je n'étais plus tout à fait convaincu de reconnaître la route, mais je me rassurais mentalement : la nuit, c'est différent.

Enfin, j'ai aperçu la douane ! J'ai offert un sourire confiant à ma passagère, mais mes doigts qui se crispaient autour du volant trahissaient mon malaise. Elles n'étaient pas comme d'habitude. Merde, ce n'était pas les bonnes douanes… On arrivait bien aux États-Unis, mais pas par la porte habituelle. Je m'étais trompé quelque part.

Je n'avais aucune idée de comment me rendre au camping par cette voie. Je devais rebrousser chemin. À regret, je l'ai avoué à ma copilote, qui a immédiatement voulu réveiller sa mère. Pas la peine, j'avais probablement juste manqué la sortie. Suffisait de faire demi-tour, je retrouverais aisément ma route.

Elle m'a fait confiance.

On est repartis de plus belle dans nos discussions, on a cessé de voir le temps filer. J'ai finalement commencé à me reconnaître. Oui, je me reconnaissais ! Ah oui, ben oui, c'était le pont Champlain. Une heure et demie du matin, retour au point de départ. On est repassé sur le pont Champlain, dans l'autre sens, cette fois-ci je ne raterais pas ma cible avec ma monnaie.

Cynthia m'a à nouveau suggéré de réveiller sa mère. Pas la peine, il fallait la laisser se reposer. D'ici, je ne pouvais plus me tromper. Je savais où j'avais commis l'erreur et cette fois, tout irait bien.

C'était mal me connaître.

Sérieusement, ça s'améliorait. J'étais rendu à Saint-Jean-sur-Richelieu et je reconnaissais l'endroit. On était au beau milieu de nulle part, dans un champ de maïs, mais je reconnaissais le blé d'Inde ! Le seul hic dans tout ça, c'est que j'avais oublié de jeter un occasionnel coup d'œil à la jauge d'essence. Remarquez, je n'ai pas eu besoin de regarder quoi que ce soit pour comprendre ce qui se passait quand le véhicule s'est arrêté au beau milieu dudit champ de maïs à 2 heures du matin.

Cynthia m'a annoncé la mauvaise nouvelle : elle allait maintenant réveiller sa mère. Trop préoccupé par mon orgueil qui en mangeait un coup, je n'ai pas pensé une seule seconde à mon père, qui était à ce moment précis quelque part entre la vie et la mort d'inquiétude. On n'avait bien sûr pas plus d'essence que de cellulaire. Un bon samaritain qui passait par là nous a heureusement dépannés. C'est la mère de Cynthia qui a conduit jusqu'aux États-Unis, sa fille endormie derrière et moi, penaud, devant.

Quand on est arrivés au camping, à 4 heures du matin, tout le voisinage était réveillé. Ça prendrait quelque temps avant que mon père me prête à nouveau sa voiture.

Bon à s'en lécher les doigts

Mes contrats d'humoriste restant somme toute aléatoires, je devais trouver des petits boulots pour arrondir mes fins de mois. Le premier job normal que j'ai décroché, c'était au Poulet Frit Kentucky. Pratique, le resto était à deux pas de la maison. En plus, ça me permettrait peut-être de devenir copain avec Victor Aubin. Victor, en plus d'avoir des belles bottes, était le gars le plus fort de l'école. Pour de vrai. Il avait même remporté les jeux du Québec en haltérophilie.

Plutôt beau gosse, *underdog* mystérieux, un adulte dans un corps d'ado. Il avait de la barbe, il était bon à l'école, les filles étaient folles de lui, mais il n'était pas du genre dragueur ni blagueur. Un gars très sérieux, qu'on prenait au sérieux. Disons qu'à l'école, je n'aurais pas été son pote. Mais au Poulet Frit Kentucky, qui sait ?

Chaque jour, je tentais des rapprochements. Il me répondait à peine par oui ou non. Nos discussions s'arrêtaient assez vite. Il était plutôt rocker et moi, disco, ce n'était pas gagné. Jusqu'au jour où, à ma plus grande surprise, Victor m'a adressé la parole :

— Vendredi, on s'en va voir le spectacle de Rush au Forum de Montréal. Y'a un gars qui peut plus venir, ça t'intéresse-tu ?

Si ça m'intéressait d'aller voir Rush, un groupe que je ne connaissais pas du tout ? Mais bien sûr que ça m'intéressait !

J'étais enfin le copain du gars le plus fort de l'école ; ça valait un relooking complet. J'en ai profité pour faire un saut chez Parasuco et acheter tout ce que le mannequin portait dans la vitrine. Je devais être plus rock que je ne l'avais jamais été. J'ai opté pour le nouveau jeans turquoise, la double ceinture cloutée qui descendait sur chacune des hanches,

le chandail zébré blanc et noir, le veston sans manche turquoise et noir avec épaulettes. J'ai acheté les bottillons les plus pointus jamais créés. Rendu là, pourquoi ne pas me faire couper les cheveux ?

— Vous me dites que vous pouvez me les « bleacher » ? Allez !

J'étais devenu le fils de Billy Idol et de David Lee Roth. J'étais prêt à vivre un show rock.

Victor m'avait avisé qu'on boirait d'abord dans le parc. J'avais bien pris note de ne pas oublier mon *six-pack* de Sarasota avec étiquette de flamants roses et petits palmiers. Je suis descendu du métro, tout près de la place publique en face du Forum. J'ai rapidement aperçu trois gars en jeans, chemise de chasse, bottes de travailleur Kodiak et cheveux longs, chacun assis sur une caisse de douze Labatt 50. L'un d'eux affichait une mine déconfite. Victor.

Je n'avais jamais ressenti le poids du mépris avant cet instant précis.

Personne ne m'a parlé de la soirée. Je les ai suivis, piteux, cinq mètres derrière le groupe comme un petit chien qui essaie de se faire aimer de son maître.

Les semaines qui ont suivi ont été assez silencieuses en cuisine. Heureusement qu'il y avait Jimmy qui travaillait aussi avec nous. Vous savez, le fan d'Elvis qui ne faisait pas tout à fait son âge ? Il était capable de vaquer à des petites tâches au Kentucky. Il nous faisait souvent rigoler, entre autres, parce que Victor Aubin avait l'habitude de dire « attaboy » et que Jimmy croyait qu'il disait « Ottawa »… Il rentrait souvent en disant :

— Ottawa, les gars… Ottawa !

C'était trop mignon. Évidemment, on ne le corrigeait jamais. Ç'aurait été dommage. On lui répondait :

— Ottawa, Jimmy… Ottawa !

On aimait parfois lui faire des petits coups pendables. Par défaut, des mouettes se tenaient près du bâtiment. Une fois, on a créé un petit trajet avec des frites posées au sol jusque dans la pièce frigorifique. Une sorte d'immense congélateur qui faisait huit pieds par huit pieds. Un volatile est tombé dans le panneau. On a refermé la porte derrière lui… Pour ensuite envoyer Jimmy chercher quelque chose dans la pièce en question.

SURPRISE !

Quand la mouette lui a foncé dessus pour fuir le guet-apens, Jimmy a sursauté sa vie en criant « OTTAWA » !

Moment magique.

Haut les cuisses !

Je devais faire le *shift* du vendredi soir, mais j'étais aussi « booké » dans un bar.

Du bout des lèvres, j'ai demandé à Victor s'il pouvait me remplacer. Il a grogné un peu avant d'accepter. Ainsi, le vendredi venu, tandis que je performais mon spectacle en province, Victor jouait mon rôle au Poulet Frit Kentucky. Et c'est ce soir-là que trois truands ont choisi pour faire un hold-up dans le restaurant où se trouvaient le jeune athlète, le gérant et une caissière. Victor, véritable héros, a voulu protéger la caisse.

Les voleurs l'ont tabassé. Mâchoire et bassin pétés, intestin perforé, un mois d'hospitalisation, annulation de toutes ses compétitions. Je ne l'ai jamais revu.

Désolé, Victor.

J'ai quitté cet emploi — beaucoup trop dangereux — pour travailler chez Transcanada Chaussures. Il fallait que je m'habille en monsieur. Super, un nouveau déguisement ! Je me suis acheté un beau costume au Château. D'une pierre deux coups : cravate et ceinture réversibles. Gris d'un côté, bourgogne de l'autre.

On s'amusait bien chez Transcanada. Mon collègue et copain Ray Salamon était porté sur la chose. Il rentrait toujours dîner chez lui. Dans les faits, il allait chaque fois baiser une fille différente sur l'heure du lunch. Quand il revenait au magasin, il me faisait sentir ses doigts. J'avais beau être partagé entre le dégoût et la curiosité, c'est généralement cette dernière qui gagnait.

Le gérant et lui me parlaient souvent d'une cliente, une espèce de Jessica Rabbit qui faisait le bonheur des vendeurs puisqu'elle ne portait jamais de sous-vêtements. Selon la légende, elle passait une fois par mois et n'achetait jamais rien. J'y croyais plus ou moins. Ça semblait trop beau pour être vrai, cette histoire de pêcheurs. Un beau mercredi tranquille où je rangeais des boîtes dans le *backstore*, mes collègues sont arrivés en courant : alerte rouge ! Jessica était dans le magasin et on me laissait le privilège de vivre mon initiation.

C'était une femme de 40 ans. Exhibitionniste. Je devais l'aider à enfiler ses bottes. Elle a levé sa jambe bien haut, j'ai aligné la cuissarde, elle y a enfoncé son petit pied suivi de sa longue patte de gazelle, ce qui m'a amplement donné le temps d'admirer sa petite toison blonde et sa fleur de lotus. Elle y prenait un malin plaisir, et nous aussi.

Après ses visites, on allait célébrer ça au restaurant, juste en face. Bon, restaurant est un grand mot. C'était un comptoir avec ces fameuses saucisses qui tournaient sur elles-mêmes grâce à un système de rouleaux douteux. Ça leur permettait de rester chaudes toute la journée. Une saucisse hot-dog qui cuit pendant 7 heures, c'était pas l'idée du siècle. C'est pas pour rien qu'on n'en voit plus !

J'ai rapidement eu besoin de nouveaux défis. J'ai troqué les chaussures contre le bronzage. Le salon appartenait à un copain et, surtout, la porte de chaque cabine était faite de volets ajourés. Si on se penchait et qu'on trouvait le bon angle, non sans difficulté, on pouvait admirer les femmes qui se dénudaient avant de se coucher dans le lit de bronzage. Je dois l'avouer, j'ai tenté d'épier certaines de mes clientes, la peur au ventre de me faire prendre. (Même si, dans les faits, c'était difficile de discerner ce qu'on voyait réellement dans les interstices…)

Une fois, une bombe de 35 ans s'est installée en cabine. J'ai d'abord réussi à faire le foyer sur ses genoux. J'ai remonté tranquillement vers sa toison et poursuivi pour découvrir le galbe de ses seins. J'ai continué ma route, essayant de deviner si c'était maintenant sa bouche que je regardais… Mais non, merde, c'était ses yeux ! Ses yeux qui fixaient les miens.

Je me suis prestement relevé et j'ai retrouvé mon comptoir. Quand elle est ressortie, elle m'a lancé :

— Tu regardes toutes tes clientes comme ça ?

Sûr de moi, je lui ai répondu :

— De quoi vous parlez ?

Elle m'a souri, puis elle est partie, emportant avec elle mes activités de voyeurisme. Trop dangereux, c'était fini. Je me

suis recyclé dans l'art. Sachant que j'aimais griffonner, mon copain m'avait offert de redécorer son salon. Parfait, je peindrais un petit manchot qui sue devant un coucher de soleil sur le comptoir de la réception.

La fresque était pratiquement terminée quand une femme spectaculaire, longiligne et raffinée a fait son entrée. Difficile de la manquer, elle portait un grand manteau de fourrure blanche. Je suis retourné derrière mon comptoir et lui ai proposé une séance. Elle a plutôt acheté un abonnement, puis elle est repartie. Mon premier abonnement, j'étais fier. Mon copain serait content.

J'ai repris mon pinceau pour mettre une dernière touche à mon pingouin… Mais qu'est-ce qui s'était passé ? Mon soleil et l'animal étaient couverts de poils blancs. S'ils étaient couverts de poils, c'est que la cliente était forcément couverte de peinture. Mon copain ne serait pas si content, finalement.

Il a reçu une facture de nettoyage de plusieurs centaines de dollars. De toute manière, j'en avais marre de cet emploi.

Je me suis donc fait embaucher comme lapin de Pâques par un fleuriste. Erreur. Je me faisais royalement chier dans mon costume de mascotte, posté sur le terre-plein d'un boulevard à Châteauguay. J'avais chaud, les ados me donnaient des coups de pied et, pire que tout, mon costume était laid. Une chance que la saison de Pâques ne dure jamais longtemps.

Découragé par mes jobines chiantes et peu payantes, j'ai demandé conseil à mon père. Que devais-je faire de mon avenir ?

— Ça te tenterait pas d'aller danser au 281 ? Le fils d'un de mes chums fait ça. Il se fait deux cents par soir. T'aimes ça danser, pis t'as l'habitude d'être tout nu.

J'ignorais s'il blaguait ou non. Donc, je l'ai essayé… Mais au camping. Mon copain Jimmy et moi faisions des strip-teases chaque vendredi soir au club-house du camp de nudistes. Certains participaient au spectacle hebdomadaire en chantant, d'autres en jouant de la guitare. Nous, on dansait et on se foutait à poil. Mais comme nos spectateurs passaient la semaine à nous voir nus, c'était surtout rigolo. D'autant plus qu'on dansait pour des familles. En ce sens où, au premier rang du parterre, se trouvaient des enfants. Ça applaudissait, ça riait.

Assez surréaliste.

Teresa

Pour m'exposer à la souffrance des hommes, mon père a eu la bonne idée de m'envoyer à Haïti.

Grâce à mon cours de pastorale, vingt jeunes de 16 ans avaient l'occasion unique de découvrir le métier de missionnaire en cultivant la foi. Du groupe, j'étais le seul non-croyant. Personne ne le savait, à part Dieu et moi. La seule chose en laquelle je croyais, c'était qu'une fois rendu là-bas, j'avais des chances de « necker » avec Mona.

Maudit que je la trouvais *cute*, Mona ! Elle avait la peau mate et des yeux perçants. Finalement, je me suis vite rendu compte que, catholique comme ça, la partie était loin d'être gagnée.

Autrement, toutes les occasions étaient bonnes pour manquer 3 semaines d'école. À coups de vente de palettes de chocolat et de soupers spaghetti, j'ai donc pu m'envoler vers Port-au-Prince.

La première semaine, on a travaillé à construire une route. La seconde, on l'a passée à visiter des prisons et des crèches. La troisième se déroulait dans les bidonvilles et les mouroirs. Les mouroirs sont des espèces d'hôpitaux où les traitements ne sont pas prodigués. Comme son nom l'indique, c'est un endroit où l'on va mourir… La plupart des patients souffraient de la lèpre. On se baladait entre les brancards et les civières, main dans la main avec la mort.

La chaleur et l'odeur étaient accablantes. Pour ce qui est de l'ambiance de *cruising bar*… On repassera. J'ai vite compris qu'il y aurait un avant et un après, et que je ne serais plus jamais le même après ce voyage. Côtoyer la misère humaine à un âge si jeune, ça transforme à jamais. Mon père le savait. C'est probablement pour ça qu'il m'avait encouragé à participer à ce séjour de 3 semaines qui changerait ma vision du monde.

À mon retour, je terminerais toujours mes assiettes. Mais pour l'instant, j'avais chaud et j'avais soif.

Mon copain François m'a annoncé une bonne nouvelle en catimini : il avait acheté un pack de six bières. Pendant que les autres jeunes s'affairaient à éponger les fronts des malades, on est sortis en douce. Direction le toit de l'hôpital. Sous un soleil de plomb, quarante degrés à l'ombre, on s'est enfilé trois bières chacun en une petite heure. De retour à l'intérieur, l'ambiance était à son comble. Nos camarades et les deux professeurs-curés qui nous accompagnaient étaient émus aux larmes. On était aussi secoués, mais pas autant qu'eux… Un truc avait dû se passer durant notre absence.

Dans la camionnette qui nous ramenait au monastère où on logeait, le silence était complet. Convocation à 17 heures, dans le grand salon, pour la rencontre quotidienne. Le temps de nous doucher, on s'est tous retrouvés assis en rond, comme des

alcooliques anonymes, à discuter de l'expérience de la journée. Notre professeur, le prêtre Miguel — un homme plutôt austère avec un accent espagnol à couper au couteau —, a pris la parole en premier.

— Alors, un à un, donnez-moi vos impressions sur la rencontre hors du commun que vous avez faite aujourd'hui. Vous savez que c'est une chance incroyable que d'être béni par mère Teresa…

Certes, on avait entendu quelques échos sur le passage dans le coin de cette petite dame au visage buriné qui portait un linge à vaisselle sur la tête… Mais François et moi, on a vite compris qu'on l'avait carrément ratée. Nos amis ont raconté, les uns après les autres, la puissance de cette rencontre extraordinaire. Ils étaient bouleversés, transformés !

Puis, notre tour est venu.

On a tenté de raconter avec émotion ce moment qui n'était jamais arrivé, mais on n'a pas eu la chance d'aller très loin dans notre témoignage avant de se faire dénoncer.

— Ils étaient pas là, ils buvaient d'la bière su'l'toit !

Certes, j'ai raté mon rendez-vous avec mère Teresa. Mais 30 ans plus tard, j'ai marché Compostelle pour m'assurer une place au royaume des cieux.

Sweet Sixteen

C'est aux alentours de 16 ou 17 ans que les jeunes quittent le camp de nudistes, période trop ingrate physiquement pour la vivre nue devant plein de gens.

De mon séjour chez les nudistes, je retiens que le sentiment de liberté de se baigner nu est inégalable. Ça a ouvert mon esprit et mon cœur à la différence corporelle. J'ai rapidement constaté que chaque corps est unique et précieux. Plus que tout autre sujet, la nudité me fascinera toujours. Je la trouve envoûtante de beauté et de mystère. Sous toutes ses formes.

J'allais oublier… Comme j'ai accumulé au fil des années une banque de données assez impressionnante d'images de corps nus différents, je crois avoir développé la faculté de deviner à quoi vous pouvez ressembler en costume d'Ève ou d'Adam. Déformation professionnelle. Tenez-vous-le pour dit.

Les grandes écoles

Comme je n'irais pas à la polyvalente toute ma vie, c'était décidé, j'allais préparer mes auditions pour entrer dans une école de théâtre.

J'allais tenter ma chance à Saint-Hyacinthe et à Sainte-Thérèse. Pour ce faire, je devais préparer deux performances, une pour chaque établissement. Un extrait d'un classique québécois et un texte de mon choix. J'ai opté pour la pièce *Un simple soldat,* de Marcel Dubé, et un bout de mon propre show que je traînais dans les bars… Pourquoi pas.

Je rêvais de poursuivre mes études dans ce genre d'établissement. Je regardais religieusement la série américaine *Fame*, qui se déroulait dans une école d'art à New York où tout le monde était tellement *hot*. Étudiaient sous un même toit des musiciens, des chanteurs, des humoristes et des acteurs. Le rêve ! Ça me faisait fantasmer.

Après un mois d'attente, j'ai une lettre de Sainte-Thérèse. Zut de flûte de pan ! Refusé. Il me restait encore Saint-Hyacinthe. Deux jours plus tard, la réponse était déposée dans notre boîte aux lettres. J'ÉTAIS ACCEPTÉ !

On m'a expliqué qu'après avoir étudié mon dossier, on était prêt à me recevoir, malgré mes notes scolaires un peu basses. On m'a tout de même conseillé de bien y réfléchir, en raison de mon expérience de scène déjà assez importante pour mon âge. On tenait également à ce que je comprenne le cursus scolaire : la première année, je ne monterais pas sur scène. Ce n'est qu'à la deuxième que je pourrais obtenir un petit rôle dans une pièce. Puis, en troisième année, un plus rôle important. On craignait que je n'y trouve pas mon compte.

J'y ai bien réfléchi et j'ai décidé de décliner la proposition. À ce jour, je n'ai pas de regret. Mais si c'était à refaire, j'aurais accepté d'y aller. J'aurais aimé vivre le *trip* de *gang*, avoir plus d'outils dans ma boîte et ne pas sentir le regard parfois méprisant des collègues diplômés.

En même temps, ils avaient probablement raison. L'école n'a jamais été une de mes forces. Au terme de cette année-là, j'allais d'ailleurs échouer à mon examen d'histoire, une matière obligatoire pour l'obtention du diplôme secondaire. C'est ainsi qu'à la rentrée suivante, je n'entrerais pas à l'école de théâââtre… mais au Centre de formation aux adultes. Avec les gars qui sortaient de l'école de réforme, les filles qui avaient

accouché en secondaire 4 et les immigrants qui apprenaient le français. J'ai lâché avant la fin d'année.

Fuck mon diplôme. Je retourne faire des shows dans des clubs de danseuses.

Les anges de l'enfer

Ma carrière allait bon train. Je venais d'accepter de jouer dans un bar appartenant aux Hells Angels, ce que j'ignorais. Mon contrat prévoyait une représentation par semaine pendant un an. Je ne ferais qu'un seul soir.

Dès mon arrivée, le gérant des lieux m'a fait appeler par un de ses *goons* pour que je lui rende visite dans son bureau. Il avait prévu une jolie mise en scène pour bien marquer le coup. Une fille à moitié nue, couchée sur un divan, sniffait un rail de coke. Lui comptait des liasses de billets assis à son bureau. Derrière, une porte dissimulée était entrouverte, question de laisser apercevoir un *gun*.

— Un jour, toi aussi tu pourras avoir tout ça. Si tout se passe bien ce soir, je te veux tous les vendredis.

Il m'avait repéré dans un bar la semaine précédente. Je crois que c'est mon imitation de Rambo et de Kenny Rogers qui chiait sur le bol de toilette qui l'avait séduit. Je venais d'avoir 17 ans, je n'avais pas froid aux yeux. J'ai donc concocté un nouveau texte audacieux inspiré de l'actualité. Il portait sur des Hells Angels retrouvés dans des sacs de couchage au fond du fleuve…

D'entrée de jeu, j'ai commencé mon numéro avec d'excellentes blagues de règlements de comptes. La réaction de la foule m'a semblé inhabituelle… Les rires fusaient, oui, mais on devinait un malaise. Malaise dont je ne comprenais pas l'origine, jusqu'à ce qu'un homme coiffé d'un chapeau de cowboy se lève et m'interpelle. Génial, je venais de trouver ma tête de Turc !

Enfin, je le croyais.

Après avoir été ridiculisé, le gars est monté sur scène et m'a violemment poussé à la poitrine pour me faire claquer les dents. À ma grande surprise, le public s'est mis à rire de plus en plus fort. Le maître de cérémonie a aussitôt annoncé que le spectacle était terminé. Le cowboy m'a volé le mot de la fin :

— On t'attend dehors.

J'étais un peu déstabilisé, je l'avoue. Le gérant m'a expliqué que le public était composé de Hells Angels accompagnés de leurs femmes. Il ne pouvait rien faire pour moi, malheureusement. Est-ce que quelqu'un pouvait venir me chercher ? Mon père peut-être ?

Avant que je sorte, le *doorman* m'a dit :

— Ils sont assis sur ta voiture.

Comme je n'avais pas de voiture, ils étaient plus exactement assis sur le capot de la toute nouvelle et rutilante Mustang que ma sœur m'avait gentiment prêtée pour l'occasion. Marguerite avait fait rentrer Louise chez Northern Telecom : grosse job, gros salaire, gros bolide ! J'ai demandé au *doorman* s'il voulait bien m'accompagner, lui proposant même 100 $ pour m'escorter (nul besoin de préciser que je n'avais pas reçu de cachet ce soir-là).

— Impossible. C'est mes employeurs… Mais je vais regarder par le hublot et appeler la police si ça tourne mal.

Évidemment, j'aurais eu le temps de mourir plusieurs fois avant que la police arrive. Mais bon, les officiers pourraient au moins identifier le corps.

J'ai pris mon courage à une main et mon sac de costumes de l'autre, puis je suis sorti. Il y avait bel et bien trois gars aussi baraqués que tatoués assis sur le capot de la Mustang. Je me suis approché en tremblotant de tout mon être. Je n'ai jamais été le plus brave. Mais là, j'étais complètement terrifié. Le cowboy a pris la parole en premier.

— Tu te trouves drôle ?

J'ignorais, jusqu'à ce moment-là, que je maîtrisais à ce point le trémolo. Au bord des larmes, je leur ai expliqué combien je les appréciais et à quel point ils m'effrayaient. Ils ont entrepris de me faire la morale, mais je ne discernais pas leurs paroles. J'entendais leurs voix, comme étouffée, et portais toute mon attention sur leurs chaînes de portefeuille, leur fermeture éclair et leurs *studs* qui risquaient de rayer la peinture du capot. Quoi qu'il arrive, j'étais mort : si c'était pas eux, c'était ma sœur qui allait me tuer.

Heureusement pour moi, les colosses voulaient simplement me donner la chienne. Ils ont salué mon courage et m'ont expliqué que, si je voulais partir, je devais d'abord boire cul sec une bière. J'ai toujours été incapable de boire cul sec. Ce soir-là, pourtant, j'ai réussi. La mousse me sortait par les narines, mais j'ai réussi.

Avec tout ça, j'étais en retard pour mon spectacle à Laval.

J'ai pris la route 7 minutes plus tard. Bien qu'encore sous le coup de l'émotion et inquiet d'arriver en retard, je roulais

paisiblement quand une Harley m'a dépassé. Assis dessus, un mec arborant son logo des Hells Angels bien en évidence. *Full* « patché ». Pour m'impressionner, j'imagine, il a mis le gaz à fond et m'a doublé dans une courbe, sous la pluie. Il a raté son virage et s'est planté devant mon véhicule à 120 km/h. Il a glissé sur cinquante mètres, s'est enfoncé dans le fossé et a disparu. Je n'en croyais pas mes yeux.

Je me suis arrêté sur l'accotement sans trop savoir quoi faire. Soudainement, j'ai vu le motard réapparaître, ensanglanté, la chemise et le gilet de cuir enroulés jusque sous les aisselles et le torse criblé de gravier.

— Emmène-moi à l'hôpital.

À ce moment précis, trois pensées m'habitaient : 1) Je peux pas faire monter ce gars en sang sur le siège bleu pâle de la Mustang de ma sœur ; 2) Je suis *fucking* en retard pour mon spectacle ; 3) Si je ne le fais pas monter, lui va me faire descendre.

Au même moment, une voiture s'est garée derrière la mienne. Des amis à lui. Ils allaient s'en occuper. Était-ce à cause de l'adrénaline ? Je l'ignore, mais j'ai livré un putain de show à Laval. Et comme d'habitude, quand je suis rentré à la maison, j'ai dit à mon père et à ma sœur que tout s'était bien passé…

Dans le show-business, le mot se passe vite. Une semaine plus tard, j'ai fait un spectacle pour un autre groupe de motards. On apprend de ses erreurs. Cette fois, j'ai fait des blagues sur les relations de couple.

Ils m'ont tellement aimé qu'ils m'ont invité à participer à une soirée, après le show. Dans leur bunker.

Je me suis retrouvé entouré de gars vraiment costauds à la pilosité impressionnante et de leurs bonnes femmes aux seins nus. Ça jouait aux cartes, ça picolait, ça sniffait, ça parlait fort.

Moi, leur nouvelle mascotte, je les faisais rire. Tout se passait tellement bien que j'ai décidé de leur raconter mon anecdote avec les Hells Angels. J'en suis même venu à leur confier qu'au fond, les Hells, ils étaient vraiment sympathiques. Ce qui a eu pour effet d'enrager un certain monsieur bulldozer coké. Pas le choix, il devait me péter la gueule, là, tout de suite. Les autres gars ont sauté dessus et m'ont sommé de me sauver.

Je ne tournerais plus jamais seul. Dorénavant, mon copain Burger, m'accompagnerait partout.

Au premier coup d'œil, Burger était impressionnant parce qu'il était grand et large. Il avait l'air bâti, mais dans les faits, il était plutôt mou du bidou et doux comme un agneau. J'avais enfin mon *bodyguard*, qu'importe qu'il soit fait en *marshmallow*.

Avec lui, je suis retourné au café le Rendez-vous de Saint-Henri. Là où tout avait commencé. J'ai joué mon spectacle comme d'habitude, c'est-à-dire que personne m'écoutait. Un groupe à la table la plus près de la scène m'enterrait particulièrement : un homme en veston, un autre vêtu d'un survêtement de baseball et une fille, une pitoune crêpée. Pendant que je performais, j'ai remarqué que celui en tenue de sport cachait un *gun* dans son pantalon. Fort de mon expérience, je les laissais jaser, même s'ils parlaient pratiquement plus fort que moi.

J'ai conclu mon spectacle. Le propriétaire m'a fait venir au sous-sol pour me payer en argent liquide, comme toujours. Quelques secondes plus tard, une des serveuses est descendue pour nous informer que Burger était en fâcheuse position avec des clients. Mon nouveau garde du corps avait décidé d'expliquer aux trois loubards que c'était très impoli de parler pendant un spectacle. Il n'avait pas eu le temps de terminer sa phrase que la pitoune crêpée lui avait lancé son verre à la gueule. Pas que le contenu, le contenant aussi.

Je suis remonté en vitesse pour trouver Burger en état de choc. Calvaire, j'avais pas pris un garde du corps pour qu'il cherche les emmerdes… On est sortis de l'établissement. Évidemment, la pitoune, le mafieux et le joueur de baseball nous attendaient dehors. Ce dernier a enlevé son *coat* pour nous exhiber ses gros bras et son petit *gun*. Il a pris son arme et l'a remise à son chum. La pitoune s'est mise à gueuler. Bizarrement, je n'étais pas trop effrayé, mais je voyais que mon garde du corps, lui, claquait des dents. Le criminel sportif a repris la parole pour nous expliquer qu'il était un ancien lutteur et qu'il s'apprêtait à casser mon ami en deux. Joignant le geste à la parole, il a mimé un gros bâton qu'il brisait contre son genou.

Mon *bodyguard* était sur le point d'éclater en sanglots. Je devais le défendre. Ce n'est pas comme ça que j'avais imaginé le truc, au départ. Sans autre choix, j'ai volé à son secours avec ma répartie et mes supplications plutôt qu'avec mes poings.

Une fois de plus, on s'en tirera sains et saufs. Mon humour m'aura encore servi. Non pas à faire de l'argent, cette fois-ci, mais à ne pas nous faire fendre en deux.

Usine à fric

Au début des années 1980, les animateurs radio étaient souvent des mégastars, au Québec.

Chez nous, la radio trônait au milieu de la cuisine, appuyée contre le lave-vaisselle. Et elle jouait souvent. Cette journée-là, j'écoutais CKMF avec Douglas Leopold, animateur phare de l'époque. Il a annoncé que les auditeurs qui l'appelleraient dans

les 15 minutes et qui l'imiteraient le mieux allaient gagner un t-shirt de la station.

J'ai aussitôt empoigné le téléphone.

Douglas, c'était une de mes meilleures imitations ! Sa voix était très typée et il avait un accent anglo. C'était sa marque de commerce. Son français était teinté de mots *trendy*. Il nous apprenait les nouvelles tendances.

Stupéfait par la justesse de ma performance, il m'a demandé de rester en ligne. Quelques minutes plus tard, hors des ondes, il m'a expliqué qu'il s'était « double booké » pour le week-end suivant. Il ne pouvait pas être à deux endroits à la fois… Est-ce que je pourrais le remplacer dans le bar de Mercier où il devait théoriquement se produire ? Je n'avais qu'à me cacher dans le *booth* du DJ et, toutes les 15 minutes, lancer mon imitation au micro :

— Si vous me trouvez, vous gagnez une bouteille de champagne !

Impossible de trouver Douglas Leopold, bien sûr, puisqu'il ne serait pas là. À la fin de la soirée, je pourrais me dévoiler et offrir une bouteille de champagne à celui qui m'aurait repéré.

Même si le gars animait dans ce bar toutes les semaines, les gens n'y ont vu que du feu ! Quelques jours plus tard, Douglas m'a fait envoyer un cœur en chocolat, ravi de n'avoir reçu que des échos incroyables. Une nouvelle association venait de naître. J'ai pris sa place à nouveau dans différents débits de boisson pendant quelques semaines.

Mes talents d'imitateur se sont rendus aux oreilles d'un de ses potes, lui aussi animateur radio. Celui-ci m'a invité à son émission. Les mecs m'avaient entendu, mais ils ne m'avaient toujours pas vu… Force est d'admettre qu'à cette époque j'étais

plutôt *cute*. J'ignore s'il a été charmé par ma performance ou par mon costume (je m'étais procuré un magnifique complet bleu pastel comme Don Johnson dans *Miami Vice*), mais après l'enregistrement, l'animateur m'a demandé de passer chez lui. Il avait oublié mon chèque à la maison. Il habitait juste à côté, ce ne serait pas long.

Sa demeure était somptueuse. Un loft sur le Plateau Mont-Royal magnifiquement décoré. Je n'avais jamais rien vu de tel. J'étais très impressionné. Il m'a signé un chèque, m'a servi une bière et m'a demandé si, à tout hasard, je ne voulais pas partir pour Cuba avec lui, cette fin de semaine-ci.

Du haut de mes 16 ans, n'ayant pas beaucoup voyagé, j'étais subjugué :

— Wow, vous êtes sérieux ?

Beau joueur, il m'a avoué son homosexualité. Je lui ai simplement répondu que ça ne pourrait pas marcher.

— Pas de souci. Est-ce qu'avant de partir tu voudrais bien me déposer au garage ? J'y ai laissé ma voiture hier.
— Sans problème !

Quelques minutes plus tard, on est arrivés au garage. Qui ressemblait tout à fait à un garage.

— Est-ce que tu veux rentrer ? On peut boire un verre à l'intérieur…

Ah ces Montréalais, ils sont excentriques !

Je suis entré dans l'établissement. Il y avait effectivement des pièces de voiture partout, mais elles faisaient partie de la déco. Il y avait surtout beaucoup, beaucoup, de mécaniciens.

Rapidement, l'animateur m'a expliqué qu'on se trouvait dans un bar gai qui s'appelait le Garage. Le lendemain, j'ai raconté l'anecdote à mon père.

— Toi, tu viens travailler à l'usine avec moi.

J'ai décroché mon plus gros salaire régulier à vie : 10 $ de l'heure, un tarif horaire énorme pour l'époque. Au Kentucky, j'en touchais moins de quatre. Petite chemise marine, pantalon marine, bottes de travail : impossible de faire un faux pas vestimentaire. J'étais vêtu comme les quatre mille autres employés. *Les temps modernes,* de Charlie Chaplin…

Je faisais la route du matin assis entre deux copains de mon père qui rotaient des oignons jusqu'à l'angle de Décarie et Métropolitain. On se stationnait sous l'autoroute métropolitaine, ce que je trouvais très impressionnant. Comme dans les films, on devait « puncher » avec notre carte en entrant. Reste que ce qui m'a le plus surpris, c'était les toilettes. Il devait y avoir cinquante cubicules, occupés par autant de gars qui venaient de bouffer le déjeuner du travailleur chez Lafleur. Il y avait plus de bruits là-dedans que dans l'usine au grand complet. Je vous épargne les détails.

Et l'infirmerie ! Il y avait toujours là dix hommes ensanglantés attendant leur tour en file. Quatre mille personnes qui travaillent le métal, ça appelle au drame. Mon père en avait quelques fois payé le prix. Une scie lui a scindé l'index en deux, notamment. Sur le long.

Arrivé à la maison, il s'est assis sur une marche de l'escalier de béton de la galerie, face au parc. Je l'observais de dos par la fenêtre. Je l'attendais parce qu'en temps normal, le samedi matin, quand il arrivait de travailler, il jouait à un jeu avec ma sœur et moi. Il lançait une poignée de change par terre et on devait se dépêcher pour en attraper le plus possible. Après

on faisait le compte et, surtout, on avait le droit de les garder. Ça devenait nos sous.

Mais là, c'était différent…

— Votre père a eu un accident. Allez pas le déranger, il se concentre.

Il a eu le doigt dans un gros bandage pendant quelques semaines. Son ongle a fini par repousser, mais toujours avec une épaisse ligne en plein centre. Comme pour nous rappeler les risques de l'ouvrier.

À la Continental Cannes, on travaillait à deux par machine. Mon binôme était un mystérieux géant à l'impressionnante tignasse. On m'avait prévenu d'éviter de le prendre personnel s'il ne m'adressait pas la parole ; le gars parlait à personne. De toute manière, il était tellement loin que je pouvais à peine le voir. Je pouvais tout de même remarquer certains comportements étranges…

Il s'éloignait chaque jour de notre machine, à la même heure. Il s'assurait que je le vois bien et il plaçait sa main à la hauteur de son sexe avec le pouce en érection.

… OK ?

Au bout d'une semaine, j'en ai parlé à mon père. Quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre qu'il s'agissait d'un code universel pour dire :

— Surveille ma machine, je vais pisser.

Il aurait pu me l'expliquer avant. Je commençais à croire à du harcèlement.

Plusieurs ouvriers venaient me saluer, au cours de la journée. Souvent pour me dire qu'ils connaissaient bien mon père. À l'occasion pour me souffler :

— C'est ta mère qui m'a montré à souder.

C'était doux à mes oreilles. Doux et saisissant. Chaque fois que ces hommes me serraient la main, je remarquais le nombre de doigts qu'il leur manquait.

Sur ma chaîne de montage, je passais 12 heures par jour à déposer des couvercles sur des boîtes de conserve. Quand je commençais à voir la fin de mes dix mille couvercles, on venait m'en porter dix mille autres. En même temps, ce n'était pas très compliqué. C'était long, mais je ne pouvais pas gaffer. Y'aurait vraiment fallu que je sois con. Ou que je m'endorme…

Je n'étais pas habitué à travailler de nuit. Vers 4 h 30 du matin, j'ai reçu une tape derrière la tête qui a eu pour gentil effet de me réveiller. Mon *foreman* me gueulait dessus. Heureusement, je ne l'entendais pas trop grâce à mes bouchons et à mes coquilles protectrices.

Il n'était pas content. Ça, je pouvais le voir dans ses yeux.

Il a appuyé sur le gros bouton rouge pour arrêter toute la chaîne de montage. Je venais de ruiner 1500 boîtes de conserve. Il y en avait partout. Ça faisait 20 minutes qu'elles tombaient au bout de la chaîne pendant que je dormais. Ça n'a pris que quelques heures avant que l'histoire se rende aux oreilles de mon père…

Je m'attendais à de la colère, mais il était plutôt triste. Il trouvait ça honnêtement dommage pour moi. Parce qu'après l'incident, on m'a relégué à un poste avec moins de responsabilités, dans un autre département. Je devais plier des sacs et passer le balai. Personnellement, ça ne me dérangeait pas

tant. C'était moins stressant ! En prime, je n'avais plus à me taper mon boss de département, un *foreman* qui aimait bien me donner une petite claque en arrière de la tête suivie d'un commentaire du genre :

— Fais-toi couper les cheveux ou attache-les !

Par contre, j'aimais bien me retrouver à la cafétéria avec Gilles. Je pouvais l'observer dans son environnement, là où il mangeait pour une trente-troisième année de suite. Là où ma mère avait bossé toute sa vie, et où j'espérais ne plus jamais retravailler. J'allais finir l'été, et puis ce serait tout.

Ce que j'aimais encore plus, c'était de voir mon père, 33 ans d'ancienneté, se faire taquiner par des ouvriers avec 45 ans d'expérience. Comme s'il était le petit nouveau de la place… À l'usine, tout le monde aimait Gilles. Avec raison ! Quelques années plus tôt, il s'était parti une petite *business*. Quand il ne refilait pas des cigarettes ou de l'alcool à ses collègues, il leur vendait des sandwichs qu'il préparait avec amour tous les soirs. Cent sous-marins, sept viandes fumées différentes par unité, trois sortes de fromage et des poivrons grillés, tous enveloppés individuellement dans du papier d'aluminium. Le midi, mon père les faisait chauffer sur le moteur des machines de l'usine, pour le plus grand plaisir de ses pairs. Il ne faisait pas de profit avec ces sandwichs, il s'arrangeait juste pour couvrir ses frais.

Le monde de la job me répétait souvent à quel point les sandwichs de mon père étaient les meilleurs. Il en aurait fait mille qu'il les aurait tous écoulés. Il faisait aussi de délicieux petits pains fourrés à la viande hachée. Gilles a toujours rêvé d'être restaurateur. Il avait même parti son *food truck* au camping. C'est ma sœur et moi qui avions dessiné les frites, les hot-dogs et les hamburgers sur l'affiche.

Bien plus tard, j'ouvrirais deux restaurants. En bon fils ingrat, je ne penserais jamais à lui demander d'être partenaire. J'apprendrais, des années plus tard, que ce fut l'une de ses grandes déceptions, même s'il ne m'en a jamais glissé un mot.

Le festin

Mon père aimait recevoir. Marguerite et lui popotaient beaucoup. Je me souviens d'un somptueux repas qu'ils avaient préparé pour dix invités. La table était majestueuse. Peut-être pas pour la haute, mais pour nous, assurément. Mon père, pour marquer le coup, avait décidé d'ouvrir une bouteille de prosecco avant d'entamer le repas. Il avait fait sauter le bouchon, et du même geste, fait exploser le plafonnier.

Des milliers de petits morceaux de verre sont tombés sur le festin.

Après avoir passé 48 heures dans la cuisine à préparer tous ces mets, il s'est levé pour les jeter, l'un après l'autre, à la poubelle. On a commandé de la pizza. Mon père était dégoûté. Heureusement qu'à la maison, toutes les occasions étaient bonnes pour rire un bon coup. Tout le monde s'est payé la tête de Gilles. Morale : on n'ouvrait pas de bouteille de champagne assez souvent. Jamais une bière va te faire une affaire de même…

Boisson maudite

Gilles et moi, on s'est pas chicanés souvent. Presque chaque fois, c'était dû à la maudite boisson. La belle excuse, comme dirait l'autre.

La plupart du temps, mon père avait l'alcool heureux. Mais pas seulement. Malgré son charme inné, mon idole avait tendance à devenir lourd avec ses blagues salaces et ses gestes déplacés quand il était en boisson. Même un peu trop entreprenant, parfois, avec la gent féminine.

Je me souviens qu'un soir, au Apple Glen, je marchais nonchalamment sous la pluie en direction de notre mobile home. J'étais tout nu dans mes bottes, et seule la lune éclairait mon chemin. Une musique résonnait dans la vallée. Elle venait de chez moi, où j'entendais des gens festoyer. Plus je m'approchais, plus je reconnaissais les silhouettes à demi éclairées sur mon balcon : c'était mon père et ma chérie Nathalie, qui devait avoir 17, 18 ans. Ils ne m'entendaient pas m'approcher. J'allais donc en profiter pour leur faire une petite peur. J'aimais bien faire faire le saut aux gens, c'était plus fort que moi. Encore aujourd'hui, ça me fait rire à tout coup.

Nathalie semblait sur le point de quitter la fête pour me retrouver, mais plus je m'approchais en douce, mieux j'entendais ce qui se disait. C'est là que mon cœur s'est arrêté de battre, que mes yeux se sont perdus en mer, que la trahison m'a frappé de plein fouet. Mon père, ce héros, venait de tout bousiller. Il venait de tirer à boulets rouges sur mes fondations.

Je ne pouvais pas en croire ni mes yeux ni mes oreilles. Gilles demandait sur un ton blagueur que Nathalie l'embrasse sur la bouche.

Elle lui répondait poliment :

— Arrête de niaiser, Gilles.

Je vois encore la grosse main de ce vieil ours tenir l'avant-bras de ma blonde. Pas menaçant, mais insistant.

J'ai pris mes jambes à mon cou pour franchir les quinze pieds qui nous séparaient. Je l'ai affronté avec une boule au ventre et la voix tremblotante. Il niait. Il me disait que je divaguais, que je me trompais, que j'étais fou ! Nathalie essayait de dédramatiser pour éviter l'hécatombe… Mais je savais trop bien ce que j'avais vu.

Je l'ai poussé à l'intérieur de la maison mobile. On est tombés sur le plancher du salon. Moi, à poil, couché sur lui, devant nos invités. Lui, vêtu d'un ensemble de jogging, amusé. Les gens autour, tous un peu éméchés, ne comprenaient pas ce qui se passait. Ils se sont mis à rigoler eux aussi. Je tenais mon poing dans les airs, prêt à frapper mon père au visage.

Et lui de me dire, sourire aux lèvres :

— Envoye, frappe ! Frappe-moi, mon gars. Mais manque-moi pas, par exemple !

J'ai ravalé mes larmes, ma honte, ma rage et ma peur. Puis, je suis parti. Mon regard venait de changer à tout jamais sur lui. Impossible de retourner en arrière, ce qui était fait était fait.

Je vais ensuite refouler cette image détestable au plus profond de mon être. Comme on enterre un mort-vivant, en se doutant bien que sa main visqueuse finira par se frayer un chemin et ressurgir à la surface.

Sac de billes

Mon copain Denis s'était acheté un Chappy, une petite moto 50 cc. Un truc ridicule, mais tellement sympathique que tous les gars de mon âge rêvaient d'en avoir un. Denis m'a laissé l'essayer. En moins de dix secondes, je suis rentré dans la porte de garage de ses parents.

J'ai un truc avec les portes de garage.

C'est à ce moment précis que j'aurais dû comprendre qu'une moto, ce n'était pas fait pour moi. Je me suis plutôt dit qu'il m'en fallait une à tout prix.

Mon père n'était pas particulièrement enthousiaste :

— Tant que tu vas habiter sous mon toit, t'auras pas de moto. J'veux pas te perdre. Va voir le fils d'un de mes chums à l'hôpital. Y'est dans le coma depuis un an à cause d'un accident de moto…

Le coma n'était pas suffisant pour me décourager. Impossible d'avoir une moto sous son toit, très bien. Et si je déménageais ? Le seul hic, c'est qu'à 17 ans, je n'avais pas le courage d'annoncer à mon père que je m'en allais. J'ai donc fait ce qui me semblait le plus logique : je suis parti sans lui en parler.

Mes chums sont venus vider ma chambre, qui était à une extrémité de la maison. Pour sortir, on devait donc traverser le corridor qui longeait le salon… où mon père était assis pour regarder la télé. On est passés avec mon lit, mon bureau, ma commode. D'ailleurs, on trimballait des meubles qui ne m'appartenaient pas vraiment, si on y pense bien. Même si je dormais dans ce lit depuis une quinzaine d'années et que je « pitchais » mes bobettes dans ce bureau depuis aussi longtemps, c'est pas moi qui les avais payés.

C'est pas que je voulais lui cacher quoi que ce soit. J'avais juste pas le courage de dire à mon vieux que je partais en appartement. Je n'ai jamais aimé les conflits. J'avais peur qu'il ne soit pas d'accord. Je savais aussi que ça lui ferait de la peine. Je n'avais pas les couilles. J'en avais, mais c'était celles d'un enfant. Plus un sac de billes qu'une bonne paire de couilles.

Mes chums me disaient :

— Ton père a pas l'air de bonne humeur.

Je n'avais pas non plus eu le courage de dire à mes chums que mon père ignorait tout de mon déménagement. J'ai toujours été un brave garçon.

Une fois les voitures de mes potes bien remplies, je me suis arrêté dans le salon.

— Heu Pa, j'm'en va.
— J'ai ben vu ça.

Si ma mémoire est bonne, après m'avoir dit « maudit niaiseux », il m'a souhaité bonne chance. Pour ajouter à l'odieux, trois jours plus tard, armé de mon arrogance naïve, je suis venu lui montrer ma rutilante moto. À vrai dire, elle ne l'était plus tant, car j'étais déjà tombé trois fois en 3 jours. Heureusement, je n'ai pas eu le temps de me tuer, puisque j'ai « scrappé » ma nouvelle acquisition au bout de 2 semaines. Par contre, je l'ai payée pendant 5 ans.

Pour le plus grand plaisir de mon père, je crois.

Continental flop

Gilles m'a dégoté une *gig* très payante.

Chaque année, on organisait un gros souper-spectacle pour les anciens de la *shop*. Il avait réussi à me faire engager, ce qui n'était pas rien parce que j'étais encore loin d'être connu. J'étais content !

En arrivant dans l'immense salle, je me suis rendu compte que les conditions n'étaient pas des plus optimales. Plafond trop haut, système de son inadéquat, pas de scène, pas de gradins. Et 2000 gars d'usine ivres morts qui ne se sont pas vus depuis un an. Ce ne serait pas simple, mais bon, j'étais quand même habitué au « pas simple »…

J'ai commencé mon spectacle. Personne ne m'écoutait. Mais quand je dis personne, je veux dire que les gens parlaient tellement fort que personne ne pouvait même m'entendre. Plusieurs hommes me tournaient carrément le dos, n'ayant même pas daigné diriger leurs chaises vers moi. Je les comprenais. Ils n'avaient pas envie de regarder un spectacle, ils avaient envie de jaser entre eux.

J'ai poursuivi en sachant très bien que 75 % des spectateurs ne se rendaient même pas compte que je me donnais en show. Puis, j'ai vu les autres 25 % me faire signe de baisser le son. Ça m'a pas trop dérangé. J'avais 45 minutes à faire, et déjà 5 écoulées. Après, j'irais collecter mes 4000 $ et je rentrerais chez moi. Pas plus grave que ça. Sauf qu'au bout de 10 minutes, mon père a bondi sur la scène. Il m'a arraché le micro des mains, furieux :

— Hey, j'vous demanderais d'écouter mon fils ! Vous allez voir, il est très bon. Donnez-y une chance !

Personne ne s'est tu, ni retourné. J'ai vu mon père jongler entre l'humiliation, la tristesse et la rage. Je me sentais plus

mal pour lui que pour moi. Il a de nouveau tenté d'attirer l'attention en interpellant personnellement certains hommes par leur prénom :

— Maurice, écoute-le ! Roger !

Sans succès.

— C'est pas grave, Pa ! C'est pas grave.

Il ne voulait rien entendre. Il était déçu de ses 2000 anciens collègues et ne se gênerait pas pour le dire dans le micro.

— En tout cas, vous êtes ben mieux de le payer pareil !

Au bout de 15 minutes, on est venu me sortir de scène et on m'a effectivement payé pareil.

Top Gun

J'ai toujours aimé me costumer. D'ailleurs, j'ai beaucoup de difficulté à faire la différence entre « déguisement » et « mode ». Si la tendance était aux santiags, des bottes de cowboy, il fallait que je porte aussi le chapeau de cowboy, la veste à franges et la ceinture à pistolet (mais remplacez le pistolet par une brosse à cheveux).

Faut croire que j'étais un peu excentrique.

J'ai fait plusieurs *fashion* faux pas parce que j'en faisais toujours trop. Quand j'ai vu le film *Top Gun*, je suis tombé amoureux du look des gars. Je me suis aussitôt acheté des *dog tags* (les

médailles que portaient les soldats américains), le blouson de style Avirex et des *patchs* que j'ai posés un à un sur la veste. Il faut quand même se rappeler qu'à l'époque on ne trouvait pas un *coat* de *Top Gun* en tapant « Top Gun » sur Internet. J'avais dû le créer !

D'abord, trouver le manteau chez American Eagle. Ensuite, dénicher des *patchs* d'aviateur en chinant dans les surplus de l'armée. Puis, me procurer des Ray-Ban dans un marché aux puces… Rendu là, je m'étais aussi fait couper les cheveux en brosse. Je me suis même acheté une moto sport comme dans le film. Pas la mythique Kawasaki GPZ 900 R, quand même… J'en avais pas les moyens et c'était clairement trop puissant pour mes facultés. J'avais plutôt opté pour un Interceptor 500. Le look était vraiment crédible. Un peu trop.

Un jour, à l'aéroport, de retour d'un voyage à Disney, j'attendais ma valise près du carrousel quand deux hommes me ressemblant se sont approchés. Même coupe de cheveux. Mêmes vêtements.

— T'es basé où ?
— Je ne suis basé nulle part, j'habite à Montréal.
— Non, mais, t'es dans quelle base ?
— Ah non, je ne suis pas dans l'armée…

Ils m'ont lancé un regard suspicieux. J'ai aperçu leurs deux poches kaki s'avancer sur le tapis roulant et, juste derrière, ma valise Mickey Mouse flambant neuve. J'ai attendu que les gars partent pour la prendre.

En grand fan de Michael Jackson, je me suis habillé comme lui durant plusieurs mois. J'étais pas le seul, j'en croisais un à tous les coins de rue. Je me suis aussi habillé comme les gars de The Cure, quand le groupe était à la mode ; en joueur de baseball, quand un film de baseball battait des records au box-office, etc. Je n'étais pas un influenceur, j'étais un « influençable ».

Jungle Boy

Pour mon 18e anniversaire, mon père m'a offert une Chevette achetée 500 $ à un voisin.

— Avec ça, tu risques pas de te tuer.

Nul doute là-dessus, le char allait moins vite que mon bicycle à pédales. Beige en plus. Zéro dans ma palette. Un char beige, c'est dans la palette de personne de toute façon. J'ai donc décidé de le décorer avec toute la subtilité dont vous me savez maintenant capable. J'ai peint des palmiers tout autour du véhicule, un gorille qui buvait une bière sur le capot et des macaques accrochés aux portes. J'ai couvert les *bumpers* de lignes zébrées, transformé l'antenne en palmier et suspendu des singes au rétroviseur. Sur le toit de la bagnole, j'avais écrit en gros lettrage de style *Indiana Jones* : Jungle Boy.

Après un de mes shows, une jolie femme, qui était aussi représentante chez Canada Cooler, m'avait proposé de devenir ma gérante. Elle avait un bon carnet d'adresses et je sentais qu'elle croyait vraiment en moi. On allait allier nos forces !

Cette nouvelle association allait m'ouvrir les portes du fameux bar hôtel Bourbon Street, dans les Laurentides. J'y donnerais exactement le même spectacle que d'habitude, mais j'aurais maintenant un décor, trois flamants roses, un énorme palmier grandeur nature que j'avais fabriqué dans le sous-sol de Gilles avec un tuyau de PVC, et une pyramide de bouteilles de Sarasota. *Why not coconut !*

L'endroit était très tendance, à l'époque. Je veux dire, il y avait même un valet pour le parking… À ma grande surprise, ma voiture passait la soirée devant l'établissement. Au lieu de la stationner avec les voitures ordinaires, on la conduisait entre les Mercedes, les Porsche et les Alfa Romeo exposées fièrement.

Elle attirait plus l'attention que ces rutilantes voitures. Ma *jungle machine* était un succès. Même mon père en était fier.

Dans mon char, je trimballais mon décor. J'avais 40 minutes de matériel et je terminais cette prestation, torse nu, coiffé d'une perruque de Tina Turner. La classe, quoi…

Ma nouvelle gérante me dénichera plusieurs nouvelles *gigs*, dont une au Salon du ski de la Place Bonaventure.

Je volais la vedette avec mon petit kiosque Sarasota. Je faisais trois représentations par jour, et le public s'élargissait sans cesse. Quelque chose était en train de se passer. Même qu'un après-midi, près de 1000 personnes se sont entassées devant mon stand, qui devait n'en accueillir que 60.

Monsieur Villeneuve, qui passait par là, a flairé le bon filon. Il était un des boss à CKMF — la station avait aussi ses stands sur place. Il deviendra mon gérant pour les 15 années suivantes. Désolé, Jocelyne, je préférais la gloire aux *coolers*.

— Est-ce que tu aimerais faire de la radio ?

Certainement, mais j'avais quand même une hésitation. Je ferais moins d'argent que dans les bars, non ? Il m'a confirmé qu'à court terme, j'avais raison. Mais il m'a rapidement convaincu que cette chance pourrait m'amener beaucoup plus loin. Il m'a proposé de rencontrer sa copine, Danielle Chagnon, patronne d'une station de radio en Estrie. Puis, à elle, il a conseillé de ne pas limiter sa première impression à mon moyen de locomotion…

On s'est retrouvés dans un restaurant chic de Magog. Je l'ai aimée instantanément. C'est pas pour rien que tout le monde l'appelait « maman ». Quelle femme extraordinaire, bienveillante, rieuse et maternelle !

Elle a commandé une assiette de saumon fumé comme plat principal. Mais quelle excellente idée ! Idem pour moi. Le seul hic, c'est que je n'avais jamais mangé ça. Je la voyais se délecter pendant que chacune de mes bouchées me roulait dans la bouche… Impossible d'avaler. C'était la chose la plus infecte qu'il m'avait été donné de goûter. Je profitais de toutes les occasions pour cacher des petits bouts de saumon dans ma serviette de table. Je remplissais mes joues comme un écureuil pour aller cracher ma nourriture aux toilettes. J'ai dû quitter la table au moins trois fois en feignant une envie de pipi. Un vrai Mister Bean. Elle m'a embauché sur-le-champ.

J'étais maintenant *sidekick* à l'émission du matin, aux côtés de Martin Bédard à CIMO 106, à Magog. Il animait de façon très professionnelle ; moi, je venais mettre le bordel avec des personnages. Le succès a été immédiat. À tel point que Danielle ne pourra me garder que 6 mois à Magog puisque leur station sœur de Québec, CHIC FM 98,9, m'a repêché !

Ma *jungle machine* a rendu l'âme sur la route qui me menait vers la Vieille Capitale. Dans mon contrat, j'ai négocié une Jeep Sahara kaki. Ils sont revenus en me disant qu'ils n'avaient pas de contrat-échange avec Jeep, mais qu'ils pourraient m'obtenir une Golf Rabbit blanche cabriolet, intérieur blanc, *mags* blancs, tout blanc. À cheval donné on ne regarde pas la bride, comme disait l'autre. J'étais devenu *preppie* au lieu de soldat.

Mon rôle dans le show du matin n'avait pas changé, mais ma paie oui. Ce contrat me rapporterait plus que la somme gagnée en 3 ans par mon père, qui cumulait plus de 30 années de service.

J'en ressentais une certaine fierté. Ça me donnait envie de gâter Gilles. Je lui ai acheté un sac de golf blanc que j'ai déposé sur ma banquette blanche en faisant attention de ne pas salir mes pantalons blancs. J'irais le visiter sous peu.

En attendant, polo Lacoste, chandail Vuarnet sur les épaules et verres fumés de la même marque, je me la pétais. On venait de créer un monstre. *A star is born.*

Heureusement, 2 jours plus tard, j'ai croisé mon ex, une pseudo-mannequin devenue par la suite sergente-détective à la police de Montréal. Je suis arrivé chez elle avec mon nouveau style et ma voiture étincelante. Elle m'a réservé un bon accueil, elle était heureuse de me retrouver. Elle a pris le temps d'observer mes nouveaux attributs, dont mes mèches blondes, puis elle m'a lancé :

— Ben voyons donc ! C'est quoi, c'look-là ? T'as l'air d'un p'tit crisse de frais chié. C'pas toé, ça !

J'avais cherché à effacer le côté « brun » de mon enfance. Encore aujourd'hui, je dois l'avouer, j'ai des relents de cette envie. Je fuis tout ce qui est friperie, tout ce qui pourrait me rappeler l'odeur des boules à mites.

Sur le coup, ça a drastiquement calmé mes nouvelles ardeurs. Je l'ai rassurée, quand même : le sac de golf n'était pas pour moi. J'avais envie d'offrir un cadeau à mon père.

— Gilles a commencé à jouer au golf ?
— … Non.

Quand je me suis stationné chez mon père, tous les voisins sont sortis admirer ma nouvelle voiture. Monsieur Blais avait choisi sa perruque séparée au milieu. Une envie de faire jeune, j'imagine.

Mon père a admiré la bagnole avec un soupçon d'inquiétude.

— Tu devrais pas dépenser tout ton argent comme ça. Tu sais pas de quoi l'avenir est fait.

— Ben non, Pa. Ils me l'ont donnée !

Il ne m'a jamais cru. Quand je lui ai révélé mon salaire, il m'a répondu :

— Pousse, mais pousse égal.

À l'époque, mon père ne croyait en rien, de toute manière. Il ne croyait même pas que Michel Louvain était gai.

— Voyons donc, il a chanté *Louise*, *Linda*, *Lison*, *La dame en bleu* ! Y'a ben des limites à dire n'importe quoi…

Il ne me croyait pas non plus quand je lui disais que Céline valait des millions.

— Wo wo wo, une couple de cent mille, peut-être.

C'était inconcevable pour lui que je puisse faire trois fois le salaire qu'il gagnait durement soir et nuit, juste en faisant des blagues à la radio. Il m'a rappelé que l'argent vite gagné était souvent vite dépensé. Et que le succès pouvait être éphémère.

— En plus, tu t'es mis au golf…
— Non, ça c'est pour toi.
— J'ai jamais joué au golf de ma vie.
— C'est pas une raison pour pas commencer.

Je lui ai donné le sac. Il l'a pris comme on serre une femme dans ses bras. Avec fierté. Il a cogné à la porte des rares voisins qui n'étaient pas déjà sortis pour leur montrer son cadeau.

Ce sport a été sa passion jusqu'à la fin de sa vie. Il s'est même acheté une voiturette de golf ! Il n'en fallait pas plus pour écœurer ma sœur et la rendre de plus en plus cynique à notre égard…

J'avais toujours été le chouchou de la famille. Là, avec le succès qui semblait vouloir se pointer le bout du nez et l'argent qui commençait à rentrer, ce n'était rien pour nous rapprocher.

Plus je brillais, plus elle nous méprisait. Gilles, parce qu'il était de plus en plus fier de son fils. Moi, parce que je me prenais pour une vedette, soi-disant.

C'est de même qu'elle m'appelait, d'ailleurs. Comme pour garder une certaine distance : « Ah ben regarde donc si c'est pas la vedette. »

Elle regardait de haut tous ceux qui avaient le malheur de m'encourager, quand elle ne leur rappelait pas tout simplement que je n'étais pas si bon que ça.

Quand j'étais petit, c'est pourtant elle qui m'encourageait. Qui me prêtait des vêtements pour que je me déguise, qui m'aidait à monter mes petits spectacles dans notre chambre, qui me maquillait en différents personnages. On écoutait ensemble les longs jeux de Sol, « ce génie de clown ».

Je ne sais ni quand ni pourquoi son amour pour moi s'est estompé.

Juste pour rire

En 1988, j'ai remporté le titre de « Découverte de l'année » remis par un bar de Québec. *Ex æquo* avec Jean-Marc Parent. Le prix : un laissez-passer pour participer au prestigieux gala Juste pour rire de Montréal et un chèque de 5000 $. Qu'est-ce que j'ai fait avec ce magot ? Je me suis acheté un système de

son, une télé et un meuble pour contenir tout ça. Ça m'a coûté 4995 piasses. Je n'avais absolument rien d'autre chez nous. J'ai toujours été bon avec l'argent !

Je possédais aussi un album. Un seul. Le CD *Fragile,* de Sting. Il jouait en boucle dans mon appart du Vieux-Port de Québec.

Pour ce qui est de cette participation à mon premier Gala Juste pour rire, le résultat n'a pas été à la hauteur de mes attentes. C'est Michel Courtemanche qui animait la soirée ; je passais tout de suite après Daniel Lemire. Dominique Michel était aussi présente. Tout le monde cartonnait. J'étais nerveux, mais sûr de moi… ça faisait plusieurs années que je rodais ce numéro. C'était du solide. Enfin, je croyais. Dès mes premiers gags, j'ai remarqué que la réaction n'était pas aussi forte que d'habitude et ça se confirmerait jusqu'à la fin du numéro.

Contrairement à mon public habituel, personne n'était ivre dans la salle et tout le monde avait payé le gros prix. Les attentes n'étaient pas les mêmes. Malgré une *standing ovation* et des félicitations de mes pairs, j'avais compris que je devrais affiner mon matériel si je voulais espérer me faire une place au soleil. Moi qui étais habitué à être le gros *hit* de la soirée, cette fois-ci, je n'étais même pas sur le podium.

Fuck the Police

J'habitais Lachine et la vie était étonnamment douce.

Un soir, la police a frappé à ma porte.

Surprise ! C'était mon ex-copine, la pétillante (et terriblement franche) Manon. J'étais trop content de la revoir, et on a parlé de tout et de rien. Au bout d'un moment, elle a pris un ton différent. Plus grave.

— Stéphane, je dois te confier un truc. Je suis allée voir mes parents, à LaSalle. Quand je suis passée devant la maison de ton enfance, j'ai décidé d'aller dire bonjour à ton père. Il m'a beaucoup parlé de toi, évidemment… Il est tellement fier ! Il a pris de mes nouvelles, aussi. J'étais en civil, faque je lui ai annoncé que j'avais gradué de Nicolet et que j'étais rendue policière. Il m'a demandé comment allaient mon frère et mes parents… Puis, il m'a invitée à passer au salon. Il m'a dit qu'il voulait me montrer une vidéo. J'étais sûre qu'il allait me montrer un de tes passages à la télé. Eh ben, non… Il a mis un film porno.

Mon cœur s'est émietté.

— Je lui ai dit : « Mais qu'est-ce que vous faites là, monsieur Rousseau ? » On sait tous que son humour peut dépasser les bornes, mais là c'était carrément limite. Je ne me suis jamais sentie en danger, mais je lui ai fait remarquer que c'était franchement déplacé et je lui ai demandé comment tu réagirais en apprenant ça… Il m'a supplié de ne rien te dire. Il m'a juré que c'était juste une blague, pis qu'il ne la referait plus. Je suis partie.

Dans mon ventre, le choc se mélangeait à la tristesse.

— Avec ta permission, j'aimerais repasser le voir. Mais je porterai mon uniforme, cette fois-là. J'arriverai en voiture

de patrouille avec mon coéquipier. Je veux l'avertir plus sérieusement. Lui dire qu'il ne doit jamais recommencer ce petit manège-là avec personne… Tsé, lui faire une petite frousse pour qu'il réalise que ça ne se fait pas.

Là, c'est le dégoût qui avait pris toute la place. Comment mon père avait-il pu faire ça ? De surcroît avec mon ancienne amoureuse, ma première blonde, celle qu'il a vue grandir ? Elle avait 13 ans quand on a commencé à sortir ensemble… J'ai bien sûr donné ma bénédiction à Manon. Mais j'ai mis beaucoup de temps avant de faire face à mon père.

Je ne voulais pas que cette histoire existe.

Lapointe d'humour

Mon premier show professionnel, je l'ai présenté au Vieux Clocher de Magog. J'ai même eu la chance d'être parrainé par monsieur Jean Lapointe lui-même. Un sacré honneur pour le jeune humoriste que j'étais…

Depuis Roméo Pérusse, c'était la première vedette que mon père croisait en vrai. Ça ne m'inquiétait pas vraiment, mais je me doutais que ça allait finir en moment mémorable.

Tous deux assistaient à une de mes répétitions. Quand monsieur Lapointe a pris la direction des toilettes, mon père — qui observait du fond de la salle — a trouvé que c'était le meilleur timing pour aller lui faire la conversation. Il l'a suivi, s'est installé à l'urinoir juste à côté de cette légende et y est allé de ses fameux gags pour briser la glace.

— *Eh boboy,* l'eau est pas chaude ! Avez-vous déjà goûté à ces paparmanes-là ? Sont fortes en tabarouette !

Il a pointé les boules à mites dans le fond de l'urinoir avec un petit sourire en coin. Puis, il a enchaîné :

— En tout cas, m'a dire comme on dit, c'est pas gênant de pisser avec ça ! Je vois que vous êtes pas mal pris non plus…

Monsieur Lapointe a étonnamment rigolé en voyant le regard de mon père posé sur lui. Les deux hommes se sont présentés. Gilles a trouvé bon d'ajouter :

— On va attendre après pour se serrer la main, si vous le voulez bien ?

À son retour des toilettes, monsieur Lapointe m'a raconté qu'il avait fait toute une rencontre ! La pomme n'était pas tombée loin de l'arbre, apparemment…

La bonne étoile de monsieur Lapointe a su me porter chance. Mon premier one man show, nommé simplement *Rousseau,* sera un succès instantané. Près de 300 000 billets vendus en 2 ans ! Porté par la naïveté et l'arrogance de la jeunesse, je n'ai pas pleinement apprécié l'exploit. Avoir su que je n'allais jamais le répéter, je l'aurais sans doute accueilli différemment.

En aucun temps

À l'occasion, je m'arrêtais à LaSalle pour faire un coucou à ma vieille tante Mary, qui habitait toujours chez mon père. Sa meilleure amie, Bessy, avait finalement rendu l'âme à 99 ans. À peine 10 jours avant d'atteindre un siècle. Elle disait souvent qu'elle ne voulait pas l'atteindre, d'ailleurs. Elle craignait qu'on mette une photo de son visage buriné de centenaire dans les journaux locaux ! Ça l'aurait terriblement gênée, il paraît.

Comme Mary était de cinq ans la cadette de Bessy, elle avait encore de bonnes années devant elle.

Elle était généralement très émue de me voir. Chaque fois, elle trouvait que j'avais grandi. C'était plutôt elle qui rapetissait.

Quand j'étais sur le point de la quitter, elle me serrait très fort dans ses bras, le visage appuyé contre mon ventre. Elle laissait sur mon pull un imprimé de ses yeux mouillés.

Puis, juste avant que je ne referme la porte derrière moi, elle me lançait un regard rempli de tendresse et de bienveillance en me disant :

— En aucun temps tu viens me voir, m'entends-tu ? En aucun temps !

En fait, elle voulait dire le contraire de ce qu'elle affirmait. Son français pouvait parfois être approximatif. Dans ce cas de figure, elle voulait traduire « *at any time* ». Pour elle, ça donnait « en aucun temps ». Je ne l'ai jamais corrigée parce que je trouvais sa traduction trop touchante et drôle à la fois.

Même qu'on l'espérait un peu à chaque départ. Quand ma sœur n'était pas loin, on se regardait avec le sourire et on se faisait un petit clin d'œil en attendant la formule magique d'au revoir.

« En aucun temps vous venez me voir, en aucun temps ! C'est bien compris, les enfants ? »

C'est bien compris, Matante.

Les affaires roulent

Dans ma jeune trentaine, mes affaires roulaient ! Le succès était officiellement au rendez-vous.

J'avais maintenant mon show de radio à Montréal. Je coanimais *Les deux pistons*, l'émission numéro 1 du retour avec Mario Lirette, à CKMF ; je faisais des pubs de Sprite à la télé avec des cheveux vert fluo ; et le soir, je jouais sur scène dans les grandes salles de la province.

Mon père tentait de suivre la *puck*. Il voulait m'aider, alors il collait des affiches de moi dans les commerces du coin. Il en demandait constamment à mon gérant. On a fini par lui faire comprendre que ce n'était pas vraiment nécessaire…

Mon équipe l'aimait bien. Il amusait les techniciens. Il amenait de nouveaux amis assister aux spectacles et s'occupait de vendre des billets de groupe à des gars de la *shop*. Il était proactif.

Chaque fois qu'il venait voir le show au Théâtre St-Denis, il tenait à changer de siège. Après s'être assis au dernier rang du balcon, il a proposé que ses chums et lui « shimment » ledit balcon pour que le public puisse mieux voir. Il trouvait que l'angle ne donnait pas la meilleure vue. Il disait que ce n'était pas une manœuvre si compliquée. Manquait pas grand-chose

pour maximiser l'expérience du spectateur… Quatre *boys*, un week-end, on shimme ça, pis on en parle plus.

Pendant une de mes représentations à ce même théâtre, tandis que j'étais sur scène, j'ai remarqué que le public se passait un grand cahier d'un siège à l'autre. Curieux, je suis descendu dans la salle pour voir de quoi il s'agissait. Mon Gilles avait apporté les tablettes à dessins que je traînais à l'école, dans le temps ! Il les refilait au bout des rangées et disait aux spectateurs de les faire circuler. Comme ça, chacune des 2500 personnes présentes pourrait voir mes vieux dessins « lettes » du secondaire… Pendant le show.

C'était tout un numéro, le bonhomme.

Si impliqué qu'il ira jusqu'à participer à des émissions animées par Claire Lamarche, Julie Snyder et Sonia Benezra. De connivence avec cette dernière, il va d'ailleurs me surprendre derrière la maison de mon enfance, dans le cadre d'une émission spéciale. Une heure entière en mon honneur ! Mon père aura évidemment pris soin de décorer la cour avec un paquet d'objets sur lesquels mon visage aura été imprimé : des affiches, des ballons, des verres de carton, des strings…

Il aura aussi eu l'excellente idée d'inviter toutes mes ex en même temps. Tout ça *live* à la télé. De quoi me faire suer du *pinch* en direct. C'était dans sa nature de faire les choses en grand, mais je crois aussi qu'il aimait vivre un peu mon succès par procuration.

Après mes shows, il faisait la queue devant la table où je signais des autographes. Il racontait haut et fort à qui voulait bien l'entendre que, s'il voulait me voir une fois de temps en temps, il n'avait pas d'autre choix que de faire la file comme tout le monde. Il m'a même déjà fait signer mes papiers d'impôts, pendant une séance de dédicaces, devant mes fans.

Il est tranquillement devenu la mascotte de mes soirées.

Mary Paradis

Comme les cataractes de ma grand-tante Mary la gênaient de plus en plus, elle a décidé de subir une intervention chirurgicale pour remédier au problème. Ce faisant, elle allait en créer un autre…

L'opération s'est très bien déroulée. Le médecin lui a toutefois indiqué que, pendant les 24 heures suivantes, elle ne devait en aucun cas faire un effort physique ni — et surtout pas ! — se pencher. Le lendemain matin, quand l'infirmière est entrée dans sa chambre d'hôpital, stupéfaction : Mary était à quatre pattes en train de laver le plancher. C'est vrai qu'au Québec on est parfois mieux de le faire soi-même, mais bon… Malheureusement, un caillot lui est monté au cerveau, et cette chirurgie, qui devait être bénigne, a transformé Mary pour le reste de sa vie.

Elle est devenue sénile.

De retour à la maison, elle demandait plus d'attention qu'avant. Il fallait préparer ses repas, lui laver les cheveux et garder un œil constant sur elle. Pour éviter qu'elle laisse la cuisinière allumée, par exemple. Elle oscillait dorénavant entre la lucidité et la démence. Mon père est devenu son ange gardien.

Une nuit, Mary a réveillé Gilles pour lui annoncer que j'étais dans la mafia et que je me trouvais en ce moment sur la rue Sainte-Catherine. Mon père a répondu :

— Non, Matante, Stéphane est chez eux, allez vous recoucher.

Mary se faisait chaque jour des petites paranoïas. Un matin, elle est même allée jusqu'à déchiqueter ses toasts, convaincue qu'elles étaient truffées de caméras de surveillance. Le FBI surveillait ma grand-tante… Voilà une idée qui faisait quand même sourire mon père.

Le Noël suivant, pour égayer le *bachelor* de matante Mary, on a décidé de lui offrir un bibelot de chien. Elle adorait les animaux et elle s'ennuyait de Duchesse, qui nous avait quittés quelques années plus tôt. Elle disait qu'ils étaient plus fiables que les humains. J'avais trouvé le cadeau idéal : un chiot en plâtre, mais grandeur nature. Plus vrai que vrai, couché dans un panier d'osier. Elle en serait forcément folle de joie ! J'avais raison. Elle adorait. Par contre, on a dû passer la soirée à lui rappeler que ce n'était pas un vrai chien.

Quand on le lui avait offert, elle s'était mise à pleurer en m'expliquant :

— Y'é tellement beau ! Malheureusement, je ne pourrai pas le garder. Je n'ai plus la force pour m'occuper d'un animal…
— Mais non, Matante, c'est pas un vrai chien, il est en plâtre.

Prise d'un bref instant de lucidité, elle avait répondu :

— Oh mon Dieu ! Depuis l'opération, je ne suis plus comme avant, j'étais certaine que c'était un vrai chien.

Quelques minutes plus tard, on l'avait retrouvée accroupie devant le panier du chien :

— Viens me voir, viens me voir, j'te ferai pas d'mal.

Puis, on lui avait rappelé de nouveau :

— C'est pas un vrai chien, Matante.
— Oh mon Dieu, y'a tellement l'air vrai. Depuis l'opération, je suis plus comme avant.

Quelques minutes plus tard, rebelote. Tant qu'à faire, autant en rire. Mon père poussait la note en retirant le chiot du panier avant de lancer :

— Yé où votre chien, Matante ?

Mary se mettait à le chercher dans son petit appartement :

— Tu vas pas te cacher de moi ? T'es où ?

On s'amusait bien. Bon, ma sœur trouvait ça moyennement drôle.

— Ils vous font marcher, Matante. C'est pas un vrai chien, il est en plâtre.

Le seul sujet de conversation de la soirée.

Quelques mois plus tard, c'était devenu impossible de garder Mary à la maison. On l'a placée dans un endroit exotique : les résidences Soleil. J'allais la visiter à l'occasion. L'expérience était pour le moins déstabilisante. Toujours incongru de recevoir des clins d'œil et des avances de sa grand-tante…

Son état s'était sérieusement dégradé. Elle ne souffrait pas physiquement, mais elle confondait tout. Mon père était devenu son mari et moi, j'étais Elvis.

Elle qui avait toujours été adorable avec tout le monde était soudainement devenue raciste. Quand une infirmière noire était entrée dans sa chambre, elle lui avait dit :

— *Get the fuck out of here, you n***er.*

Encore plus déstabilisant que ses avances incestueuses, je pense. Qu'est-ce qui peut bien se passer dans le cerveau pour métamorphoser quelqu'un de la sorte ?

Autre revirement majeur : son menu. Elle avait mangé les mêmes petits repas pendant les 25 dernières années, soit un bol de *corn flakes* le matin, des boulettes de steak haché (sans beurre, sans sauce, sans rien) avec une patate bouillie le midi et du petit blanc de poulet le soir avec une demi-toast. Elle disait qu'elle ne digérait rien. Maintenant qu'elle avait oublié tout ça, elle digérait tout : des hot-dogs aux sushis, en passant par un petit verre d'alcool, elle qui n'avait jamais bu de sa vie.

Le subconscient peut jouer des tours.

À 97 ans, Mary est partie tranquillement dans son sommeil rejoindre sa grande amie Bessy. Les connaissant, je pense qu'elles partagent sûrement le même nuage aujourd'hui.

Hello, stranger !

Mon père m'a lâché un coup de fil, tandis que j'étais dans les gros préparatifs de mon deuxième one man show, *Drôle de Stéphane Rousseau* (je ne me cassais pas trop la tête).

— *Hello, stranger !*

Il m'appelait souvent de même parce qu'il trouvait que je ne passais pas le voir souvent.

— As-tu un crayon pis un papier ? Je vais te redonner notre adresse.

Évidemment, je connaissais très bien l'adresse de la maison où j'avais grandi. Il cherchait juste à tourner un peu le fer dans la plaie.

— Excuse-moi, j'avais l'impression que tu t'en souvenais plus. Aimerais-tu toujours ça, avoir une armure ?

Je dois l'avouer, j'ai toujours rêvé d'avoir une armure entière que je pourrais enfiler. Mon petit côté médiéval, j'imagine. C'est un peu gênant comme désir, mais je l'assume. Enfin, je l'assumais ! J'en voulais une comme celle des chevaliers dans les films. Peut-être que ça traduisait un besoin métaphorique à combler, qui sait ? Enfin.

Mon père, qui travaillait le métal, s'était même lancé le défi de m'en confectionner une quand j'avais 12 ans. Il avait abandonné après avoir fabriqué la visière. C'était trop de trouble et il manquait de temps. Il ne terminait pas toujours ce qu'il commençait.

Quinze ans plus tard, pour se racheter, il m'a donc appelé pour savoir si j'entretenais toujours ce fantasme. Parce qu'attention, il venait de dénicher une armure qui répondait exactement à mes critères.

— Où ça ?
— À Ville Mercier.
— Papa, j'ai pas vraiment le temps… Oublie ça. De toute manière, on ne trouve pas ça au Québec, des armures comme celle que j'ai en tête.

C'est-à-dire forgée à la main avec des ornements et des armoiries. La totale. Il le savait, puisque je lui avais déjà avoué être prêt à mettre 15 000 piasses sur une armure à mon goût.

— Ville Mercier, c'est à l'autre bout du monde. Est-ce que tu me confirmes hors de tout doute que c'est une armure de top qualité ?

Je n'avais vraiment pas envie de me déplacer pour rien. J'avais un horaire surchargé et des goûts plutôt pointus pour ce genre de truc…

Mais il avait vu des photos et elle me plairait, il en était convaincu. Il faut savoir qu'à l'époque, c'était pratiquement impossible de trouver ce type d'armure réaliste. Les boutiques médiévales ne jonchaient pas encore les rues. Gilles m'a confirmé que je ne serais pas déçu. Par contre, c'était maintenant ou jamais, sinon le gars allait la vendre. Il y avait déjà deux-trois acheteurs sur le cas…

— OK, OK, allons-y !

Je suis allé le retrouver chez lui. On a pris son camion. En route, il m'a expliqué que le gars en question avait acheté ça en Espagne. Je possédais déjà quelques épées que j'avais justement fait venir de là. Ça avait du bon sens ! J'étais excité. Depuis le temps que j'en rêvais…

— Faut juste faire un *stop* à Châteauguay, avant.

Ben voyons. Je lui avais pourtant dit que je n'avais pas le temps de faire de détour. Je devais être en studio d'enregistrement quelques heures plus tard. Il a insisté. Ça ne prendrait que 2 minutes et c'était très important.

Il s'est stationné devant un salon de coiffure. « Chez Francine » indiquait la pancarte.

Il m'a demandé de rentrer avec lui. Je ne comprenais pas ce qu'on faisait là. Une fois à l'intérieur, j'ai mieux saisi le topo, quand quatre coiffeuses bien grimées et leurs clientes surexcitées se sont retournées.

— Je vous l'avais dit, que je vous l'amènerais, hein ?

Mon vieux avait tout prévu : la séance photo avec les filles, les affiches à dédicacer dans le coffre de la voiture, les cassettes, les t-shirts et même le verre de bulles.

J'ai joué le jeu. Mon père était content de me montrer, il se faisait un beau capital de sympathie sur mon dos et, 30 minutes plus tard, on pourrait repartir.

Ça faisait quelques fois que Gilles me réservait des surprises de la sorte. Je peux pas dire que j'appréciais beaucoup. J'ai toujours aimé prendre du temps avec mes fans, mais les guets-apens, pas trop. Je me sentais chaque fois un peu utilisé. Mais bon, je savais que ça lui fait plaisir. Allez, go !

En route vers Mercier, je me répétais qu'au moins, je m'apprêtais à concrétiser un rêve de gamin. Enfin, peut-être. J'avais quand même mes doutes… J'ai demandé à mon père combien le gars demandait pour son armure. Il m'a répondu que ce n'était pas important, que c'était lui qui me l'offrait.

Ça m'a un peu étonné. Mon père l'avait vue, cette armure-là… En photo, mais il l'avait quand même vue. Il savait donc exactement de quoi elle avait l'air et combien elle coûtait. Et moi, j'avais été clair avec lui : je cherchais une véritable armure dans laquelle je pouvais me faufiler. Rien d'autre, on se comprenait bien.

On a fini par arriver dans ce qui ressemblait à une brocante. Il y avait des cossins partout. On s'est tranquillement enfoncés dans la boutique et là, tout au fond de la pièce, j'ai aperçu le joyau en question…

La plus petite crisse d'armure décorative *cheap* de deux pieds de haut et de métal de marde qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie. L'étiquette collée sur le casque indiquait 22 $.

— C'est quand même pas celle-là dont tu me parlais ?
— Ouin, mais sur la photo, elle avait l'air plus grande !
— Pis quand il a dit le prix au téléphone, ça t'a pas sonné une cloche ?

Derrière cette armure se cachait un père qui voulait juste passer un peu plus de temps avec son fils. Un fils qui, lui, en avait de moins en moins à lui allouer.

Le bonheur des uns…

Plus mon succès se confirmait, plus ma sœur se refermait sur elle-même. C'est l'impression que j'avais par rapport aux remarques souvent négatives qu'elle me faisait.

Elle picolait davantage, comme si mon ascension fulgurante faisait partie de ses malheurs. Comme si je lui renvoyais ses échecs au visage.

Louise aurait pu avoir une belle carrière de dessinatrice technique. Elle avait du talent et était parmi les premières de sa classe, mais elle n'a jamais joué de chance. Le sort avait décidé de s'acharner sur elle. Beaucoup d'occasions ratées. Chaque fois qu'elle se trouvait un bon poste dans une entreprise, il y avait restructuration, et ma sœur en faisait les frais. À la longue, ça use. Est-ce que sa mélancolie faisait en sorte qu'elle ratait des occasions ou est-ce que ses échecs nourrissaient sa mélancolie ? La conclusion était la même de toute manière.

Je me souviens d'une époque où Louise était là pour les autres.

Comme j'adorais dessiner, mon père m'avait fait embaucher par la Continental Cannes pour que j'illustre des vignettes de prévention aux accidents du travail sur deux grands panneaux vierges. Je devais imager différents scénarios dangereux à éviter. Je me suis lancé à l'aveugle dans ce joli mandat très

bien rémunéré, sans me douter que c'était beaucoup trop demander à un gars de 16 ans sans expérience. À deux jours de la date butoir, j'avais terminé cinq cases sur vingt-quatre. J'étais complètement dépassé. C'est Louise qui est venue me sortir du pétrin. Elle a pris les choses en main, m'a aidé à structurer mes idées et elle a tout mis en couleurs pour moi, pendant que je m'efforçais d'achever mes dessins. Sans son aide, j'étais plus que cuit. On est arrivés dans les temps et je ne me suis pas payé la honte, grâce à elle. Je lui ai évidemment remis une partie de mon cachet.

C'est vrai que, parfois, ma sœur était aidante. Pas souvent, mais ça arrivait. Elle préférait quand même me rappeler mes erreurs de parcours. Elle aimait me répéter à quel point tel ou tel humoriste était vraiment, mais vraiment très bon, juste pour me laisser comprendre qu'ils étaient à peu près tous meilleurs que moi. Jusqu'au jour où j'ai décidé de m'éloigner d'elle, de prendre mes distances. Pour mon bien. Je doutais déjà bien assez de moi ; j'avais pas besoin d'aide dans ce domaine. C'est surprenant de vouloir faire ce métier, de vouloir se mettre en avant, d'être un peu égocentrique tout en étant insécure, gêné et fragile. Mais c'est souvent le cas.

Je n'ai jamais complètement cessé de voir Louise, mais cette énergie me drainait. J'ai pris l'habitude d'appréhender et de reporter nos réunions familiales. J'allais quand même la visiter dans son appartement de LaSalle. À l'époque, elle travaillait comme graphiste pour une petite boîte. Elle sortait avec un garçon assez rigolo, un boucher, il lui amenait un peu de légèreté, mais ça n'a pas duré.

Elvis is in the building

J'étais au sommet de ma jeune gloire quand mon père m'a dit :

— Tu sais que Jimmy parle souvent de toi ? Ça lui ferait tellement plaisir que tu lui offres une paire de billets pour qu'il voie ton spectacle…

Deux semaines plus tard, Jimmy — celui-là même qui s'était évanoui dans le parc Ouellette en voyant le bottillon de notre faux Elvis — était confortablement assis dans son fauteuil du Théâtre St-Denis, lui qui ne parlait à peu près pas un mot de français. Il me voyait devant une salle bondée de monde pour la première fois. Ça tombait bien, dans ce spectacle, j'imitais son idole.

Je me doutais bien que ça lui ferait plaisir…

Après mon pastiche du King, j'ai entendu une voix sourde émerger de l'assistance. Je l'ai reconnue, bien sûr ; il n'y en avait pas deux qui parlaient comme lui. Le débit un peu lent et brusque à la fois, les voyelles traînantes… c'était bien Jimmy. Il s'est levé et a marché vers la scène. J'ai rassuré le public, comme sa taille de costaud et sa barbe jusque sous les yeux pouvaient effrayer. Et il est venu me rejoindre sur scène.

— *I wanna sing, I wanna sing Elvis.*

J'ai expliqué à l'auditoire que je connaissais Jimmy depuis toujours, qu'il était un grand fan d'Elvis, qu'il aimerait chanter et que, d'après mon *feeling*, on n'avait pas trop le choix de le laisser faire. Quand Jimmy avait une idée dans la tête, il valait mieux ne pas s'obstiner. J'ai prévenu Jimmy que je n'avais pas de bande sonore pour lui. Il en avait rien à foutre, il voulait chanter. Est-ce que le public était d'accord ? Les spectateurs ont immédiatement acquiescé.

J'étais un peu inquiet, je dois l'admettre. On ne savait jamais à quoi s'attendre avec ce vieil ours. Il avait une bonne nature, mais pouvait aussi être assez bourru, voire agressif. Et bon, j'avais quand même un spectacle à donner ! Comme le public était complice et comprenait bien la situation, je lui ai tendu mon micro. Après un long silence, il s'est lancé.

Jimmy a entonné *Love Me Tender, a cappella*.

C'est qu'il chantait quand même assez bien, le bougre ! Il a joué avec ses tripes, il en devenait même émouvant. Il a donné tout ce qu'il avait. Le public a été en liesse jusqu'à la toute dernière note. *Standing ovation* de 2500 personnes. Quand il a reçu ses applaudissements, j'ai eu l'impression que Jimmy prenait le temps de regarder chaque personne du public une à une dans les yeux. J'étais à moins d'un mètre de lui. Je le scrutais à la loupe. C'était magnifique. Je ne crois pas avoir déjà savouré des applaudissements comme lui l'a fait. Ses pupilles étaient dilatées, ses yeux brillaient de mille feux, la sueur perlait sur son front. Il se passait un truc au-delà de sa performance. Plus il jubilait et plus le public lui en donnait. Une vague d'amour unique.

Ce soir-là, tout le monde a été touché par la grâce du King.

Haute couture

Mon père m'a semblé honnête toute sa vie. *By the book*. Il n'a jamais enfreint la loi ni sacré ni même fait un virage en U. Jusqu'au jour où il a décidé de frapper un policier.

À sa défense, il avait de quoi être fâché noir. Lui, qui avait détesté plus que tout la maladie de ma mère, venait d'apprendre qu'il avait chopé la même saloperie. Il avait une soixantaine d'années. Cancer du côlon, à l'identique. Il savait ce qui l'attendait.

Lorsqu'il est sorti du cabinet du médecin, il a pris le chemin du retour, la vue brouillée par les larmes, et il a légèrement heurté la voiture d'un policier. À la suite d'une discussion corsée entre les deux hommes, mon père a brusqué l'officier. Marguerite a réussi à les calmer, puis elle a expliqué la situation à l'agent. Le policier a été compréhensif. Il a laissé mon père filer.

Les souffrances, la colostomie, la perte de jouissance… Ça a mis Gilles hors de lui. Pour le reste de sa vie.

Rendu là, il n'avait plus rien à perdre. Alors, il s'est lancé dans la contrebande de cigarettes et d'alcool.

Au début, ce n'était que quelques cartouches de cigarettes et bouteilles d'alcool achetées aux États-Unis pour les amis. Mais rapidement, la demande est devenue assez forte. Tous les gars de la *shop* en voulaient, des clopes et de l'alcool à moitié prix… C'est pour cette raison qu'à l'usine ils ont fabriqué un tuyau de 30 centimètres que Gilles a ensuite fixé sous son camion. Tous les week-ends, il le remplissait de denrées convoitées avant de rentrer à Montréal.

À l'époque, ma sœur et moi, on n'en savait rien. Ce n'est que plus tard, lorsque mon père sera mourant, que Marguerite nous avouera qu'il avait fait de la contrebande pour amasser

un héritage raisonnable à nous léguer. Évidemment, ça ne se passera pas comme prévu…

Mais à ce moment-là, mon père tentait de se faire à sa nouvelle vie.

Peu de temps après sa colostomie, il nous a appelés, Louise et moi. Il voulait nous voir tous les deux, c'était très important. On s'est retrouvés assis à la table de cuisine du duplex de LaSalle. Mon père est resté debout. Il nous a demandé d'être très attentifs. Ému, il a commencé à nous expliquer quoi faire lors de son décès. L'émotion était palpable. On était inquiets et surpris. On l'a interrompu ; voyons, il n'était pas près de mourir… Il nous a sommés d'écouter ce qu'il avait à nous dire.

— Là, quand je vais mourir, c'est important que vous sachiez où sont les papiers de la maison, de mon char, des Ski-Doo, de la maison mobile et de mes parts dans le camping.

Il a quitté la pièce à plusieurs reprises pour tenter de retrouver son courage. Après quelques allers-retours entre la cuisine et sa chambre, il a fini par se poser devant nous, détacher sa braguette, baisser ses pantalons et enlever ses sous-vêtements. Il s'est retourné en pleurant à chaudes larmes.

— Regardez ce qu'ils m'ont fait, regardez ce qu'ils m'ont fait… Ils m'ont cousu les fesses !

C'est assurément l'image la plus dure que j'ai vue de toute ma vie. La plus forte aussi. En plus d'avoir un anus artificiel dans le bas du ventre, il n'avait plus de raie ; on lui avait fermé les fesses de haut en bas. Lui qui aimait tant se balader à poil et faire l'amour à tout vent venait d'être jeté au plancher. Et lui que je n'avais jamais vu verser une larme pleurait de tout son corps.

Céline et ses chameaux

Comme tous les Noëls chez les Rousseau, l'ambiance était un peu tendue. On savait rire et fêter, mais on ne pouvait pas s'empêcher de se demander quand ma sœur allait « scrapper » le party. Ce soir-là, ça n'a pas pris beaucoup de temps.

On venait tout juste de se mettre à table quand Louise a commencé à dire du mal de Céline Dion. Du jamais vu. Elle avait toujours adoré Céline ! Elle nous annonçait pourtant que sa carrière était terminée. Elle nous expliquait, avec beaucoup de conviction, que puisqu'elle s'était mariée en chameau, c'était une droguée. D'ailleurs, au bureau, plus personne ne l'aimait. Une question de temps avant que Céline soit complètement oubliée.

Elle exagérait. On s'est pris la tête. Elle a choisi d'attaquer dans le personnel. Ce n'est pas parce que j'étais une vedette que j'en connaissais plus qu'elle sur le sujet, OK ? De toute façon, Céline était devenue une ostie d'folle. Mon père a essayé de calmer le jeu. Difficile. J'étais d'autant plus insulté par les propos de ma sœur que, sous le sapin de Noël, se trouvaient deux des meilleurs billets pour le spectacle de la chanteuse. Et j'avais vraiment eu du mal à les dénicher.

Le souper s'est terminé avec une certaine tension dans l'air, comme la grande majorité de nos rencontres familiales. On est descendus au sous-sol. Comme tous les ans, c'est moi qui faisais le père Noël. J'étais un peu stressé par la réaction que Louise aurait en découvrant son cadeau…

Eh bien, elle est venue me voir les larmes aux yeux, en me disant que c'était le plus beau cadeau au monde, qu'elle adorait Céline et que c'était la plus grande chanteuse de l'univers… Nos froids, nos différends, nos chicanes se terminaient souvent de la même manière. On passait du tout au rien, comme si de rien n'était.

Puis, elle m'a tendu mon cadeau en me disant que je n'avais pas besoin de le déballer. C'était le même depuis des années : un cahier de dessins avec des crayons.

J'ignore quand j'ai commencé à dessiner. J'ai l'impression de l'avoir toujours fait. Je crois que c'est une échappatoire pour moi, une façon de fuir le monde réel et de me réconforter dans une petite bulle de papier. Ma sœur aussi dessinait, mais elle préférait reproduire à l'identique. Moi, j'aimais bien créer mes propres univers et mes personnages. À la fois parce que je n'étais pas très bon pour copier, mais aussi pour la liberté du geste, le trait sans contrainte. Se laisser transporter par sa main, sans trop réfléchir, et se laisser surprendre par des formes et des idées. Puis, à la fin, constater qu'on peut se reconnaître dans ces gribouillis ou deviner un état d'âme.

Jeune, je ne ratais pas une occasion de dessiner : pendant mes cours, les soupers de famille, seul dans ma chambre. Aujourd'hui encore, impossible de prendre une douche sans faire des traits du bout des doigts dans la buée qui se dépose sur les vitres. La feuille blanche, l'ardoise noire, la neige immaculée sur un capot de voiture, tous les fonds vierges m'appellent. Je dois souvent retenir mes ardeurs pour ne pas y laisser mon empreinte, ma marque, mon sceau.

Histoire de jouets

Ça faisait quelque temps que mon bonhomme me demandait de venir chercher les trois grosses boîtes que j'entreposais encore chez lui. J'étais trop occupé, je repoussais toujours ma visite.

Sauf que là, le moment était venu pour Gilles de faire de l'espace dans ses placards. Une vente de garage s'imposait. Sans me relancer, il a exposé tous mes jouets, mes costumes et mes premiers accessoires de scène sur une table devant notre duplex de LaSalle. Sur un écriteau : « Objets ayant appartenu à Stéphane Rousseau ».

Tant qu'à faire.

Mes moindres souvenirs ont disparu dans le temps de le dire. Aucun artefact de mon enfance n'a survécu à la grande liquidation. Mes cowboys, mes G.I. Joe, ma Batmobile, mon Winnebago téléguidé, ma collection de Schtroumpfs (dédicace spéciale à ma voisine), mes fausses armes, mes guitares faites à la main, mes masques et mes déguisements. Tous éparpillés aux quatre vents. J'étais sans mots. Ça me rend encore triste d'y penser.

J'ai beau me convaincre que ce n'était que des jouets, je ne sais pas ce que je donnerais pour mettre la main sur le contenu de ces boîtes.

Un saule inconcevable

De la grande visite chez les Rousseau !

Un jour, j'ai débarqué avec une star internationale à mon bras. Nulle autre que l'immensément talentueuse et adorable rouquine Isabelle Boulay. Je l'avais rencontrée à Disney World, au tournant de l'an 2000. Plusieurs artistes canadiens y avaient été invités pour souligner le passage du nouveau millénaire. Ça faisait maintenant quelques mois qu'on se fréquentait.

Mes proches étaient hyper heureux de la rencontrer enfin. Moi, j'étais fier et amoureux.

Isabelle est rapidement tombée sous le charme de Marguerite et de Gilles. Sans surprise, mon père la faisait beaucoup rire. Tout se déroulait à merveille.

Après le repas, on est descendus au sous-sol — ou au musée d'animaux naturalisés — pour prendre un digestif au bar.

Elle a tout de suite remarqué la jolie cheminée de pierres fabriquée à la main. Je me souviens d'ailleurs avoir observé mon père pendant des jours, tandis qu'il passait toutes ces pierres, une à une, par la petite fenêtre du sous-sol. Un travail de forcené, une œuvre d'art.

Il a raconté à Isabelle comment il s'y était pris pour forger lui-même chacun des instruments du foyer. Comment il avait découpé les luminaires artisanaux dans du métal et créé les plafonniers…

Mon père allait même jusqu'à fabriquer ses propres bûches en roulant des journaux hyper serrés et en les attachant avec de la broche. Elles brûlaient pendant des heures. Il était tellement habile de ses mains.

Un peu trop.

Mon père a attiré Isabelle vers lui et l'a assise sur ses genoux pour lui raconter une anecdote de plus. Ça l'a fait sourire. Ça m'a détruit de l'intérieur.

J'essayais de me contenir en voyant sa grosse paluche se balader sur la taille d'Isabelle. Deux minutes à peine plus tôt, j'étais encore si fier de lui. J'ai retenu mes larmes au fond de ma gorge pour les empêcher de se frayer un chemin jusqu'à mes yeux. Marguerite faisait peut-être de même. Ça aurait pu sembler inoffensif pour bien des gens. Ça ne l'était pas pour moi.

Isabelle m'a fait signe que ça allait. Je lui ai fait signe qu'on allait rentrer.

Mon petit côté français

Puis, je suis moi aussi devenu connu en France.

Pour réussir à se tailler une place au soleil, il faut bien sûr travailler fort, mais il faut aussi faire quelques courbettes. Apprendre les codes, avoir de la chance et le sens du timing, se faire comprendre et réussir à se fondre aux autres. J'ai fini par y arriver, mais jusqu'à un certain niveau seulement.

Même quand on est accueilli dans cette grande et nouvelle famille, c'est difficile, voire impossible, d'oublier d'où on vient. Et c'est tant mieux.

Il y a tellement de moments passés sur le Vieux Continent où je me mordais les joues. Des soirées à boire des coups avec

l'intelligentsia française et à faire assez bien semblant pour être accepté dans ce cercle fermé. En même temps, de l'autre côté de l'Atlantique, le milieu est plus féroce. J'avais parfois l'impression que tout le monde faisait un peu semblant, on devait peser chacun de nos mots, ne pas trop en dévoiler, garder une part de mystère, ne jamais montrer nos failles, nos faiblesses, pour éviter de donner des armes à nos détracteurs. Démontrer ses émotions face à un Parisien, c'est un peu comme s'ouvrir les veines devant un requin blanc.

Au fond de moi, j'étais incapable d'oublier que je n'avais jamais terminé mon secondaire, que j'ai longtemps eu de la difficulté à aligner deux phrases sans faire d'erreur de syntaxe, que j'avais vu le jour à Saint-Henri. Que j'étais né pour un petit pain.

Une étrange mascarade.

J'ignore d'où me vient ce petit côté caméléon. J'ai toujours eu ce talent de me transformer pour être toléré, mais aussi accepté, validé et apprécié au sein de différents groupes. Par l'humour bien sûr. Mais j'avais aussi la fâcheuse habitude de deviner ce que mon interlocuteur avait envie d'entendre, j'allais même jusqu'à trahir ma nature profonde pour donner l'impression que je pensais comme lui. Au secondaire, je pouvais passer d'une *gang* à l'autre avec beaucoup d'aisance : les gens de théâtre, les *bums*, les athlètes, les *nerds*, les premiers de classe comme les derniers. Je me sentais partout chez moi et nulle part à la fois.

Se réinventer

Les anecdotes amusantes sur mon père me venaient facilement. J'avais toujours une histoire trippante à raconter à propos de mon bonhomme. Mais cette journée-là, ma sœur m'a interrompu.

— Notre père, que tu trouves tellement formidable, tu sais ce qu'il vient de faire ? Il a transformé la chambre vacante de Mary et Bessy en salon de massage.

— De quoi tu parles ?

Louise m'a appris qu'il avait suivi des cours de massothérapie par correspondance et qu'il offrait maintenant ses services via une petite annonce dans le journal. Ses séances étaient pour femmes seulement. Et le forfait comprenait des billets pour me voir en spectacle. Même qu'apparemment, les murs de la chambre étaient décorés avec des affiches portant mon visage.

Il imposait à Marguerite d'accepter tout ça.

— Pis, comment tu le trouves, notre père ? Toujours aussi fabuleux ?

Je tremblais. Qu'est-ce qu'elle me racontait là ? C'était certainement faux. Je ne pouvais pas le croire. Elle se trompait assurément.

Amie

J'ai reçu un appel de Carole, l'amie qui m'avait si originalement dépucelé, plusieurs années plus tôt. Elle est toujours restée proche de ma famille. Elle m'a raconté que mon père avait brusqué Marguerite et l'avait même embarrée dehors, dans le froid, pendant un certain temps.

Ça aussi, ça m'a paru trop moche pour être vrai.

La valse à mille temps

Mon père et moi étions tous les deux du genre à refouler nos émotions jusqu'au grand débordement. Là, c'en était trop. Je ne pouvais plus faire semblant. Je devais lui parler.

Je suis passé chez lui pour lui dire ses quatre vérités. Ça tombait bien, il était seul. Il s'attendait à une visite de courtoisie, disons qu'il a été pour le moins surpris.

Marguerite, cette femme exceptionnelle qui partageait sa vie depuis le décès de ma mère, ma deuxième maman, une âme d'une générosité sans borne, il l'avait insultée. Ridiculisée, même bousculée. C'était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

Depuis que mon père avait reçu son diagnostic de cancer, il n'était plus le même homme. Il déversait sa rage sur Marguerite, sur celle qui l'aimait plus que tout. C'était difficile pour moi d'affronter cet homme que j'avais toujours mis sur un piédestal. Mais là, j'en avais terminé avec l'admiration aveugle. La maladie n'excusait pas tout.

Il a lancé la discussion en me disant combien il était fier de moi. Que tous ses amis parlaient de moi en bien ! Je ressentais

toute son admiration. Il était loin de se douter que ma visite n'était pas anodine. Je devais l'interrompre. J'avais le souffle court. Je lui ai dit sur un ton sec que je lui défoncerais la tête si j'entendais une autre fois le moindre truc négatif sur sa façon de traiter Marguerite.

J'oubliais de respirer entre mes attaques. J'hyperventilais, j'avais le tournis.

— J'suis au courant que t'as montré un film de cul à mon ex.
— T'es un malade !
— Ahhh, oui… je sais aussi à propos de ton pseudo salon de massage.
— Ça se peut-tu inventer des histoires pareilles ? Maudit fou. Va-t'en chez vous. Pis je veux jamais te r'voir icitte, maudit tata !

Je me suis levé et dirigé en vitesse vers l'ancienne chambre de mes tantes avec une très forte envie de le croire. Je voulais ouvrir la porte et y trouver une chambre identique à celle de mes souvenirs. Un joli papier peint floral, de vieilles photos sur les murs, quelques chats de porcelaine et des fleurs séchées. Et ça me confirmerait du même coup que, tout ça, ce n'était que des ragots. Je pourrais enfin retrouver l'admiration que j'avais pour mon père.

J'ai donc ouvert la porte.

Le papier peint y était toujours… Mais pas les vieilles photos. Le lit non plus. Non, au centre de la pièce, trônait plutôt une table à massage. Sueurs froides. Sur les murs, des affiches avec mon visage.

Le temps s'est arrêté. J'ai eu envie de vomir. J'étais dans un cauchemar surréaliste. Réveillez-moi… Je vous en supplie. J'ai vu notre vie défiler devant mes yeux. La pièce semblait tourner autour de moi comme dans une mise en scène de Claude Lelouch.

Gilles m'a extirpé de ma torpeur en me saisissant par la chemise avec ses grosses pattes d'ours et en me gueulant dessus :

— J'ai pris des cours, j'ai le droit de faire ce que je veux !

On s'est bousculés pendant de longues minutes. Il voulait me mettre à la porte à tout prix, mais je n'étais plus le petit garçon qui avait peur de la courroie de cuir. Je le tenais également par le col, mon visage à quelques centimètres du sien. Je n'avais jamais vu mon père d'aussi près. Je ne reconnaissais plus son regard aimant. Je ne voyais que de la peur et de la rage, sa bouche déformée par la colère.

Il essayait de me traîner en dehors de sa maison, je le repoussais à mon tour vers l'intérieur en criant avec ma voix qui tremblotait. Malgré la force, on reste toujours un gamin face à son patriarche. Aucun de nous deux n'était prêt à lâcher prise. Il me répétait qu'il allait me mettre son poing sur la gueule, mais il ne le faisait pas. Il m'aimait bien trop pour ça. Et on savait tous les deux que s'il me frappait avec son énorme poing, je ne me relèverais probablement jamais…

Le regard affolé, les yeux larmoyants et à bout de souffle à cause de ses trois artères bloquées, il a fini par ralentir la cadence. Mais cette valse infernale ne se terminerait que lorsque j'en aurais décidé ainsi. Soit après que je lui aurai bien fait comprendre que, s'il poursuivait son tourbillon de conneries, il me perdrait à tout jamais.

Pauvre naïf. Je croyais être sa grande fierté, mais je ne lui servais que d'appât. Depuis plus longtemps que je pouvais même l'imaginer.

Je n'étais qu'un leurre à gonzesses pour un père obsédé.

Madeleine

On ne s'est pas adressé la parole pendant un an.

C'était la guerre froide avec mon père, mais je gardais contact avec Marguerite. Elle m'a confirmé qu'il n'avait plus jamais été méchant avec elle, que son salon était fermé et qu'il avait présenté ses excuses à mon ex. Malgré tout, Gilles avait perdu 50 % de mon amour et de mon respect. En quelques mois, il avait anéanti tout ce qu'il avait pu bâtir avec moi en 36 ans. Je comprenais de plus en plus l'amertume de ma sœur. Elle avait dû déceler quelques-unes des failles du bonhomme avant moi.

Parallèlement, j'étais au sommet de ma gloire et je savais que, si les frasques de mon vieux sortaient dans les journaux, les répercussions pourraient être dévastatrices pour ma carrière. Je tournais au même moment *Les invasions barbares*, de Denys Arcand, un film sur une relation trouble entre un père en fin de vie qui aimait trop les femmes et un fils dont la carrière va à fond de train. Quand la fiction rencontre la réalité…

Six mois après notre dispute, mon père s'est payé un voyage de pêche aux Îles-de-la-Madeleine avec Marguerite. En arrivant sur le quai, une des personnes qui l'accueillaient lui a lancé :

— Vous venez rejoindre votre fils ?

Mon père, stupéfait que je sois aux Îles-de-la-Madeleine en même temps que lui, a été envahi d'une joie incommensurable. Il a dit à Marguerite :

— Ah ben, y'é v'nu faire la paix !

Chaque jour de ce voyage, en rentrant de la pêche, il m'a attendu sur le quai.

— Je vais lui montrer tous les poissons que j'ai pêchés.

Et tous les soirs, il rentrait à la maison en affirmant à Marguerite, confiant :

— C'est sûrement demain qu'il va venir.

Il a attendu que je vienne le voir. Chaque jour. Pour se rendre à l'évidence, au moment de son départ, que je n'apparaîtrais pas.

Ce n'était pas de ma faute, cela dit. Je n'étais pas aux Îles… Je ne savais même pas qu'il y était. L'homme s'était juste trompé d'humoriste.

Six mois plus tard, *Les invasions barbares* sortait en salle. J'avais raconté à Denys qu'il y avait beaucoup de similitudes entre la relation des deux protagonistes du film et celle que j'entretenais avec mon père. À un point tel que je craignais que mon père pense que j'avais raconté notre histoire à Denys.

Comme on ne se parlait toujours pas, lui et moi, c'est Marguerite qui m'a dit :

— Ton père est allé voir le film tout seul une première fois. Et la deuxième fois, il a emmené matante Mary avec tous les autres vieux du centre de personnes âgées.

Mon père était parti avec quinze vieux au cinéma. C'était peut-être beaucoup pour lui, tellement qu'il en a perdu un. Il l'a retrouvé, mais quand même…

Quelques semaines plus tard, après un de mes spectacles, comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait jamais eu de dispute, mon père est entré dans ma loge avec des amis. Ils avaient beaucoup aimé la soirée.

Et on n'a jamais reparlé de rien de tout ça.

Gilles *unplugged*

Après avoir subi sa colostomie, mon père a appris que ses artères étaient bien bouchées. Le médecin lui a expliqué que, pour les débloquer, il faudrait lui scier la cage thoracique. Gilles a décidé qu'il n'en était pas question. Il vivrait avec ses artères bien bouchées, *that was it*.

Il m'a ensuite prévenu :

— Si jamais le cœur m'arrête ou que je deviens handicapé, pousse ma chaise roulante en bas d'un ravin.

C'est donc ce qu'on a fait, ma sœur et moi, quelques années plus tard.

Un jour où mon père était particulièrement découragé de son anus artificiel qui se bouchait à tout bout de champ, il a pris les grands moyens. En bon homme à tout faire, il a tenté lui-même une opération. Il a essayé de se débloquer à l'aide de son tournevis cruciforme — pour mettre le bon Dieu de son bord, j'imagine. Sur papier, ça paraissait peut-être viable, mais dans les faits, c'était une très mauvaise idée. Il s'est perforé l'intestin.

Il a été opéré d'urgence. Pendant l'intervention, les choses se sont rapidement compliquées, à cause de ses artères bloquées. On nous a convoqués aussitôt, Louise et moi. Une sommité de l'hôpital de Verdun, c'est-à-dire un infirmier de 27 ans, nous a reçus. Il nous a expliqué qu'il valait mieux débrancher notre père, qu'il ne survivrait pas à l'opération et que, dans le cas contraire, il serait lourdement handicapé. On a demandé à voir son supérieur. L'homme de 29 ans nous a rejoints et nous a expliqué que, selon son expérience, rien ne pouvait être fait pour notre vieux.

Gilles était malheureux de son état depuis des années et il m'avait bien avisé qu'il ne voulait pas vivre invalide. Profondément, j'étais d'accord avec sa position ; j'avais vu ma mère souffrir si longtemps, je comprenais qu'il n'ait pas envie de vivre ça.

Ou de nous faire revivre ça.

Ma sœur et moi sommes rapidement arrivés à un consensus. On acceptait de le débrancher parce qu'on se préoccupait de sa future qualité de vie… Et de la nôtre aussi, je dois l'avouer. Ces dernières années, Gilles était un peu devenu un paquet de troubles. On ne pouvait pas se l'imaginer avec des facultés affaiblies, en plus.

Pour Marguerite, c'était plus compliqué, puisque ce sont les enfants qui ont le droit décisif de vie ou de mort, et non la conjointe. D'autant plus qu'ils n'étaient pas mariés. Elle a dû accepter notre décision, mais non sans une grande peine. Gilles, c'était l'homme de sa vie. Elle était prête à s'en occuper, qu'importe le prix.

Pas nous. C'est ingrat, des enfants, on le dit tout le temps.

Les deux adolescents-experts nous ont expliqué comment ça allait se dérouler : une fois débranché, Gilles survivrait une heure.

Bon, ça semblait assez simple.

On s'est donc tous réunis. Gérard (le frère de mon père), Thérèse (sa sœur), Denise (son autre sœur), Marguerite (ma belle-mère), Louise, son mari (François) et moi. On préparait des adieux dans une petite chambre de l'hôpital même où ma sœur et moi étions nés, puis notre mère décédée. On bouclait la boucle.

Mon père semblait serein. Il ne paraissait même pas malade. Bedonnant, presque le sourire aux lèvres, il ronflait. Même qu'il ronflait pas à peu près. Il s'en donnait à cœur joie. Si c'était pour la dernière fois, aussi bien s'éclater. Il ronflait comme un bon, et on était juste là, à le regarder. À se dire : « Mon Dieu, il va mourir comme il a vécu, en dormant et en ronflant. »

On était dévastés, mais on trouvait la force de se raconter les doux moments passés avec le bon vieux Gilles. Tout le monde se remémorait un bon souvenir presque en chuchotant pour ne rien brusquer.

Au bout d'une heure, mon père ronflait toujours. Le médecin nous a avisés que bon, tout ça était approximatif, ça pouvait prendre 2 heures. Au bout de 2 heures, Gilles était encore là. Mon oncle Gérard s'est impatienté :

— Rappelez-moi quand il sera mort, faut je retourne à mon magasin. C'est la vente trottoir, pis y'a plein de monde.

On avait tous fait nos adieux… Est-ce qu'on pouvait retourner vaquer à nos occupations ? Mon père persistait. Le médecin lui a injecté un peu de morphine, sans nous expliquer pourquoi. Au bout d'une autre heure, Gilles ronflait toujours. Mon beau-frère, Martin, a commencé à dire :

— Ne pars pas, Gilles, reste ! S'il te plaît, ne pars pas !

Incroyable ! On vient de décider qu'on le débranchait, c'est peut-être pas le meilleur moment pour crier « Pars pas ! »…

Emporté par l'émotion, il s'est mis à hurler. Il a aussi eu la brillante idée d'accompagner ses supplications d'une bonne grosse claque sur la cuisse de mon père… Ce qui a eu pour effet de le réveiller. Les yeux bien ouverts, presque assis dans le lit, il

nous a regardés les uns après les autres, comme s'il comprenait exactement ce qui se passait et qu'il souhaitait parler.

Il voulait nous dire quelque chose d'important, ça se voyait, mais il s'est rendormi aussitôt. Il voulait probablement nous dire où il avait caché la fameuse somme d'argent gagnée grâce à ses activités de contrebandier. Somme qu'on n'a finalement jamais retrouvée…

Ce réveil nous a tous laissés bouche bée, même Martin. Je suis sorti aviser le médecin, qui lui a rapidement administré une seconde *shot* de morphine. Celle-là serait fatale. En fait, on ne débranchera pas notre père, on le tuera par overdose. Même moi, j'aurais crevé avec ce régime.

La famille s'est empressée de sortir de la chambre. C'était insoutenable. Je suis resté avec mon beau-frère, le temps que mon père change de couleur. Son cadavre à peine refroidi, un technicien de Vidéotron est entré pour débrancher la télé. Martin a fini par partir. Je suis resté là. Mon premier réflexe a été de regarder dans les airs, voir si j'allais pas apercevoir son âme quitter son corps. Rien. Je me sentais très bizarre, à la fois triste, coupable et soulagé.

J'ai constaté le décès à la morgue et signé la paperasse. Une demi-heure plus tard, je quittais l'établissement. Après 48 heures passées entre les murs de l'hôpital, j'avais perdu toute notion du temps. En poussant les portes de la sortie, j'ai vu qu'il était 16 heures, qu'il faisait vingt-six degrés et grand soleil. J'ai remarqué avec stupéfaction que rien n'avait changé : les oiseaux chantaient, les enfants rigolaient en mangeant des cornets, un homme promenait son chien, les vélos défilaient. Je ne me trompais pas, la vie continuait bel et bien.

On a enterré mon père à côté de ma mère, au cimetière Côte-des-Neiges. Tout ce qu'il y a de plus classique pour un

enterrement. Le temps était parfait, c'est-à-dire gris. Il y avait une petite pluie et beaucoup de parapluies.

Après un moment de recueillement, mon oncle Gérard m'a entraîné à l'écart. Je me doutais un peu de ce dont il voulait me parler. Il avait créé toute une commotion familiale en refusant de se présenter à l'exposition funéraire de Gilles… Son unique frère.

— Là, j'le sais, Stéphane… Tout l'monde m'en veut parce que j'étais pas au salon funéraire… Mais laisse-moi t'expliquer une affaire. Moi, j'ai un voyage de pêche chaque année, c'est les seules vacances que je prends. J'avais déjà donné mon 500 $ de dépôt. Ton père l'aurait compris. Tu sais comment y'aimait ça, la pêche.

J'étais le seul parfaitement à l'aise avec sa décision. D'après moi, pendant son voyage de pêche, il était bien plus près de mon père que bien des gens qui s'étaient déplacés au salon. Le reste de la famille ne le voyait pas comme ça, ce que je pouvais aussi comprendre. Après quelques minutes, il m'a montré des photos des poissons qu'il avait attrapés. Il était fier.

Si Gérard était absent, plusieurs autres étaient au rendez-vous… Je savais mon père sociable, mais à ce point ? À tour de rôle, les visiteurs venaient me serrer la main.

— Moi, je suis Nicole, je travaille chez Réno-Dépôt. Votre père venait toujours à ma caisse. Il nous faisait bien rire. Il était tellement fier de vous.

— Bonjour, moi, c'est Réal. Je suis cordonnier, sur le boulevard Shevchenko. Votre père venait nous voir toutes les semaines, même quand il avait rien à réparer.

— Moi, c'est Monique, elle, c'est Sylvie. On travaille chez Jean Coutu, pis euh, votre père, c'était tout un bonhomme !

Ainsi ont défilé bouchers, pompiers, policiers, vendeurs de peinture ; tous les corps de métier sont passés. Le lendemain, c'était les amis du camping. Le salon était rempli. Et pendant que je serrais les mains, je réalisais que je connaissais tous ces corps nus.

Je les imaginais à poil au salon.

Les discussions tenues autour du cercueil de mon père étaient assez drôles. Si on devait cacher notre amour du naturisme quand on était jeune, le secret était maintenant levé. Huguette, Louisette et Doris se tapaient sur les cuisses en parlant de la taille du pénis de Maurice. Mon père a toujours aimé faire rire les gens. Ça n'allait pas changer cette journée-là. Tout le monde avait la banane. Même s'ils versaient des larmes à l'occasion, les gens riaient beaucoup.

Une des sœurs de Gilles est venue me trouver.

— Ton père, c'était pas un mauvais bougre…

Elle a pris mon visage entre ses mains et m'a dit deux fois plutôt qu'une :

— Mais je t'en supplie, ne sois jamais comme lui avec les femmes. Compris ?

J'apprenais sur le tard que j'étais loin d'être le seul à avoir décelé ses comportements problématiques. Mais pendant toutes ces années, l'omerta avait fait son œuvre.

Quelques jours plus tard, dans cette même église où j'avais fait mes adieux à ma mère, j'ai revu Isabelle Boulay. On était séparés depuis quelques mois déjà, mais elle avait gentiment

accepté de venir chanter aux funérailles. Elle a interprété *Mieux qu'ici-bas*. Je me suis liquéfié.

Quand j'étais petit, on allait pratiquement chaque mois voir un oncle, une tante ou un ami de la *shop* dans un cercueil. Les salons funéraires, c'était en quelque sorte ma troisième maison, après l'hôpital. Et un peu comme Gérard, j'aurais préféré aller à la pêche.

Un salon funéraire, c'est un théâtre si particulier… Des gens pleurent autour d'une dépouille, alors que des enfants courent autour de la machine à café. C'était notre divertissement, d'ailleurs, dans le temps. Un oncle nous refilait 75 cents en nous demandant d'aller lui chercher un café. Là, il fallait se rendre au sous-sol, opérer et admirer le travail de cette technologie novatrice : la machine distributrice. Le gobelet qui se dépose exactement au bon endroit, le lait qui s'y verse juste avant le café. Fascinant !

— Va chercher un café à matante Huguette.

Les adultes nous occupaient comme ça.

En remontant avec la boisson chaude, une fois, je suis entré dans la mauvaise pièce. C'était à s'y méprendre, tout le monde braillait. Sauf que ce n'était pas mon oncle qui reposait dans le cercueil, c'était une vieille madame. Plus capable de retrouver mon mort. Je tombais juste sur d'autres morts, dans d'autres salles du labyrinthe Urgel Bourgie. Jamais été aussi content de rejoindre un oncle décédé qu'après ces quelques minutes de recherche.

C'est drôle comme on dit toujours que les morts sont bien arrangés. J'avais pourtant chaque fois du mal à les reconnaître. Ce qui était le fun au moins, c'est qu'après, il y avait toujours un *get together* avec des sandwichs pas de croûte. Entre deux bouchées, on se rappelait à quel point c'était une bonne personne qu'on venait de perdre.

Henri

Quelque temps plus tôt, c'était la mort de mon oncle Henri qui m'avait anéanti. C'était lui qui me faisait toujours de bonnes blagues les soirs de réveillon dans le sous-sol de mon oncle Gérard. Je l'aimais tant. Tandis que j'étais agenouillé devant son cercueil, on m'a tendu une feuille de papier.

— Je sais que ce n'est pas le moment, mais je dois partir et je m'en voudrais tellement de ne pas vous demander un autographe…

J'étais abasourdi qu'une si adorable madame ait le culot de me demander ça. Mais à cette époque-là, je ne savais pas dire non.

Une fois sorti, je me suis effondré en pleurs. Je ne pouvais plus m'arrêter, inconsolable. J'étais sur le trottoir devant le salon, à côté de mon père. Gilles parlait de moi à un couple d'amis du défunt. Il expliquait à ces gens que ma carrière se portait à merveille et qu'il était très fier de moi.

Eux, ils n'arrêtaient pas de m'interpeller pour me dire à quel point je les faisais rire. Ils rigolaient en relatant certaines de mes bonnes blagues. Pendant que je pleurais comme une Madeleine, le monsieur me parlait en Madame Jigger. Et mon père en rajoutait…

— Fais-en un petit boutte !

C'était impossible pour moi d'articuler ne serait-ce qu'un seul mot, tellement je sanglotais. Ils faisaient tous abstraction du fait que je me vidais devant leurs yeux. Et c'est là que la femme a rajouté :

— Hey, non mais, y'est-tu drôle pareil… Même quand y braille ! Y'est pas battable !

RIP Mother Fucker

La mort me guette, même si j'ai un peu de mal à imaginer qu'elle va finir par m'attraper. Je me sens encore invincible, malgré la légendaire longévité de ma famille. Dieu merci, ma naïveté me protège.

Tout le monde est décédé jeune chez nous. Ma mère avait 52 ans ; ma sœur, 48 ; mon père, 72. Je suis protégé. La mort connaît bien notre adresse et elle a décidé de me laisser tranquille. Je devais être caché dans le garde-robe, elle est passée avec sa grande tunique noire et sa traînée de sang sans m'apercevoir. Elle a poursuivi son petit macabre de chemin en se disant qu'elle avait fait ce qu'elle avait à faire. Fini, basta ! J'ai été épargné, *that's it, that's all*. C'est possible ça, non ?

Je pourrais vous dire que je n'ai pas peur d'elle, mais ça serait trop facile. Tant qu'on ne se croit pas menacé par la faucheuse, il n'y a pas grande raison de la craindre, selon moi. C'est seulement quand on sent son souffle froid sur notre nuque qu'elle nous glace le sang pour le temps qu'il nous reste.

Je me doute bien qu'elle repassera, un jour. Mais je serai prêt et elle se fera prendre en souricière, la salope.

J'aimerais être incinéré. Pas question d'être exposé, le cercueil ouvert. M'imaginer couché au beau milieu d'une pièce, les veines remplies d'antigel, maquillé à l'*airbrush*. Non merci, pas pour bibi. À moins qu'on fasse appel à un top taxidermiste et qu'on m'empaille en action, debout, en train de boire un cocktail parmi les invités dans le salon.

Une belle photo de moi, souriant à pleines dents, ce sera bien parfait. Et de la bonne musique, *groovy, happy* ! Stevie Wonder, The Temptations, Elvis, les Beatles, Bowie, Prince… Des éclairages sympas, aussi. Une fête, quoi ! Que tous ceux qui trouveront

que c'est déplacé rentrent chez eux. On ne les veut pas à mes funérailles, désolé. *No party pooper admitted!* Ils m'exaspèrent.

Si ce n'était que de moi, on ouvrirait les fenêtres et on laisserait les fumeurs s'en donner à cœur joie. J'aimerais qu'il y ait une télé placée à la verticale dans chaque coin de la pièce du salon. On y jouerait en boucle un *best of* de mes stories Instagram. Les gens s'approcheraient, mettraient un casque et pourraient écouter mes conneries.

J'aimerais qu'on entende des rires et, s'il y a des pleurs, eh bien, il y aura des pleurs… Les deux vont très bien ensemble de toute manière. L'humour appuyé par le drame, y'a rien de plus vrai !

C'est là, en entendant cette joie, cette vie qui bat, que la dame en noire va se sentir ridicule. Elle perdra son emprise sur mes proches et moi. Elle quittera la pièce en feignant un malaise.

Cercle vicieux

Entre riche et pauvre, je choisis riche sans hésiter. Y'a pas photo !

À force de trimer dur, j'ai fini par faire du cash. Pas mal de cash, plusieurs millions. À 30 ans, je roulais en Porsche l'été et en gros SUV l'hiver. J'avais une immense baraque dans le nord, un appartement sur le Plateau à Montréal et un autre dans le premier arrondissement à Paris. Je voyageais en *business*. J'étais propriétaire de deux restaurants. Je dépensais sans compter.

J'avais une adjointe, deux employés pour l'entretien ménager et un homme à tout faire pour veiller sur ma maison des Laurentides. Je pouvais flamber 12 000 $ sur des vêtements en un avant-midi sans broncher. J'attrapais systématiquement l'addition quand je soupais en groupe au restaurant.

Le *feeling* de dire au serveur « C'est bon, c'est pour moi » et de voir toute la tablée se retourner pour dire que ben non, c'est pas nécessaire… C'est un bon *feeling* ! Surtout bon pour mon ego, j'imagine. Je le faisais même quand ma situation financière était plus précaire, même dans le rouge. Je me disais que j'allais en faire encore, de l'argent. Ce n'était pas un *bill* de plus qui allait changer quelque chose.

Je parvenais toujours à me remettre à flots, mais je repartais ce petit manège aussitôt la tête sortie de l'eau.

Le problème, c'est que j'étais pris dans un cercle vicieux : plus je travaillais, plus j'estimais mériter une récompense, plus les récompenses étaient de taille, plus je devais retourner travailler vite et travailler fort. Je vivais légèrement au-dessus de mes moyens, juste assez pour être dans un inconfort perpétuel. C'était une façon de me botter les fesses. C'était aussi très fatigant et angoissant. J'en venais à accepter des offres juste pour remplir les coffres. J'ai fait de mauvais choix. Ça a nui à ma créativité et à ma motivation. À force de courir après ma queue, j'ai fini par m'épuiser.

Ce n'est pas arrivé d'un coup. Je l'ai vu venir, je me suis senti devenir tranquillement impatient, de moins en moins agréable avec ma famille, mon entourage, mes fans. Comme s'ils étaient un peu responsables du fait que j'étais à bout de souffle. Ajoute à ça les aléas de la vie, les impondérables, et le burn-out te guette rapidement. Tu vas devoir faire de grands changements si tu veux retrouver un équilibre, une qualité de vie ou ne serait-ce que l'inspiration.

Raviver la flamme

L'imagination, c'est comme une petite flamme à l'intérieur de soi. Tant que le pilote reste allumé, y'a pas de quoi s'inquiéter.

Jamais deux sans trois

À 40 ans, ma sœur s'est chopé cette saloperie que la plupart des femmes redoutent : un cancer du sein. Ce qui ne l'a pas empêchée de garder sa légendaire bonne humeur et une saine alimentation constituée de chips BBQ, de spaghetti et de St-Hubert. Avec des magnums de Coke ou une demi-douzaine de bières pour bien faire passer le tout.

Elle a réussi à s'en sortir avec ce régime strict, mais le petit coquin s'est déplacé. On lui a rapidement annoncé un cancer du poumon. Son gros paquet d'ExportA quotidien avait probablement un lien avec cette triste nouvelle.

Le cancer du poumon ne viendra pas à bout de ma sœur non plus. Son cancer du cerveau, par contre — jamais deux sans trois —, sera celui de trop.

J'étais avec ma sœur, son mari, François, et leurs deux enfants, quand le médecin lui a annoncé les différentes options qui se présentaient à elle. Que du soulagement à court terme. Rien ne pouvait la sauver. Il proposait de l'opérer au cerveau aussi vite que possible. Il faudrait ensuite l'opérer au poumon et recommencer le tout dans les mois suivants. De cette manière, on la garderait en vie pendant un an. Deux, maximum. Elle pourrait profiter de ses enfants un peu plus longtemps.

— J'aimerais que tout le monde sorte, s'il vous plaît, nous a dit ma sœur sur un ton étrangement neutre. J'ai besoin d'un moment d'émotion.

Elle était très pudique face à sa vulnérabilité. On s'est tous levés…

— Pas toé, le frère. Je veux que tu restes.

On est restés seuls avec le doc. Elle m'a pris la main. Pour la première fois, j'ai entendu la peur dans sa voix. Pas que la peur de mourir, mais celle encore plus grande de répéter l'histoire. De laisser ses deux enfants. Félix avait 12 ans et Stéphanie 17, exactement notre âge quand Berthe nous a quittés.

Quelques jours plus tard, j'ai retrouvé Louise dans sa chambre, alors qu'on la préparait pour sa longue et délicate intervention au cerveau. Je l'ai accompagnée jusqu'à la porte de la salle d'opération, sans savoir si j'allais la revoir vivante. Comme je devais patienter 5 heures, je suis retourné chez moi. J'ai frénétiquement dessiné une douzaine d'esquisses, toutes plus tristes les unes que les autres.

Je suis revenu à temps pour son réveil. Sa tête était enrubannée. Elle a doucement déposé sa main sur ma joue. Elle avait rêvé à moi. J'étais beau comme dans *Astérix*, j'avais les cheveux longs, je portais la barbe. Les gens de mon village me portaient à bout de bras et scandaient mon nom. Louise ne cessait de me répéter comme c'était magnifique.

Son regard était bienveillant. Elle souriait. Elle était belle et je le lui ai dit.

Love is in the air

Petit, je m'imaginais fonder une grande famille. J'enviais mes amis qui avaient plusieurs frères et sœurs, je fantasmais sur l'idée de ces grandes tablées du dimanche. Une fois adulte, je n'ai étrangement jamais ressenti l'appel d'en fonder une pareille.

Je me sentais incapable d'un tel investissement. Ma carrière et mon nombril prenaient beaucoup trop de place, puis je ne me laissais aller qu'à moitié dans mes relations amoureuses. Je gardais toujours un pied à l'extérieur. Plus facile de quitter le moment venu ou d'éviter de trop souffrir si, par malchance, c'est elle qui devait partir…

Pour faire de la psycho pop à deux cennes, j'imagine que la perte de ma mère à un si jeune âge a eu son effet sur moi. J'étais voué à craindre l'abandon pour le reste de ma vie, bla bla bla… Je n'ai pas fait de psychanalyse. Je n'ai rien contre l'idée, mais je n'ai jamais eu envie d'ouvrir cette boîte de Pandore. J'ai plutôt opté pour l'option « tout balayer sous le canapé ». Ça fonctionne assez bien, pour être franc. Je ne le fais pas consciemment, ça relève plus du mécanisme de survie. Je « dealerai » avec mes névroses quand je serai mort.

Reste que j'ai toujours été un romantique. J'aime la vie à deux. Est-ce que je suis un bon amoureux pour autant ? En apparence, sans doute. Disons que je suis attentionné et sensible, mais que c'est plus facile pour moi d'être aimé que d'aimer l'autre.

J'aurais adoré être submergé d'amour pour quelqu'un, mais je n'en ai jamais eu le courage. M'abandonner complètement dans les bras d'une femme, être à la merci d'un possible abandon… *No way*, Jose ! *Nope*, pas pour moi. Trop risqué.

Si vous avez déjà douté de mes talents d'acteur, je vous rassure, je suis assez solide ! Faire semblant d'aimer n'est pas chose

simple. Ce qui ne m'empêche pas de tenir ce rôle pendant de très longues périodes. Des années sans soulever l'ombre d'un doute.

Je maîtrise tellement l'art de faire semblant que, parfois, je ne sais plus faire la différence entre ce que je ressens et ce que je pense que je ressens. Est-ce que ça change vraiment quoi que ce soit ?

(Au pire, je vais passer à côté de ma vie. Je ne serai ni le premier ni le dernier. À moins que la réincarnation existe et que je doive revenir sur terre pour régler ce que je n'ai pas conclu dans cette vie-ci. Ce serait épouvantablement chiant ; pas envie de remettre les pieds dans cette galère !)

Quand j'en ai assez de jouer dans un film romantique, j'en réécris la fin. Je suis l'auteur de nos malheurs, mais je laisse ma place propre. Je fais en sorte qu'on termine la relation en restant en bons termes. S'il le faut, j'achète la paix. Garde l'appartement, la voiture, le divan.

Je m'assure qu'elle n'aura, à peu de choses près, que de beaux trucs à dire à mon sujet. Forcément, puisque j'aime être aimé jusque dans mes ruptures… Je ne voudrais pas ternir ma réputation de bon garçon.

Mes relations se sont généralement chevauchées. Je n'en terminais une que pour en commencer une autre.

Une ex m'a déjà demandé quel était mon type de femme… Je n'ai pas su quoi lui répondre. Je ne me suis jamais arrêté à la couleur des cheveux, des yeux ou de la peau ni à la taille des seins ni au statut ni au style ni à l'accent. J'ai été en couple avec une danseuse longiligne aux cheveux noirs, une petite chanteuse rousse, une actrice italo-tunisienne, une mannequin gaspésienne, une *foodie* pulpeuse, une intellectuelle

française, une végane qui médite et je suis maintenant très heureux avec ma *baseball mom*.

Seule constante : j'ai peut-être une préférence pour les petites femmes. Parce qu'elles me donnent de l'ampleur ou parce qu'elles me rappellent ma mère, qui mesurait cinq pieds un pouce ? Qui sait ?

La mère de mon fils est plutôt grande, cela dit. C'est peut-être pour ça que ça n'a pas fonctionné, entre nous deux.

Je l'ai remarquée sur un vol Montréal-Paris. Je m'apprêtais à reprendre le rôle de Billy Flynn dans la comédie musicale *Chicago*. Dans le film, c'est Richard Gere qui tenait ce rôle. Je dis ça, je ne dis rien. Maud faisait partie de la troupe de danseurs. Quand on est revenus de cette tournée européenne, on formait un couple. Elle a ensuite fait partie de mes one man shows et tourné à mes côtés pendant plusieurs années.

Au fond de moi, je me doutais bien que cette relation avait une date de péremption, mais je savais aussi que Maud ferait une bonne maman.

Un phénomène particulier est survenu, au moment où elle m'a annoncé être enceinte. J'ai eu une érection subite. Trop d'émotions ! Je ne l'ai jamais comprise, celle-là… Depuis, ça m'est arrivé à deux ou trois reprises qu'une excellente nouvelle provoque une érection chez moi. Je crois que je vais consulter.

Tout ça pour dire qu'à 42 ans, j'étais prêt à devenir père… Enfin, je le croyais. Je ne m'étais jamais trop arrêté sur le sujet, je ne m'étais même jamais trop posé la question. Mais je voyais bien que le temps passait et quand je croisais de nouveaux parents, je me disais :

— Ahhh, *cute* !

Comme quand on voit un bébé chat sur Internet. Ça a l'air le fun, *that's it*! Et comme j'ai toujours été un gars de coup de tête, le soir où Maud m'a dit qu'elle se sentait prête, j'ai répondu pourquoi pas.

Je crois que ça n'a pris qu'une tentative. Tout de suite après avoir fait l'amour, Maud s'est mis les quatre fers en l'air. Elle m'a expliqué que c'était apparemment une excellente méthode pour tomber enceinte. Ben faut croire, parce que ça a marché… *And there's no way back.*

Paris *by night*

J'aurais aimé que mes parents puissent me voir scintiller dans la Ville Lumière. Ma mère n'aura vu que la Floride, Old Orchard et les chutes du Niagara dans sa trop courte vie. Pour mon père, ajoutons le Mexique. J'ai donc décidé d'inviter Marguerite à me voir en spectacle à Paris.

Elle n'avait jamais mis les pieds en Europe.

Je lui ai fait la totale : tour Eiffel, Champs-Élysées, Arc de triomphe, Montmartre, Pigalle. Elle était trop mignonne. Elle grimaçait devant tout, sans exception. Pas de dégoût, mais de surprise et de stupéfaction. Disons que ses expressions faciales étaient très chargées, ce qui me faisait sourire (en tout cas, assurément plus que les serveurs parisiens).

Après une longue et agréable journée à crapahuter dans les rues de Paris, on a terminé la soirée autour d'un dîner spectacle au cabaret Moulin-Rouge. Tant qu'à faire ! Une bouchée, une grimace, une bouchée, une grimace… Grosse soirée. J'ai

ensuite raccompagné Marguerite à son hôtel, situé à quelques pas de mon appartement. Je l'ai suivie dans la petite cage d'ascenseur *old school* pour l'aider avec ses vieilles portes archaïques. C'était si étroit qu'une troisième personne aurait beaucoup de difficulté à s'y faufiler. Tiens, justement… Une main est apparue dans l'embrasure de la porte.

— Hey, salut, frérot, tu permets que je monte avec vous ?

Il m'a reconnu, moi aussi d'ailleurs. C'était Joey Starr, rappeur notoire à la grosse réputation de *bad boy* et aux dents en or. Bandana vissé sur la tête, tatouages, bijoux surdimensionnés. Tout y était. De sa grosse voix, il m'a soufflé qu'il aimait bien ce que je faisais… Mais il fallait comprendre le verlan pour le deviner. Je me suis retourné vers Marguerite pour faire des présentations.

Il fallait voir sa grimace olympique…

Pauvre Marguerite. Elle croyait qu'on allait se faire tuer. Ou pire encore.

Le divin enfant

À une semaine de Noël 2008, mon ex, son petit bedon de femme enceinte et moi avons décidé d'aller faire un coucou à nos voisins de Sainte-Adèle, René Richard Cyr et son amoureux, Pierre Pirozzi. On buvait une tisane en parlant de tout et de rien, on s'amusait. Au bout d'à peine 15 minutes, Maud m'a dit :

— Je pense qu'on va rentrer.
— T'es sérieuse ? Déjà ?
— Y'a quelque chose d'anormal qui se passe. Je sais que ça peut pas être ça, mais j'ai l'impression que je perds mes eaux.

Arrivés à la maison, on a constaté qu'effectivement, ça n'allait pas. Elle dégoulinait.

Malgré la tempête de neige, on est partis sur les chapeaux de roues. Direction : hôpital Sainte-Justine, Montréal. Ça ne pouvait pas être ce qu'on pensait que c'était. Non, ça peut pas être ça.

Elle n'était enceinte que de 28 semaines…

Et pourtant. Dès notre arrivée, un docteur nous a confirmé que le travail avait bel et bien commencé. Et là, le temps s'est arrêté.

Maud pouvait accoucher à tout moment. Elle devait impérativement rester alitée. On a rapidement vu dans le regard des intervenants que l'heure était grave. Chaque jour où le petit resterait dans le ventre de sa mère signifierait une semaine d'incubateur en moins. On était loin de se douter de ce qui nous attendait dans les mois suivants.

Heureusement.

Repos total, donc, pour Maud. Je faisais chaque jour des allers-retours entre Sainte-Justine et les soins palliatifs de Saint-Constant, où ma sœur vivait ses derniers instants, en plus de mes nombreux détours par Sainte-Adèle, où j'avais eu la bonne idée de faire détruire notre maison pour en construire une toute neuve. Avec pour seules compagnes tempête de neige par-dessus tempête de neige.

Le 24 décembre, Maud et moi avons orchestré un petit réveillon de fortune dans sa chambre d'hôpital. On était de plus en plus conscients des risques que courait notre garçon. Le minisapin et les pointes de tourtière ne suffisaient pas à nous donner le cœur à la fête. Au contraire, la boule au creux de notre ventre prenait de l'ampleur à chaque minute.

Le lendemain, toute la belle-famille s'est réunie dans la chambre pour dîner. La dinde, le ragoût de boulettes, les atocas, les bulles, tout y était ! Ça faisait du bien de se retrouver, de manger et de rigoler, mais ce semblant de normalité n'allait pas durer.

Maud n'avait le droit de se lever que pour se rendre à la salle de bain. Chaque fois, le temps s'arrêtait, et l'inquiétude m'envahissait. Là, elle avait eu raison de se pointer…

Maud est sortie en me disant :

— Steph, y'a vraiment quelque chose d'anormal.

À voir le fond de sa culotte, clairement que ça n'allait pas.

L'infirmière est arrivée en trombe. Le party était fini.

On ne comprenait rien. On nous a expliqué que notre bonhomme risquait de s'étouffer avec ses excréments ou de

s'empoisonner. On a emporté ma blonde sur une civière, à vive allure. Elle allait accoucher, deux mois et demi avant terme, le jour de Noël.

En deux temps, trois mouvements, je me suis retrouvé dans une petite pièce à enfiler une jaquette de médecin, un bonnet, des gants et le reste de l'attirail. J'étais engourdi par la peur. J'avais juste envie de pleurer, mais je ravalais. J'espérais garder une certaine contenance.

Dix secondes plus tard, j'étais dans la salle d'accouchement. Maud, terrifiée, tremblait de tout son corps. Ses dents claquaient. Les deux médecins en chef s'apprêtaient à pratiquer une césarienne d'urgence.

J'étais aux premières loges.

Je pouvais voir de près la panique dans les yeux de ma douce et l'urgence dans les leurs. Je tenais la main de Maud et lui disait des mots doux. Son corps était coupé en deux par un écran de tissu qui nous empêchait d'observer l'intervention.

Puis, j'ai vu un minuscule bébé passer au loin, entouré d'infirmières. Je me suis dit :

— Y'en a une autre qui vient d'accoucher.

J'ai alors entendu :

— Venez voir votre bébé, monsieur Rousseau.
— Ben voyons donc'.

Je me souviens d'avoir vu deux médecins forcer pendant vingt secondes sur le bas-ventre de Maud… Mais vraiment forcer, comme on force pour ouvrir un piège à ours, avec une grosse veine dans le front et tout. Ils travaillaient fort, les gars.

Respect. Sans que je m'en rende compte, ils avaient extirpé le petit de sa fâcheuse position. C'était de la méga urgence…

On m'a dit de suivre les infirmières pendant que les médecins terminaient la césarienne.

— Quoi ? C'est mon bébé ? Je suis confus.

Je me suis arrêté tout près du bac en verre où on avait déposé mon fils. Il pesait une livre et demie, ses jambes étaient en extension derrière sa tête, ses bras ouverts en croix, ses yeux bouffis et sa peau toute plissée. Tout de suite, j'ai reconnu le visage de matante Mary mélangé à celui de mon père. L'air de famille était indéniable.

Pas le temps de le contempler, on devait l'amener immédiatement au centre de néonatalogie. Je courais derrière la civière. Je pouvais apercevoir un fil qui reliait mon fils à un moniteur, et ce fil dépassait de la civière. Je l'imaginais malencontreusement s'accrocher à une poignée de porte, ce qui ferait tomber mon bébé par terre. J'étais le seul à le voir pendouiller, ce putain de fil, pendant que les infirmières s'affairaient à pousser des portes et cette civière dans les corridors de l'hôpital. La situation était précaire pour le petit Axel de Noël.

Plus de peur que de mal, finalement.

En entrant dans l'espèce de monte-charge, les infirmières m'ont demandé si j'avais mon appareil photo.

— Euh, ben non.

Elles m'ont conseillé d'aller le chercher tout de suite et de les retrouver ensuite. J'ai sprinté comme un damné vers la chambre, récupéré l'appareil et sauté dans l'ascenseur avec cinq inconnus.

— Ah ben, monsieur Rousseau ! Vous me faites rire, vous ! Comment ça va ?

Je n'arrivais pas à dire un mot. J'avais le cœur qui battait la chamade et je n'osais pas cligner des yeux, de peur de me mettre à pleurer comme un gamin dans l'ascenseur. J'ai tout de même trouvé la force de dire :

— Ma chérie vient d'accoucher.
— Ben bravo ! C't'une bonne nouvelle ça, c'est l'fun !

Je me suis enfoncé dans le département de néonatalogie et j'ai trouvé mon fils.

— Ça y est, c'est le moment, prenez vos photos.

J'ai compris pourquoi les infirmières tenaient à ce que je le photographie tout de suite. Pendant les 3 mois suivants, il serait intubé. Branché de partout. On passera ces mois-là au manoir Ronald McDonald. On s'entend que « manoir », c'est une figure de style… Mais enfin, notre fils était né et, pour l'instant, il était en bonne santé. On en était très reconnaissants.

On nous a informés que les premières gouttes de lait maternel — qu'on appelle colostrum — étaient vitales. Maud a travaillé très fort pour extirper le petit nectar d'une valeur inestimable grâce à un tire-lait. Elle ne pouvait pas avoir de montée de lait naturelle, il fallait provoquer la chose.

Mon rôle était clair : je devais récupérer cette petite goutte au bout du mamelon avec une seringue, la déposer dans une minuscule fiole, y inscrire le nom de notre fils, prendre deux ascenseurs, traverser cinq corridors, me rendre en néonatalogie et franchir huit portes pour aller déposer la toute petite éprouvette dans un minifrigo aux côtés des autres fioles. Ensuite, je pouvais échanger avec les pères,

tous inquiets, mais fiers d'avoir amené au moins un peu de colostrum.

Tous les jours, on en extirpait davantage. Au bout de 2 mois, tu te la pètes, t'arrives avec ta fiole à moitié remplie.

— C'est ma femme, ça ! Mon fils va être très fort.

Ce qui nous ramenait à la réalité assez rapidement, c'était les petites cartes posées sur les murs. À côté des photos de minibébés étaient inscrits des mots du type : « Merci. Malgré tous vos efforts, notre petit ange est au paradis. »

Tu prends soudainement conscience que chaque jour est une victoire.

Lorsque j'avais quelques heures libres, j'allais rejoindre ma sœur mourante à Saint-Constant. Sur la route, je m'arrêtais dans un petit café pour voir Franck Dubosc, avec qui je devais écrire un Gala Juste pour rire. J'arrivais toujours en catastrophe, la larme à l'œil. On ne peut pas dire que les conditions étaient optimales pour penser à de bonnes petites blagues. J'avais du mal ; tous les gags me semblaient dérisoires et sans intérêt. Franck comprenait bien l'absurdité de la chose et respectait mon rythme.

Je n'avais pas le choix que d'aller de l'avant. Coanimer un gala en direct avec Franck, *prime time* sur M6, c'était une occasion incroyable pour ma nouvelle carrière française. Impossible de reculer, trop de gens impliqués. Je ressentais une culpabilité à juste tenter de rigoler pendant ces réunions.

Parfois, j'y arrivais malgré tout. Parce que quand tout semble se dérober sous tes pieds, la seule façon de t'en sortir sain d'esprit, c'est d'essayer d'en rire.

Men in Black

Après deux mois et demi passés à l'hôpital, on était des habitués. Tout allait relativement bien. Garçon prenait du poids, et les signes étaient encourageants. Or, comme chaque mercredi, l'angoisse nous a pris parce que les hommes en noir venaient. Deux hommes et une femme, pour être plus précis. Tous vêtus de noir et dotés d'une espèce de casque à lunettes ressemblant étrangement à ceux qu'utilise l'armée américaine pour faire ses raids de nuit…

Ils écarquillaient les paupières de chaque petit prématuré avec des pinces de métal pour en observer les yeux. Interdit aux parents d'être dans la chambre. On ne pouvait qu'entendre les cris des bébés dans la pénombre ; il faisait toujours sombre en néonatalogie.

Chaque semaine, la même histoire :

— Tout va bien ! Pas de signe de la maladie.

Mais à 2 semaines de notre sortie, changement de scénario. On a demandé à nous rencontrer après l'examen.
— On peut voir un signe de la maladie dans les yeux de votre fils. Stade 1, il n'y a pas de quoi s'inquiéter pour l'instant. Nous allons le surveiller de près.

— Est-ce que c'est une maladie grave ?

— Pour l'instant non, mais au stade 3, il faut opérer.

La maladie, c'était la rétinopathie. Première cause de cécité chez les personnes âgées et chez les grands prématurés. Si ça s'aggravait, il faudrait réagir vite. Mais là, on n'en était qu'au stade 1, donc pas lieu de paniquer. Le médecin spécialiste — le meilleur en ville — nous a rassurés. Il a ajouté qu'il partait en vacances pour 2 semaines, mais que son collègue viendrait

évaluer la situation dans les 48 heures. On était en bonnes mains.

Deux jours plus tard, rebelote, examen à nouveau. Coup de théâtre, stade 3 de la maladie. *What the fuck ?* On a eu notre médecin, parti en Israël pour 2 semaines, au téléphone.

— Et le stade 2, il était où ?
— La maladie a évolué tellement vite, il faut opérer. Mais comme je suis absent, c'est le Dr Hamel qui va pratiquer l'opération, il est aussi très bon.
— Quand est-ce qu'on va faire ça ?
— Demain.

Pas de temps à perdre. L'opération aurait lieu en fin d'après-midi le lendemain, puisqu'elle requérait un jeûne d'au moins 24 heures.

Je n'ai jamais ressenti une émotion si intense de toute ma vie. Ce soir-là, une profonde rage m'a traversé le corps. J'aurais pu défoncer un mur avec ma tête. Je trouvais que le ciel s'acharnait sur notre jeune garçon. Je devais tout de même rester relativement en contrôle pour essayer de rassurer ma douce moitié qui, pour sa part, était couchée en pleurs sur le divan avec des feuilles de chou sur les seins.

Évidemment, on ne dormirait pas de la nuit.

On savait que notre bout'chou d'à peine trois livres serait endormi et qu'il allait recevoir des centaines de coups de laser. Même si c'était pour le délivrer des vaisseaux sanguins vicieux qui tentaient de faire décoller la rétine de ses yeux, l'image était insoutenable.

Axel pleurait dans son incubateur, il avait faim. On était désemparés, inquiets et enragés. Après ce qui nous a paru

une éternité, ses grands-parents et nous l'avons salué à travers sa petite cage de verre et il est parti en salle d'opération.

Revirement de situation, il est aussitôt revenu.

— La machine est brisée, on ne peut pas l'opérer.

Le docteur a sommé une infirmière d'appeler le Jewish Hospital.

— Ils ont une machine là-bas.

Il faisait tempête et ils étaient débordés, impossible pour eux de la livrer. Le Dr Hamel a répondu :

— Aucun souci, je vais aller récupérer la machine moi-même. Par contre, en revenant, je dois pratiquer une césarienne sur une de mes patientes… Ensuite, j'opérerai votre garçon.

Il a commencé l'opération vers minuit et l'a terminée à 5 heures du matin. Les superhéros portent rarement une cape et des collants.
Quand on a retrouvé le Dr Hamel, il avait les traits tirés, mais se montrait encourageant.

— Axel se réveillera un peu plus tard dans la journée.

Notre fils était intubé de partout, ses yeux enrubannés. On ne le lâchait pas du regard et on ne décroisait pas les doigts.

Je n'ai jamais été très croyant. Je suis quand même descendu dans la chapelle de l'hôpital prier je sais pas qui, mais le prier solide. Faut mettre toutes les chances de notre bord, que je me disais.

Douze heures plus tard, fiston n'était toujours pas réveillé. Ce n'était pas normal. Vingt-quatre heures plus tard, il dormait encore. En étant intubé, Axel avait chopé un microbe. Une pneumonie. Retour en incubateur sous intraveineuse médicamentée pour plusieurs jours. Pour se consoler, suffisait de regarder les voisins. Leur fille était née avec les organes à l'extérieur du ventre.

Les semaines ont passé. Axel a récupéré. On pourrait bientôt rentrer à la maison.

Le jour de la sortie a été un grand moment. Si stressant… C'est qu'encore quelques jours plus tôt, mon fils faisait de l'apnée du sommeil. Et pas comme l'apnée de mon père ; les grands prématurés arrêtent de respirer. Leur cerveau ne leur envoie pas toujours la commande de le faire… Dès que ça arrive, il faut manipuler un peu l'enfant pour qu'il inspire. À l'hôpital, les poupons sont monitorés. On entend donc souvent le bip qui nous indique qu'il est temps de retourner le petit bonhomme. Mais à la maison, on ne l'aurait pas, ce moniteur.

Je ne vous raconte pas les nuits blanches.

— Y respire-tu ?
— Y respire pas.
— Ben oui, y respire !
— Tourne-le…

Le jour de la grande et stressante sortie est donc finalement venu. En quittant le pavillon, on a baisé les pieds de toutes les infirmières qui ont sauvé notre petit miraculé sans oublier le fabuleux D^{r} Hamel.

Dans l'ascenseur, on a croisé un jeune couple. 16 et 18 ans. Des fans, m'ont-ils avoué.

— Nous autres aussi, on vient d'avoir un grand prématuré !

Maud et moi, on a eu mal pour eux. Du haut de leur quasi-adolescence, ils ne se doutaient pas de tout ce qui les attendait.

Aujourd'hui, pour nous, c'est chose du passé. J'essaie même de faire comme si ça n'avait jamais existé. Axel est un des plus costauds de sa classe, ça m'aide à oublier.

Lâcher prise

Louise a finalement accepté la fatalité, mais sans perdre son sens de l'humour cynique, qu'elle a poli jusqu'à la toute fin.

Aux soins palliatifs, je regardais le bal des aidantes qui se dévouaient pour elle et je remarquais que ma charmante sœur avait toujours la bonne pointe pour les remercier :

— Prendriez-vous un petit dessert aujourd'hui, madame Rousseau ?
— Non merci, j'ai pas faim. Mais je sens que vous, vous allez être contente de le manger…

Louise tenait à rencontrer mon fils avant de quitter ce monde. Elle est venue nous retrouver à la campagne, de peine et de misère. Elle était si mal en point qu'elle s'est évanouie dans la cuisine. Axel était à peine sorti de l'hôpital. Il ne faisait que dormir, jusqu'au moment où ma sœur allait quitter l'appartement.

Au moment de partir, il y avait mon beau-frère, ses enfants et Maud, qui tenait Axel. Quand le beau-frère a ouvert la porte à ma sœur pour qu'elle puisse sortir, mon fils a levé la tête. Il était pourtant beaucoup trop petit pour se tenir la tête droite comme ça. Il a regardé sa tante droit dans les yeux sans broncher. Elle a soutenu son regard pendant environ 20 secondes. Je crois que c'était la première fois qu'Axel ouvrait les yeux. On a assisté à la scène, stupéfaits, sans dire un mot. C'était comme s'ils savaient qu'ils ne se reverraient plus.

Je n'étais pas à son chevet lorsque Louise est décédée, 3 semaines plus tard. Mais c'est tout comme si j'y avais été, grâce au mari de ma sœur. Martin était encore une fois là pour alourdir l'atmosphère. Ce n'était pas un mauvais garçon, mais l'enfer est pavé de bonnes intentions. Il m'a donc appelé pour m'informer du décès de ma sœur et imiter consciencieusement tous les derniers râles, reniflements et toussotements qu'elle avait poussés avant de rendre l'âme.

Je me suis rendu en vitesse à l'hôpital en pensant que lui aussi était en train de mourir. J'y ai plutôt trouvé ses deux enfants assis au bout du lit où reposait la dépouille de ma sœur. Mon beau-frère a repris son imitation de Louise devant eux, afin de bien leur brosser le portrait de ses derniers instants.

— C'est beau, Martin, on a compris.

Le lendemain, j'ai joué mon spectacle comme prévu, mon ami Franck à mes côtés, parce que *the show must go on*.

Ça ne sera pas possible

Mon beau-frère m'a spécifié que ce serait le fun qu'Isabelle Boulay chante aux funérailles de Louise.

J'ai rétorqué qu'on n'allait pas demander à Isabelle de venir chanter chaque fois que quelqu'un mourrait chez nous… Elle allait tout le temps être rendue icitte.

Première expo solo

Quand elle était jeune, ma sœur peignait des reproductions. Elle était perfectionniste comme beaucoup d'entre nous, les Vierges.

Elle avait participé à quelques expositions de groupe dans des sous-sols d'église. Elle vendait chaque fois la plupart de ses œuvres. J'en ai une, toute petite, qui présente un bidon de lait dans un champ de blé.

Ça m'a toujours fasciné que ma sœur, cette grande pessimiste, peigne des scènes douces et remplies de lumière. Tandis que moi, le joyeux luron, je dessine toujours des personnages sombres et torturés.

Ce jour-là, à 48 ans, c'est elle qui était exposée.

C'était dur à croire. J'ai passé une demi-heure seul avec elle, avant que les autres invités n'arrivent. À jaser de tout et de rien, comme si elle était toujours là. Sauf que son corps était inerte, ses yeux fermés et ses mains jointes dans un cercueil de bois. La mort me faisait encore le même effet. C'est-à-dire que j'étais soulagé pour ma sœur. Il y avait si longtemps qu'elle

n'était pas bien, la belle Louise. J'avais l'impression qu'elle était prête pour ce dénouement depuis un bout de temps.

À tour de rôle, cousins, cousines et amis de la famille sont venus nous offrir leurs sympathies. Certains de nos proches ont livré un court témoignage au micro. La plupart des amis se permettaient même de dire que Loulou n'était pas toujours facile. C'était empreint d'amour.

Une jeune femme est montée sur scène à son tour. On a tendu l'oreille, même si personne ne semblait la reconnaître. Elle me disait vaguement quelque chose, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Elle a raconté des choses assez génériques sur ma sœur. Que c'était une bonne personne, que les gens l'aimaient, qu'elle était gentille. Elle a ensuite parlé d'elle comme du bonheur incarné… Quelque chose clochait. Et BAM ! Je l'ai reconnue.

Je n'arrivais pas à y croire.

Elle n'avait jamais rencontré ma frangine de sa vie, elle ne la connaissait pas du tout. C'était une fan qui me suivait un peu partout, depuis des années. Elle s'était invitée aux funérailles pour attirer mon attention.

Misère que le monde est débile.

Berceuse

La première chanson que j'ai chantée à fiston, c'était au département de néonatalogie. Je tenais ma petite livre de beurre contre ma poitrine. Je ne connaissais pas de berceuse, alors je lui ai chanté *Ain't No Sunshine*, de Bill Withers.

Je n'ai jamais su trouver de position confortable pour chanter des berceuses à mon fils. Pourtant, je le faisais chaque fois que j'en avais la garde. Plié en quatre par-dessus les barreaux de son lit, le dos pratiquement barré, je chantais en attendant qu'il s'endorme.

Love me tender, love me sweet
Never let me go
You have made my life complete
And I love you so

Split level

La séparation avec Maud s'est à peu près faite d'un commun accord. Ça facilitait la situation.

Je ne dis pas que ç'a été simple ou qu'il n'y a pas eu de montagnes russes, mais le plus difficile à digérer, c'était le constat d'échec. C'était la culpabilité face à mon enfant.

J'étais souvent de l'autre côté de l'Atlantique, je m'étourdissais au travail. Je m'assurais de skyper avec mon bébé presque tous les jours après le boulot. Je ne sais pas si vous avez déjà skypé avec un enfant de 2 ans. Y'a des affaires plus l'fun que ça, dans la vie. La caméra qui bouge dans tous les sens, le bruit

infernal de micro de l'iPad qu'il frotte sur plein de matières rugueuses, sans compter que, par moments, il laisse la caméra fixée sur une peluche pendant que lui quitte la pièce pendant 10 minutes. Le plus dur, c'est que c'était souvent pour moi l'heure de dormir, étant donné le décalage horaire. Ça restait le seul moyen pour m'assurer de garder un certain contact avec lui. Chaque fois, c'est en refermant l'ordinateur que mon regard s'embuait.

Que le manque se faisait sentir.

Quand je revenais au pays, la plupart du temps épuisé, à peine sorti de l'avion, j'allais récupérer mon tout jeune Axel pour le ramener avec moi au fond des bois. On se posait dans une maison cent fois trop grande pour nous deux. Je n'avais à peu près aucune expérience de papa. Je faisais de mon mieux et j'étais quand même pas si pire.

Mais bon, le tire-morve me faisait pas tripper tant que ça… Changer les draps au milieu de la nuit parce qu'il les avait mouillés ou qu'il avait saigné du nez, non plus. Faire un tour de voiture sans destination précise, juste pour essayer de l'endormir, pas terrible. Essayer de mettre un habit de neige à un bébé, c'est juste ben trop *fucking* long. Analyser une quinte de toux ou une montée de fièvre subite, stressant ! Nettoyer de la diarrhée jusque dans le cou de son enfant ? Pas ma tasse de thé non plus.

Chapeau à vous, qui savez apprécier ces petits moments. De mon bord, ça confirmait juste que j'en voulais pas un deuxième.

Une semaine ou deux plus tard, le cœur en miettes, j'allais déposer le petit homme chez sa maman avant de repartir sur le Vieux Continent. Et rebelote, comme ils disent.

Petit papa Noël

Le 25 décembre 2015 au matin, je me suis réveillé avec les *blues*. Ça faisait maintenant 5 ans qu'on était séparés, la mère de mon fils et moi. J'avais passé la veille de Noël seul à la maison.

Quand on n'a pas de famille, la solitude nous saute particulièrement au visage, dans le temps des fêtes.

Exceptionnellement cette année-là, Maud m'avait demandé d'avoir fiston le 24 et le 25 décembre, alors qu'on se partageait habituellement ces dates. Elle s'en allait dans sa famille, près d'Ottawa. En plus, elle avait un nouveau mec, père de deux enfants. Je ne voulais pas casser leur week-end, et, quelque part, je préférais que mon fils soit entouré de cousins et de nouveaux demi-frères plutôt que seul dans une maison beaucoup trop grande avec son père.

— Pas grave, je le prendrais le 26 ou le 27, c'est tout.

Je manquais donc aussi son anniversaire… Sept ans déjà.

Bien que triste de ne pas partager cette journée-là avec lui, je le savais heureux avec sa mère et ses grands-parents, dans une belle maison remplie d'action, de musique et de victuailles. On m'avait d'ailleurs fait sentir que j'étais le bienvenu, mais je trouvais que ç'aurait été un peu intrusif de ma part. Surtout, j'appréhendais la réaction — légitime — de la part du nouveau conjoint de mon ex s'il voyait débarquer un vieil orphelin célibataire quémandant un peu d'attention…

Sauf que là, seul dans ma maison au fond des bois, j'en suis venu à me dire : « Et si ce n'était pas moi qui débarquais… Mais le père Noël ? »

Le 25 décembre, c'est un peu tard pour trouver un costume de père Noël. J'ai tout de même lâché un coup de fil au costumier pas très loin de chez moi. L'homme m'a gentiment répondu que sa boutique était fermée, qu'il était au beau milieu d'un brunch en famille, puis qu'il ne lui restait de toute façon qu'un seul costume de père Noël, très petit et franchement défraîchi. Si j'y tenais mordicus, je pouvais passer l'essayer, il me ferait un bon prix.

Je l'ai retrouvé quelques heures plus tard, surpris de le voir m'accueillir vêtu d'un costume de père Noël défraîchi et franchement pas terrible.

— C'est le costume qu'il me reste ! Comme vous voyez, c'est pas de la grande qualité. Il a quel âge, votre fils ?

— Sept ans aujourd'hui.

Touché d'apprendre qu'Axel était né le jour de Noël, il a réfléchi.

— Vous savez quoi ? J'en ai un autre, *suit* de père Noël. Comme mes petits-enfants n'ont que 2 et 3 ans, n'importe quel costume fera l'affaire pour les duper. Vous pourriez le prendre.

Il est revenu de son arrière-boutique avec le plus beau costume de père Noël que j'ai jamais vu de ma vie. Du velours rouge chatoyant, des poignets en douce fourrure blanche, un bâton de marche, des grelots, une grande barbe scintillante et bien dense, de petites lunettes et même une cape pour me protéger du froid. La perfection. Même la boucle de ceinture était travaillée !

J'ai remercié l'homme pour son immense générosité et quitté sa petite boutique avec le magnifique costume sous le bras…

La semaine précédente, Maud m'avait envoyé un texto avec le prénom de tous les cousins et cousines qui seraient présents pour l'anniversaire d'Axel. Je me suis arrêté à la pharmacie

et au centre vidéo, seules boutiques ouvertes le jour de Noël, pour trouver quelques jouets. Je suis retourné vite fait à la maison, le temps d'emballer mes présents, de les lancer dans la poche du père Noël et de réserver une chambre d'hôtel, puis j'ai entamé 2 heures de route sous la neige…

Comment serais-je accueilli ? Je ne m'étais pas annoncé, est-ce que c'était vraiment une bonne idée ? J'avais le trac. Me retrouver avec l'ex-belle-famille, n'était-ce pas complètement déplacé ? Après plus de 5 années de séparation. Je me rassurais en me disant que l'intention était bonne…

Dès mon arrivée à l'hôtel, j'ai enfilé mon costume. J'étais méconnaissable. J'étais aussi fébrile et stressé.

Dans l'ascenseur, les gens me souriaient.

Je me suis garé près de la magnifique maison blanche où la fête battait son plein. L'adrénaline faisait son boulot, mais pour l'amour du ciel, qu'est-ce que j'étais en train de faire ?

Je suis entré en douce dans le croissant orné de pins bleus gigantesques. Au loin, un sapin scintillant et des silhouettes d'enfants se découpaient dans la fenêtre du salon. J'ai pris le sentier qui menait derrière la maison pour arriver par la forêt et éviter qu'on ne me voie traverser l'immense terrain. Il faisait tempête. Comme mise en scène, je n'aurais pu rêver mieux ; une carte postale. Même la lune me faisait un sourire. Les étoiles étaient alignées.

C'est la mère de Maud qui m'a aperçu en premier, par la fenêtre à carreaux de la cuisine. J'étais encore assez loin, environ à 200 pieds de la maison. J'ai fait tinter les grelots et entendre mes « Ho ! Ho ! Ho ! ». Mamie semblait vaguement paniquée. Inquiète, elle a appelé papy Maurice. Ils n'en croyaient pas leurs yeux… Un à un, je voyais les membres

de la famille s'agglutiner derrière la vitre. Je continuais à avancer sous les flocons, chacun de mes pas s'enfonçant dans la poudreuse.

Il y avait maintenant plein d'enfants derrière la fenêtre. C'est quand même avec une certaine suspicion qu'on m'a laissé entrer. Est-ce qu'on pouvait savoir qui j'étais ? On n'est jamais trop prudent…

J'ai eu envie de les rassurer, mais ç'aurait été dommage de me dévoiler. J'ai continué à jouer le jeu :

— Je suis tout simplement le père Noël, venu du Grand Nord.

Je les ai sentis un peu inquiets, mais encore plus intrigués. La magie de Noël a fait le reste du boulot.

Je pouvais entendre les murmures, tandis que je passais au salon.

— C'est qui ?

J'étais convaincu qu'on allait me reconnaître dès la première seconde. Jamais je n'aurais pu m'imaginer une telle situation ! Je parlais avec ma grosse voix, que j'avais bien pris soin de répéter pendant mes 2 heures de route. Le timing était parfait. Ils venaient de sortir de table, les enfants avaient des étoiles plein les yeux. J'ai aperçu mon fils du coin de l'œil, il s'avançait timidement, les yeux bien ronds. Il semblait vraiment très impressionné.

J'ai rapidement parlé à presque tous les convives, aucun d'eux ne me reconnaissait. Que des points d'interrogation et de l'émerveillement dans leur regard. Une seule personne m'a démasqué : Maud. Je lui ai fait un clin d'œil, je l'ai devinée émue.

Je me suis assis pour accueillir chacun des enfants sur mes genoux avec le blabla habituel :

— Est-ce que tu as été sage, cette année ?

J'étais soufflé par la candeur des bambins. Un sentiment indescriptible. Je leur ai tous remis leurs petits cadeaux personnalisés, même les poupons y ont eu droit. Les parents nous mitraillaient de photos. Puis, ce fut au tour de mon petit homme de s'asseoir sur mes genoux.

Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il me parlait comme si j'étais un étranger. De sa voix tremblotante, il me disait tout ce qu'il aimerait avoir pour Noël.

Je retenais mes larmes derrière mes petites lunettes rondes. C'était juste trop beau. J'ai révélé à Axel que j'avais un autre cadeau pour lui, mais qu'il était beaucoup trop gros pour rentrer dans ma hotte. Il l'aurait un peu plus tard dans la soirée.

Après 20 minutes, je suis parti, puisque j'avais beaucoup d'autres maisons à visiter. Vite fait, bien fait. Je suis rentré à l'hôtel complètement chamboulé. Sincèrement, j'étais ébahi par ce que je venais de vivre. Jamais je n'aurais pu m'imaginer un tel succès. Pendant que je retirais mon attirail, j'ai reçu un texto de Maud.

« Tu as tellement réussi ton coup que même mon père ne réalise pas encore que c'était pas le vrai père Noël. »

Elle m'a confirmé que personne ne savait que j'étais sous le costume et que mon fils était aux anges d'avoir enfin rencontré papa Noël. Quelques minutes avant que j'arrive, Axel lui avait justement avoué qu'il s'ennuyait de son papa… Maud m'invitait à repasser, cette fois en moi-même.

Avec plaisir, mais il fallait absolument que ce soit Axel qui m'ouvre la porte. Son cadeau s'en venait.

Un peu plus tard, mon fils m'accueillait, visiblement ravi de ma présence. En même temps, je voyais bien qu'il essayait de regarder par-dessus mon épaule.

— Tu es content de me voir ?
— Oui, mais entre vite, parce que j'attends un très gros cadeau.

Il m'a raconté qu'il venait de rencontrer le vrai père Noël, rapportant les moindres détails de sa visite. Et là, je devais lui avouer que c'était moi, son gros cadeau…

— Non, Papa ! C'est un cadeau tellement grand qu'il ne peut pas entrer dans sa poche ! Je crois que c'est une voiture…

Et ça m'est revenu. Depuis un an qu'il me cassait les oreilles pour avoir une voiture assez grande pour qu'il puisse la conduire.

— OK, mais non. C'est moi qui suis trop grand pour rentrer dans la poche…

Il a fini par se résigner à accepter la nouvelle. Je lui ai expliqué que j'étais monté dans le traîneau du père Noël en lui donnant moult détails sur l'embarcation et les rennes. Par chance, Axel avait regardé un film de Noël, cette semaine-là. J'étais dans la pièce à côté et, à l'occasion, j'allais jeter un œil. J'avais vu l'intérieur du traîneau et retenu le nombre de manettes, de cadrans et de boutons. Mon récit était plausible. Je l'ai convaincu.

— Est-ce que tu as eu froid ?

C'était un peu frais pour le visage, mais il y avait un système de chauffage à l'intérieur du traîneau, que je lui ai répondu.

Sans oublier les couvertures de laine. Il a passé le reste de la soirée assis sur moi.

Et ce jour-là, le nouveau chum de Maud est devenu un copain.

Notre père qui êtes anxieux

Mon fils a aujourd'hui 13 ans, et j'ai déjà passé beaucoup plus de temps avec lui que mon père en a passé avec moi. Je lui ai aussi dit des milliers de fois que je l'aime. Mon père, lui, ne me l'a dit qu'une seule fois avec des mots.

J'étais passé chez lui, juste comme ça. Pour faire un petit coucou, rien de bien spécial. À ce moment-là, je devais avoir 37 ans. Marguerite était aux fourneaux. Ils m'ont invité à luncher. Des petits pains fourrés à la viande, spécialité de la maison.

Au moment de partir, dans l'embrasure de la porte, Gilles m'a serré la main un peu trop fort, comme d'habitude. Jusque-là, rien d'anormal. Soudainement, il m'a attiré contre lui et a glissé un furtif :

— Je t'aime.

Juste assez audible pour se rendre à mon oreille, mais étouffé par la gêne. Ses yeux se sont instantanément humectés.

— Moi aussi, j't'aime, Pa.

Je ne l'appelais jamais Papa. Juste Pa.

Sans perdre une seconde, il a repris son ton farceur et m'a souhaité bonne route. C'était dit !

J'ai pu constater, cette journée-là, à quel point c'est difficile pour les hommes de cette génération de nommer leur amour. Même pour un gars comme lui, un homme qui n'avait jamais caché son affection pour ses enfants. Aligner ces deux petits mots de rien du tout avait demandé tout son courage.

Et comme à chacun de mes départs, une fois dans ma voiture, je l'ai vu me faire signe du haut de son balcon :

— Attends une minute !

Au bout de quelques minutes, il est arrivé avec un paquet sous le bras. C'était impossible de repartir sans un gros sac rempli de toutes sortes de sandwichs enveloppés dans du papier d'aluminium.

— Tu vas voir, y'a des gros piments marinés dans ceux-là. Tu m'en donneras des nouvelles.

Faut l'avouer, mon père, c'était le *king* du sandwich.

Je suis très différent de Gilles. En même temps, je lui ressemble énormément. Quand je vais chercher du bois de chauffage à l'extérieur et que je croise mon reflet dans le miroir, en rentrant, avec ma chemise à carreaux et mes bûches dans les bras, c'est lui que j'aperçois.

Quand je rigole avec mon rire étouffé et que j'entrevois ma langue se pointer entre mes lèvres.

Quand je m'arrête à l'épaisseur joviale de mes lobes d'oreille, mon regard scintillant sous mes paupières tombantes, mes

cheveux de bébé poussin, mes mains en forme d'étoiles joufflues, mes doigts boudinés courts et trapus, je ne peux pas le nier : nous sommes faits de la même chair.

Pis mes sandwichs sont pas mal su'a coche.

Avec le temps, j'ai tendance à me souvenir plus de ses qualités que de ses défauts. Qu'il repose en paix.

Suis-je un bon père ? Globalement, je pense que oui. Je crois qu'Axel aura de bons souvenirs de moi, mais pas uniquement. Je lui mets sûrement trop de pression pour performer.

J'ai tellement voulu fuir le côté brun de notre petite vie, nos racines d'Hochelaga-Maisonneuve, de Saint-Henri, Ville-Émard, Verdun, LaSalle, Lachine. J'ai voulu m'extirper de ce monde qui semblait vouloir me faire sombrer. Je le trouvais déprimant ; il manquait d'envergure, de glam ! Le langage de charretier, les odeurs d'humidité, le manque de moyens. J'avais d'autres aspirations, je voulais briller, chanter et jouer. Je rêvais de camp d'été et de collège privé.

Même si j'étais nul à l'école.

J'aurais adoré qu'Axel excelle là où moi j'ai échoué. Français, mathématiques, physique, géo, bio, histoire… Sauf que non. Il est exactement comme moi. Il y arrive, mais à force de travail acharné.

À son âge, je n'avais pas sa sagesse. J'étais espiègle et j'adorais être le centre d'attention. Pas lui. Il fait sa petite affaire, il est discret. Il a lui aussi vécu des épreuves très tôt. Ça façonne rapidement l'être qu'on devient.

Ça m'arrange, je ne pourrais pas me l'imaginer dans les bars, comme je l'étais à son âge. Je suis beaucoup trop père poule pour ça.

Je suis une poule qui met un peu de pression sur son poussin.

Côte-des-Neiges

Ma mère, mon père et ma sœur ont leur plaque respective dans l'herbe du cimetière Côte-des-Neiges. Là où j'aurai probablement la mienne, un jour. Je n'y ai mis les pieds que trois fois. C'est-à-dire aux funérailles de chacun. Je n'y suis jamais retourné autrement. J'ignore pourquoi. Je n'en ressens pas le besoin. Si j'ai envie de leur dire un truc, je le leur dis tout simplement, puisqu'ils vivent en moi.

J'ai peut-être peur aussi.

Je suis pas mal convaincu que, lorsque ma mère nous a quittés, il y a 43 ans de ça, une partie de moi a figé dans le temps. Mécanisme de défense. Vingt-cinq pour cent de mon être est resté coincé à 12 ans.

On nous encourage à stimuler l'enfant qui sommeille en nous. Moi, il est tout le temps à mes côtés. Je fais mon chemin main dans la main avec mon mini-moi. Il est là, que je le veuille ou non, à toute heure de la journée. Quand je m'ausculte assez longtemps devant la glace, je l'aperçois, bien caché au fond de mes pupilles. C'est mon partenaire.

Ma famille m'aura apporté de grandes joies, de grandes peines, quelques traumatismes et moments de gêne ou même

de honte. Mais, surtout, elle m'aura offert énormément de moments de bonheur et d'amour. C'est elle qui a fait de moi l'homme que je suis. C'est grâce à elle que j'ai développé ma personnalité, mon imagination et mon humour. C'est elle qui a fait en sorte que j'évite certains pièges.

Elle a fait de moi un être fort et fragile à la fois.

Ce serait faux de dire que, si j'avais à revivre ma vie, je n'y changerais rien. J'aurais bien sûr préféré des proches en bonne santé.

Mais très jeune, j'ai accepté d'accueillir les aspérités de mon histoire plutôt que d'essayer de les contourner, de les refouler ou de vouloir les faire disparaître.

Je déteste le mot résilience, pour l'avoir trop souvent entendu quand on parlait de ma mère. J'avais parfois l'impression que le mot rimait avec un constat d'échec. Mais avec le recul, je crois être résilient, à ma façon.

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. Plus vulnérables, brisés et perdus.

Mais plus forts.

Épilogue

Aux amis de Gilles

Vous êtes tellement nombreux à avoir côtoyé mon père et à l'avoir aimé que ça serait beaucoup trop long de tous vous nommer. Vous avez partagé des moments de votre vie avec lui, à la chasse, au travail, au golf. Je peux m'imaginer votre peine en lisant certains passages de mon livre.

Il y en a parmi vous qui connaissaient déjà ses défauts. Pour d'autres, ça rentre peut-être malheureusement comme une tonne de briques. Quoi qu'il en soit, j'aimerais que vous sachiez que c'était important pour moi de mettre en lumière le côté sombre du bonhomme pour faire la paix avec mon histoire.

J'espère que vous vous portez bien et je vous salue.

Belle Marguerite

Je ne sais pas si tu sauras me pardonner d'avoir mis en lumière cette part d'ombre que possédait mon père, l'homme de ta vie. Je sais comme tu l'aimais et comme tu l'aimes encore. À chaque fois que je t'ai au téléphone, tu me rappelles à quel point il était extraordinaire, qu'il n'y en avait pas deux comme

lui, combien il te faisait rire… Tu me racontes tes visites fréquentes au cimetière. Si ce n'était que de toi, il serait toujours des nôtres.

C'est bien vrai qu'il avait quelque chose de fabuleux, ce monsieur. Je ne voulais surtout pas te heurter avec ce récit. J'aurais préféré que certains pans de cette histoire n'existent pas, mais ce n'est pas parce que cet homme avait d'immenses qualités qu'on doit s'abstenir de parler de ses démons. Ils ont malheureusement coexisté. Sèche tes larmes, ma belle Marguerite. Tu en as déjà assez versé. Je t'aime et je vais toujours t'aimer.

Pa

Presque un sans-faute pour toi, mon beau Gilles.

La majorité du temps, t'as été incroyable ! Solide, drôle, attentionné. T'as réussi, malgré la maladie de notre mère — qui a duré de longues et éprouvantes années — à faire en sorte qu'on ne manque de rien. Tu as travaillé d'arrache-pied et, malgré tout, il régnait très souvent une ambiance de joie chez nous. La plupart du temps grâce à toi. C'est pas rien.

Mais personne n'est parfait. Ce serait trop simple. Je ne t'en veux plus du tout pour tes erreurs de parcours. C'est la vie. On ne peut plus rien y changer. Mais si ce récit peut aider d'autres personnes à se rendre compte d'un problème de comportement chez un proche, ou à le digérer, cette confession aura servi à quelque chose. Ce qui est fait est fait. Mes excellents souvenirs à tes côtés prédominent sur les plus tristes.

Je t'ai toujours aimé et je t'aimerai toujours.

Maman

Ça fait 43 ans qu'on ne s'est pas vus. C'est fou. J'aurais tellement aimé te connaître davantage. Lorsque je rencontre des gens qui te côtoyaient, ils me disent toujours que je te ressemble. Ça me fait tellement plaisir.

J'imagine que tu te souviens, c'est toi qui as tracé ma voie, avec une petite phrase toute simple, mais remplie d'amour :

— Lui, ça va être notre prochain Yvon Deschamps !

Je devais avoir 7 ans. Dès ce moment-là, j'ai su que je voulais être humoriste. J'aimais tellement te faire rire.

Je ne veux pas te décevoir, mais personne n'arrivera bientôt à la cheville de monsieur Deschamps. Sauf que tu m'as donné confiance. Tu m'as donné les moyens de croire en mes rêves.

Merci, petite maman d'amour.

Pour toi, mon fils

Mon beau grand garçon,

Je suis vraiment heureux que tu puisses connaître mon histoire malgré ma petite gêne devant quelques passages particuliers, voire un peu crus. Heureux de te présenter cette famille que tu n'as pas connue, aussi. Que tu saches quel chemin j'ai emprunté… Ce qui a sûrement fait de moi ce papa un peu singulier.

J'aurais adoré que mon passé soit plus lisse.

Mais c'est ma vie, c'est de là que je viens. Je n'y peux rien. Chacun son histoire.

Notre famille idéale est loin d'être idéale, c'est bien vrai. La vie nous offre un scénario, et il faut faire avec. Suffit de faire du mieux qu'on peut avec ce qu'on a. J'ai appris ça. Et devine quoi… Je me considère comme très choyé. J'ai un fils extraordinaire, la santé, une chérie que j'aime pour vrai, une belle-fille fabuleuse et un chien formidable, même si un peu con.

J'ai réussi.

Je l'ai, ma famille royale.

Sans compter que j'ai la chance d'avoir une carrière qui continue de me surprendre et de me faire vibrer. J'ai aussi le luxe d'avoir une relation harmonieuse avec ta maman. Même si j'étais loin d'être un premier de classe.

Tu vois ? Tout n'est pas perdu.

Rien n'est jamais blanc ou noir, dans la vie. Ce serait trop simple. Il y a plusieurs nuances de gris, comme dirait l'autre. Les méchants ne sont pas nécessairement aussi monstrueux qu'on aimerait bien le croire. Les bons ne sont pas que bons. L'être humain est complexe. Tout le monde a des démons à combattre. L'important, c'est d'éviter de les laisser prendre le dessus. Reste en contrôle de tes petits parasites. Apprivoise-les, apprends à les connaître et à imposer tes limites. Ne te laisse jamais guider par tes bas instincts. Le côté sombre de la force ne doit pas l'emporter. Suis la lumière, petit Jedi, et tout ira bien.

Tu es déjà sur la bonne voie. Depuis ta naissance précipitée, on dit que tu as une vieille âme. Que t'as le cœur à la bonne place. Laisse-le te guider.

Jusqu'à maintenant, tu te racontes plus facilement à ta maman qu'à ton vieux père. Je comprends, une relation père-fils, c'est jamais simple. Mais bon, j'ose espérer que tu te sens bien quand tu es avec moi. J'ai l'impression que oui, mais comme t'es un garçon de peu de mots (je sais ben pas de qui tu retiens), je ne sais jamais assurément ce qui se cache dans ton petit cœur.

Ce que je sais, c'est que je suis un peu impatient, parfois. Sûrement stressant par moments, légèrement bougon et un peu baveux aussi (mais c'est aussi une de mes grandes qualités). Malgré ces petits défauts, je serai toujours là pour toi. Tu peux me dire absolument tout ce que tu ressens.

Je suis et resterai ouvert à tous les sujets. C'est un des beaux cadeaux légués par tes grands-parents.

En attendant, mon fils, sache que tu m'as enseigné la plus belle chose qu'un homme puisse apprendre. Tu m'as appris à aimer.

C'est grâce à toi que je connais l'amour inconditionnel. Quand tu étais couché dans ton petit bac de verre à l'hôpital Sainte-Justine, il n'aura fallu qu'un regard. Tu m'as fait réaliser que, même lorsqu'on a connu un parcours où alternent les précipices et les grands sommets, on peut trouver la paix. Merci.

Je t'aime,

ton papa

◊

Remerciements

Merci Chantal Girouard pour ton temps, ta connivence, tes encouragements répétés, tes multiples lectures, tes notes et tes bisous !

Merci Rose-Aimée Automne T. Morin pour ta bienveillance, ta pertinence, ta sensibilité, ton honnêteté et ton suivi assidu.

Merci Mélissa Roy de m'avoir convaincu de me lancer dans l'écriture de ce premier livre, et pour ton soutien.

Merci France Beaudoin, l'une des premières lectrices du manuscrit, de m'avoir donné envie de poursuivre l'aventure.

Merci Maude Painchaud-Benoit, ma fabuleuse coordonnatrice, qui fait en sorte que le relais se passe en douceur entre nous tous.

Un grand merci à toute l'équipe de KO Éditions, tout particulièrement à Louis Morissette, à Sophie Banford et à Mélanie Roy pour votre confiance.

Table des matières

Préface de France Beaudoin	5
Famille royale	9
Épilogue	253
Remerciements	261

APPLE GLEN
WELCOM
ALL

« J'avais dix ans, ma mère était en phase terminale, ma sœur était triste et rebelle. Mon père aimait beaucoup trop l'alcool et les femmes. La fin de semaine, on pratiquait le naturisme. Ma grand-tante devenait sénile, mes proches tombaient comme des mouches. Comme tout allait bien, j'ai décidé de faire de l'humour. »

Famille royale dresse le portrait d'une famille atypique et aimante. Une famille qui navigue entre le dysfonctionnel et la magie ; l'usine et les campings nudistes ; les maladies incurables et la fête ; les non-dits et la boisson ; la classe moyenne et le succès fou d'un fils-vedette.

Dans ce récit autobiographique cru et lucide, mais empreint d'une profonde tendresse pour les siens, Stéphane Rousseau raconte l'histoire d'un petit garçon qui, malgré les drames qui se succèdent dans sa vie, choisit de faire rire les autres, ouvrant la voie à l'homme, à l'artiste et au père qu'il est aujourd'hui.

© Julie Perreault

À propos de l'auteur

Visage phare de sa génération, Stéphane Rousseau est un artiste multidisciplinaire autodidacte à la fois humoriste, performeur, acteur, dessinateur, peintre et maintenant auteur. *Famille royale* est son premier livre.

KO ÉDITIONS
ko-editions.ca
32,95 $

9 782924 965795